PAUL DE RÉGLA

LES MYSTÈRES DE CONSTANTINOPLE

PARIS
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
Palais-Royal

1897

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous les pays y compris la Suède et la Norvège.
Ce volume a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie), en octobre 1896.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

La Science libre, grand in-4, 1880-81. *Épuisé.*

De la Rage et de son Traitement, 1878. *Épuisé.*

État de la Médecine en 1880, in-18. E. Berthier, éditeur.

La Turquie officielle, quatrième édition, fort in-18 de 470 pages, P.-V. Stock, éditeur, 1891-96. — 3 fr. 50.

Jésus de Nazareth, au point de vue historique, scientifique et social. — Un vol. in-8° avec une belle eau-forte. Troisième édition, Paris, 1891, Georges Carré, éditeur. 8 francs.

Jesus von Nazareth, Leipzig, 1894. Traduction du Dr Albrecht Just.

Les Bas-Fonds de Constantinople. Un vol. in-18 de 400 pages. Paris, 1892, P.-V. Stock, éditeur, 4e édition. 3 fr. 50.

Les Mystères de Constantinople. — Un fort vol. in-18. 1896. P.-V. Stock, éditeur. 3 fr. 50.

Les Secrets d'Yildiz. Un fort vol. in-18. 1896. P.-V. Stock, éditeur. 3 fr. 50.

Ces deux derniers volumes complètent les études de l'auteur sur le monde turco-levantin.

El Ktab des lois secrètes de l'amour. Un beau volume grand in-8°, Paris, 1893, Georges Carré, éditeur. 6 fr.

Le maréchal de Saint-Arnaud en Crimée, journal de son médecin particulier le docteur Cabrol. Avant-propos, mise en ordre et notes de Paul de Régla. — Un beau volume grand in-8° avec 29 lettres inédites du maréchal à sa fille et un portrait du maréchal d'après Raffet, Paris, 1895, P.-V. Stock, éditeur. 7 fr. 50.

Pour paraître prochainement :

Les Sultans Mourad V et Abd-ul Hamid Kan II.

El Ktab des prophéties du Khôdja Omer Haleby, Abou Othmân.

Les Amies de l'humanité.

En préparation :

Dieu et Satan ! épopée de la pensée humaine à travers les siècles.

Lou Meïdecin des Matagos, histoire moderne d'un médecin.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

PQ2386
.R294M977
1897

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY PAIR
32101 025931112

AVANT-PROPOS

En voyant tant de pseudo-historiens donner des légendes et des romans pour des pages d'histoire, l'idée m'est venue de suivre une voie opposée en donnant de l'histoire, mais de l'histoire vraie, vécue, pour du roman, se rapprochant, en plus d'un point, des pages si attrayantes de notre grand conteur Alexandre Dumas, premier de nom.

Et par le fait, quelles sont les exagérations de la fée du logis qui puissent atteindre à la puissance romanesque des faits constituant les fon-

1125 92000545478 R117324H

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

dations de l'histoire ottomane? Quel est le Ponson du Térail capable de créer cette simple page d'histoire moderne *qui s'appelle* :

La folie du sultan Mourad?

Des adversaires intéressés ont prétendu que j'avais mis autant d'imagination que d'histoire dans ma Turquie officielle *et dans mes* Bas-Fonds de Constantinople.

En sera-t-il de même aujourd'hui?

Libre à eux, puisqu'il est entendu que c'est du roman que je publie sous le titre, assez moyenâgeux, de:

LES MYSTÈRES DE CONSTANTINOPLE

Ceux qui sont au courant des intrigues de la politique du sultan Abd-ul Hamid, surnommé le victorieux par la triste séquelle d'Yildiz, en dépit de l'histoire qui lui reprochera la perte des plus riches provinces de son Empire et la dilapidation de toutes les ressources du pays, ceux-là diront si les Mystères de Constantinople *et* les Secrets d'Yildiz *sont des œuvres de pure*

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

imagination ou des pages historiques, racontées au courant de la plume, sans autre prétention que celle d'être lues plus aisément par le lecteur perspicace et bon juge qui a nom : Monsieur tout le monde.

Quant aux prédictions de mon vieil ami, le khôdja Omer Haleby, je laisse à un très prochain avenir le soin d'en démontrer l'historicité.

Encore un mot :

Je ne puis qu'être très reconnaissant aux nombreux journalistes français et étrangers qui se sont taillé un large pourpoint d'historiens, en découpant les feuilles de mes ouvrages sur la Turquie ; mais je les prierai de se conformer aux usages de la plus stricte loyauté confraternelle, en évitant, à l'avenir, de prendre la propriété d'un auteur sans citer son nom.

Est-ce trop demander?

Khôdja's Villa. Asnières, octobre 96.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

LES

MYSTÈRES DE CONSTANTINOPLE

CHAPITRE PREMIER

PAR ORDRE DU SULTAN

Nous sommes à la fin d'octobre 18...

A une de ces belles et rayonnantes après-midi d'automne comme on n'en trouve que sur les rives du Bosphore, a succédé une nuit sombre et froide, portée en ses flancs par le vent qui, dès six heures, à la franque, s'est mis à souffler du fond de la mer Noire.

Tout sommeille sur le Bosphore : à peine si, sur ses deux rives, quelques lumières, tremblotantes, signalent, vaguement, les terres européennes et les terres asiatiques.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

C'est l'heure où toute vie s'est retirée du canal serpentaire, qui unit la mer Noire à celle de Marmara.

Le long de cet admirable Bosphore, que les poètes chanteront toujours, on ne voit en marche aucun navire, aucune barque, aucun caïque ! Rien ! qu'une immense solitude, du milieu de laquelle surgissent, comme dans une tragique mélopée, le clapotement sinistre des eaux venant se briser sur les grèves et le hurlement du vent qui passe à travers les collines, les vallées, les villages et les mâts des nombreux navires au mouillage dans le vaste port de la Corne d'Or.

Sous l'aiguillon du vent tempêtueux qui frappe ses eaux, soulève sa surface, formant tour à tour des milliers de petites collines aqueuses, le Bosphore, comme pris d'une rage folle, déverse violemment son rapide courant en heurtant brusquement la pointe du vieux sérail qui, dans la nuit, émerge encore plus noire et plus sombre, à l'entrée sud de la Corne d'Or.

Cette profonde et si impressionnante solitude du Bosphore, à l'heure où, dans Constan-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

tinople, la vie se manifeste bruyante, joyeuse ou lugubre, indique suffisamment que les scènes que nous allons décrire, se passent dans les premières années du règne glorieux de sa *victorieuse* majesté : Abd-ul Hamid Kan II.

N'est-ce pas, en effet, ce puissant maître de la Turquie qui, par crainte des conspirateurs, a supprimé, dès la nuit venue, toutes communications officielles entre l'Asie et l'Europe, sans en omettre le service postal et télégraphique?

Le touriste qui, ce soir-là, se serait hasardé à côtoyer l'étroite rive s'étendant de l'extrémité du palais de Dolma Bagtché à Béchiktache, aurait assisté à une scène des plus curieuses et des plus intéressantes : il aurait vu un coupé européen suivre, au grand trot de ses deux chevaux noirs, la route qui longe le palais et, parvenu à son extrémité nord, tourner brusquement à droite, faire quelques mètres sur le quai rudimentaire qui existe dans cette partie bosphoréenne, et s'arrêter à quelques pas de l'embarcadère en bois vermoulu de Béchiktache.

Si, plus curieux, notre touriste s'était ap-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

proché du coupé en question, il eût vu un Albanais, vêtu comme le sont les tufekdjis [1] ou gardes particuliers du palais impérial d'Yildiz, descendre de la place qu'il occupait près du cocher, se précipiter sur la portière, l'ouvrir respectueusement, puisse reculer, les bras croisés sur la poitrine, la tête légèrement inclinée, droit et impassible comme l'étaient les cent gardes de la cour napoléonienne des Tuileries.

La portière ouverte, il aurait vu sortir du coupé, avec une gravité des plus imposantes, une *hanoum* ou dame, d'une taille élevée, soigneusement enveloppée des pieds à la tête par un vaste féridjé [2] en soie noire. Il aurait également vu cette dame, faire un signe au tufekdji et se diriger vers l'embarcadère, avec la même gravité, sans se presser, pendant que ledit

1. Le lecteur désireux d'avoir plus de renseignements sur les tufekdjis et tout ce qui touche au palais impérial d'Yildiz est prié de se reporter à notre ouvrage, *la Turquie Officielle*.

2. Le feridjé est un vaste manteau en soie, en forme de domino, sans capuchon, dont les Turques se vêtent quand elles sortent. Ces manteaux sont, suivant la mode, de couleur rose, bleu tendre, vert pâle, etc.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

tufekdji reprenait sa place près du cocher en prononçant ce seul mot :

— Retourne.

Pendant que notre inconnue se dirigeait vers l'embarcadère, le coupé reprit la route qu'il avait suivie, laissant la hanoum [1] seule au milieu d'une obscurité que n'amoindrissait aucune lumière, municipale ou autre.

A peine la voiture était-elle partie, que deux hommes émergèrent d'un caïque à quatre paires de rames, maintenu contre l'embarcadère par deux autres hommes, dont les bras, enlacés à deux madriers formant colonnes, tenaient lieu de crampons.

Les deux caïquedjis [2], maintenant debout, hélèrent la hanoum, en s'écriant avec assez de force pour être entendus du milieu du mugissement formé par le violent clapotement des eaux et le sifflement échevelé du vent :

— Nous sommes là, notre dame!

1. Hanoum, signifie dame. C'est un mot turc correspondant exactement à notre appellation « femme du monde ».

2. « Les *Caïquedjis* » ou hommes du caïque, sont des bateliers.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

A cet appel, la hanoum acheva de faire les quelques pas qui la séparaient du caïque et, soutenue par les deux hommes, se laissa plutôt choir qu'elle ne descendit dans l'élégante et peu stable embarcation.

La hanoum installée confortablement sur les coussins qui tapissaient l'arrière du caïque, trois des caïquedjis prirent leur poste de rameurs, pendant que le quatrième, debout à l'avant, appuyé sur une longue perche, dont l'extrémité ornée d'un crochet était fixée à un des piliers de l'embarcadère, cherchait à donner du large à la barque, que la violence du courant faisait dériver sur la plage.

Dès que les rames eurent assez de place pour se plonger dans l'eau, le quatrième caïquedji déposa sa longue gaffe le long du caïque, s'assit sur la première banquette et, bordant ses avirons, se disposa à aider ses collègues dans l'œuvre, très difficile et non sans danger, de remonter le Bosphore, en plein courant, par un pareil temps.

En assistant à cette scène, très ordinaire, banale même dans un de nos ports de mer, notre touriste se serait demandé, non sans sur-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

prise, ce que pouvait bien faire, à pareille heure, et par cette nuit tempêtueuse, la hanoum qui, au mépris des règlements édictés par ordre impérial, s'embarquait ainsi, à près de onze heures du soir, dans le but évident, soit de remonter la côte européenne du Bosphore, soit de traverser cet admirable canal pour atterrir sur la rive asiatique.

Et notre touriste, faute de pouvoir résoudre ce problème de curiosité, serait rentré dans son hôtel de Péra avec la conviction qu'il venait d'assister à un spectacle anormal, mystérieux, peut-être sans précédent depuis bien des années.

En pensant ainsi, notre voyageur n'aurait pas eu tort, car cette hanoum, cette femme, assez audacieuse pour se risquer en pleine nuit, par une pareille tempête, sur les eaux de ce Bosphore, si dangereux par la violence de son courant descendant [1], n'est pas autre chose que l'héroïne de ce roman historique : la fatale exécutrice des pensées impériales ;

1. Ce courant, toujours rapide, atteint jusqu'à dix milles de vitesse quand le vent souffle avec violence de la mer Noire ou du nord, nord-est.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

la *Hanoum sanglante* du Palais, c'est-à-dire, la sage-femme qui donne la mort ou la vie aux êtres que la nature projette sur cette terre.

Et maintenant, pénétrons, sans plus de préliminaires, dans le cœur du drame auquel nous allons faire assister nos lecteurs.

Confortablement installée sur les coussins placés sur le fond du caïque, les jambes croisées sous elle, tout le buste soutenu par d'autres coussins, la hanoum ouvrit son féridjé ou manteau, prit dans la poche de sa robe un porte-cigarettes en argent ciselé, l'ouvrit et en tira une longue cigarette, semblable à celles que l'on fume au palais impérial.

Après avoir assujetti sa cigarette à un long bout d'ambre noir, elle prit une petite boîte, en argent doré, d'où elle tira un morceau d'amadou phosphoré, qu'elle enflamma en le frottant sur une extrémité de la boîte et auquel elle alluma sa cigarette.

Pour se livrer à cette dernière opération la hanoum avait soulevé son yachmak [1] et aban-

1. Le yachmak est un voile en deux parties destiné à cacher les traits des Turques. Ce voile, assez épais chez les vieilles femmes, est porté en tulle léger par celles

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

donné son visage aux caresses âpres et humides du vent.

Profitons de cet abandon de la dame pour examiner son visage et analyser ses traits.

La figure appuyée mélancoliquement dans sa main gauche, dont le coude était supporté par la région rotulière de la cuisse, la hanoum fumait sa cigarette en aspirant lentement la fumée, qu'elle rejetait, à l'aide d'un léger soupir, par ses lèvres entr'ouvertes et ses narines.

A première vue, elle paraissait âgée d'une quarantaine d'années. L'ovale de sa physionomie, parfait de forme, appartenait au beau type arménien. A ce titre, il se rapprochait singulièrement du type romain, un peu allongé. Des mèches de cheveux blancs, émergeant de la partie du yachmak qui enveloppait son front, imprimaient à l'ensemble des traits un cachet de grandeur et de *respectabilité* plein d'un charme mystérieux.

qui sont jeunes et jolies. Manié avec une grâce parfaite par les Orientales, qui en jouent comme les Espagnoles jouent de la mantille, il fait paraître belles celles qui le sont peu et admirables celles qui sont belles.

1.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Son front, mat, était large, séparé par un seul pli, assez fortement creusé, partant de la racine du nez pour se perdre rapidement dans le tissu frontal. Deux sourcils, bien arqués, d'un noir de jais, un peu estompé par l'usage du koheul, se fondant presque à leur point de départ, séparaient, avec une certaine rudesse, non dépourvue de charme, le front du reste du visage.

Les yeux, grands, fendus en amande, ombragés par des cils noirs, épais et soyeux, avaient des reflets fauves d'une puissance magnétique incontestable. Leur couleur passait suivant les sensations de leur propriétaire d'un bleu sombre à un bleu grisâtre. Le pourtour des iris était d'une blancheur légèrement bleuâtée.

Dans son ensemble le regard présentait un mélange curieux de sensualisme, d'énergie, de volonté et de vive intelligence.

Le nez droit, sculptural, un peu long, aux narines dilatées et très mobiles, finissant en une courbe légère, était bien en harmonie avec l'ovale du visage, l'ampleur du front et la forme un peu prononcée des pommettes.

La bouche était tout un poème, dans lequel

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

un physiognomoniste exercé aurait pu lire le caractère de cette femme, encore belle, mais qui avait dû être d'une rare et élégante beauté. Comme chez toutes les Arméniennes, cette bouche était assez grande, aux lèvres bien dessinées, charnues, carminées naturellement ; suffisamment entr'ouvertes pour laisser vaguement apercevoir une rangée de jolies dents nacrées, dont l'aspect donnait à l'ensemble de la bouche la sensation de la vue d'une belle grenade, écartée par les rayons solaires au point de laisser entrevoir ces grains rosés, si bien faits pour tenter une bouche avide de fraîcheur et d'ivresses.

Naturellement, la lèvre inférieure, légèrement séparée dans sa partie centrale, était plus forte et plus sculptée que la supérieure.

Cette bouche devait être aussi habile à mordre, à déchirer, qu'à recevoir et donner le baiser.

Le menton, un peu carré, grassouillet, ayant une légère fossette, exprimait une énergie peu commune.

Enfin, pour finir ce portrait très réel, calqué sur l'original, nous ajouterons que le teint

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

était mat comme celui des Andalouses; que les oreilles, bien détachées, étaient petites, amoureusement dessinées, d'une coloration un peu rosée.

Quant à la taille, elle paraissait bien prise, souple, assez longue, s'harmonisant avec le reste du corps.

Dans son ensemble, la hanoum était une femme au-dessus de la moyenne, à la poitrine puissante, aux épaules assez larges, au cou, admirable de forme, bien fait pour supporter sa belle tête.

A l'heure où nous sommes arrivés, l'héroïne de ce récit paraissait sous l'influence d'une grande et profonde préoccupation. Il était facile de voir qu'elle fumait machinalement; très éloignée de cet état bizarre qui tient du *dolce farniente* et de ces échappées vaporeuses de la pensée, que les Turcs et les Levantins désignent sous le nom de : *Kief*.

Parfois, sous l'empire d'une pensée obsédante, ses sourcils semblaient se rejoindre violemment, rendant encore plus profonde et plus stygmatisée la ligne qui les séparait, et la cigarette, alors fiévreusement fumée, éclai-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

rait d'un vague rougeoiment les traits de la voyageuse.

La hanoum pensait : elle pensait à ces fonctions qui, la faisant souvent l'arbitre suprême de la vie et de la mort, avaient mis autour d'elle comme une auréole de crainte et de terreur superstitieuse ; elle pensait à ce bien-être fortuné que beaucoup lui enviaient et qui, par moment, pesait sur elle comme un manteau de plomb..... elle pensait à ces ordres impériaux, à ces *iradés* l'obligeant à obéir sans discuter, sans une lueur d'indécision.

Et dans son cerveau, où toutes ces pensées se heurtaient, pareilles aux vagues d'une mer en courroux, la hanoum voyait surgir, à côté des malédictions de ses victimes, le visage souriant, frais comme le sont au lever du soleil les pétales de la rose de Bagdad, de cette jeune et jolie enfant, si douce et si bonne, qui était sa fille, à elle ; sa fille bien-aimée, pour laquelle elle se sentait prête à tous les sacrifices qui sont au cœur d'une mère comme autant de gouttes de rosée paradisiaque.

Et sous l'évocation de cette tendre figure,

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

la hanoum sentait se creuser davantage le pli de son front.

C'est que ce souvenir lui rappelait la promesse que sa fille lui avait arrachée sous l'effusion ardente de ses caresses et de ses larmes, alors qu'elle se préparait à sortir pour accomplir l'œuvre mystérieuse qui lui faisait remonter le Bosphore à cette heure indue et dangereuse.

Dans sa tendresse de mère, elle avait promis ; et, en ce moment, elle se demandait, non sans effroi, comment elle tiendrait sa promesse.

Pour obéir à sa fille, il fallait désobéir au Maître ; et cette désobéissance connue, c'était pour elle la mort : la mort, obscure et terrible de l'esclave étranglée, que l'on jette au Bosphore, à l'heure où tout est noir, silencieux et désert.

Pendant que la hanoum se livrait à ces réflexions, la tête toujours appuyée sur le creux de sa main gauche, paraissant insensible à ce qui se passait autour d'elle, les caïquedjis, bien assis, les pieds appuyés fortement sur les planchettes qui, au nombre de quatre, coupaient le caïque dans sa longueur, les caïque-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

djis, les deux mains armées d'un aviron long et souple, en bois de mélèze, se soulevaient en cadence et, sous l'effort de leurs muscles d'airain, faisaient plier leurs rames enfoncées dans l'eau, sans parvenir à donner au caïque une forte impulsion.

Energiquement, ils luttaient contre la force du courant, rasant la côte d'aussi près qu'ils le pouvaient ; le cap droit sur la pointe du village d'Ortakeuy.

Les petites lames, rudes et rageuses, des eaux bosphoréennes, brisées par la pointe aiguë du caïque, s'éparpillaient en mille flocons, dont les gouttelettes rejaillissaient sur les rameurs, alors que des nuages liquides bondissaient dans la barque.

Celle-ci, légère et solide, semblait se jouer de l'élément en courroux ; malgré le vent qu'elle avait debout, malgré la résistance créée par le courant, elle avançait vers son but, insouciante du danger comme la fatalité qui passe, inexorable et sans pitié.

Parvenus presque à la hauteur d'Ortakeuy, les caïquedjis cessèrent de ranger la terre et,

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

toujours la pointe au nord, laissèrent porter au large.

En ce moment même une lame, plus forte que les précédentes, prit le caïque en travers, le souleva comme une plume d'oiseau et envoya sur son arrière une certaine quantité d'écume.

Sous l'influence de cette brusque intervention de l'élément liquide, la hanoum, dont le visage venait d'être assez violemment soufflété, sortit de sa profonde méditation et, s'adressant au chef des caïquedjis, elle s'écria, avec plus d'humeur que de crainte :

— Prends donc garde, Méhémed, je viens d'être toute mouillée!

— Pardon, notre dame, cela n'arrivera plus. C'est ce courant, que Dieu damne! qui a été cause de cet accident.

Et le silence continua, entrecoupé seulement par les soupirs énergiques des caïquedjis, appuyant de plus en plus sur leurs rames flexibles.

Redevenue calme, impassible, la hanoum reprit une cigarette, l'alluma,... et de nouveau se livra à ses réflexions, en suivant des yeux

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

les spirales de fumée qui se dégageaient du tabac.

Parvenu au milieu du Bosphore, le caïque, qui cédait visiblement à l'entraînement du courant, se trouvait juste à la hauteur de son point de départ, dérivant de plus en plus vers le sud, malgré les efforts faits par les caïquedjis pour le maintenir à la hauteur de Béchicktache.

Un peu en dessous, et en travers du caïque, faisant toujours face au nord, c'est-à-dire à la mer Noire, apparaissait maintenant comme une série de lueurs dont la position indiquait la côte asiatique.

Et toujours, se levant en cadence, les caïquedjis, ces premiers mariniers du monde, continuaient leur lutte contre le vent et le courant, prenant soin de ne faire jaillir aucune éclaboussure sur la hanoum toujours rêveuse.

Tout d'un coup, le batelier placé à l'avant abandonna ses rames et, se couchant presque sur la pointe du caïque, observa attentivement l'horizon.

Les lumières, déjà signalées, se détachaient plus vigoureuses du sein de la nuit.

Evidemment, on arrivait.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Quelques minutes plus tard, la hanoum revoilait son visage en fixant son yachmak; jetait le reste de sa cigarette, et, s'enveloppant plus étroitement dans son féridjé, demeura immobile, les deux mains appuyées sur sa canne d'ébène.

Cette canne était, en vérité, une étrange canne, bien digne de l'être qui la tenait.

Que nos lecteurs se figurent une tige en ébène, d'un noir brillant, grosse à sa base comme le petit doigt d'une jolie femme, large à sa pomme comme une de ces mignonnes tasses dans laquelle en offre le café aux visiteuses des Harems non encore francisés, ou plutôt germanisés, car il y a beau jour que les lourdes élégances allemandes et anglaises ont remplacé dans ces demeures l'influence artistique française.

La pomme de cette canne, en or ciselé, n'avait rien d'extraordinaire; mais sous le cercle qui la fixait au bois, se trouvait d'un côté une incrustation, composée de rubis et de diamants, dont la forme affectait la lettre X, avec cette particularité, que le trait fort de la lettre était représenté par un serpent et le trait mince

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

par une flèche, admirablement dessinée, traversant le reptile par son milieu.

Le serpent était en rubis et la flèche en diamants.

Rubis et diamants étaient d'une pureté et d'une finesse de premier ordre.

L'autre côté de la canne portait, à la même hauteur, gravée en émeraudes, en topazes et en rubis, une étoile à cinq branches, analogue à celle des francs-maçons, des magistes et des gnosticiens.

En regardant attentivement la pomme en or de cette étrange canne, on aurait pu distinguer, au milieu de ses arabesques, comme un point noir cherchant à se dérober sous les ciselures entrelacées qui l'entouraient.

Que ceux qui veulent bien nous lire nous pardonnent ces détails. Ils comprendront plus tard qu'ils ont leur raison d'être, et que ce n'est pas par manie descriptive que nous venons de les donner.

Maintenant les lumières avaient complètement percé le noir de la nuit, et dans l'ombre, encore assez obscure, apparaissait, vaguement limité, le débarcadère de Scutari.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Le caïque vira de bord avec une prestesse remarquable. L'arrière, où se trouvait la hanoum, s'avança prudemment contre la partie sud du débarcadère.

A ce moment même, une forme humaine se détacha de l'ombre, et s'avança vers le point où le caïque allait accoster.

Debout, à l'avant, Méhémed tendit sa gaffe et saisissant un des piliers du pont de bois servant de jetée, dirigea le caïque vers l'échelle de tribord.

L'embarcation solidement fixée, tenue immobile par les caïquedjis, la hanoum se leva et après avoir dit rapidement:

— Attendez-moi où vous savez.

Elle se disposa à gravir les échelons en bois de la jetée.

A peine était-elle parvenue sur la plate-forme, éclairée par deux lanternes au pétrole, que l'être humain dont nous avons parlé se détacha complètement de l'obscurité et apparut en pleine lumière.

La hanoum avait devant elle un tufekdji ressemblant, trait pour trait, à celui qui l'avait accompagnée sur la côte européenne, alors

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

qu'elle s'embarquait pour Scutari, la terre sainte, où les vrais musulmans sont heureux de dormir leur dernier sommeil ; le sommeil qui doit préluder au grand jour du jugement dernier.

Le tufekdji, après avoir salué respectueusement la hanoum en se courbant presque en deux, portant la main droite près du sol, comme s'il avait voulu rapidement en ramasser la poussière, puis l'élevant, grande ouverte, sur ses lèvres et sur son front, pour la laisser tomber avec le bras le long du corps, toutes choses qui constituent le salut oriental d'un inférieur à son supérieur, le tufekdji, disons-nous, déboutonnant sa stambouline [1], sortit de sa poche intérieure une espèce de portefeuille en soie cramoisie, l'ouvrit et en tira une lettre, de forme allongée, qu'après avoir très religieusement portée à ses lèvres et à son front, il présenta à la hanoum, en murmurant :

1. La stambouline est une redingote noire, boutonnant à une seule rangée, au petit collet droit, semblable en tous points à la redingote des clergymen. En soirée, on la porte avec des revers de soie noire.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Iradé [1], de notre auguste Padischah!

La hanoum, après avoir à son tour porté l'enveloppe à ses lèvres et à son front, l'ouvrit avec déférence et en sortit un papier, aux bords dorés, dont elle parcourut rapidement le contenu, écrit en cette belle langue turque que l'on parle au palais impérial.

Sa lecture terminée, elle replia soigneusement la lettre et, après l'avoir reportée à ses lèvres et à son front, la fit disparaître sous son féridjé.

Ceci fait, elle regarda bien en face le tufekdji et lui dit d'une voix calme et froide :

— C'est bien, l'ordre de notre glorieux Sultan sera exécuté par son esclave!

1. L'iradé est à proprement parler la parole même du sultan : elle peut être écrite ou verbale et ne souffre aucune contradiction. Dérogeant aux usages de ses prédécesseurs, le sultan actuel a créé trois iradés :

Celui qui est entièrement exécuté ;
Celui qui ne l'est qu'à moitié ;
Celui qui ne l'est pas du tout.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE II

L'ACCOUCHEMENT D'UNE KADINE[1]

A mi-côte du mont Tchamlidja ou Boulgourlou, se trouve le conak, ou palais impérial, dont nous avons parlé assez longuement dans le premier chapitre de notre ouvrage ayant pour titre : *La Turquie officielle*.

C'est là que nous allons conduire nos lecteurs.

Tout au fond du Palais, séparée du sélamlik [2] par un jardin aux allures de parc anglais,

1. Les kadines sont les femmes relativement légitimes des sultans. Elles n'ont au-dessus d'elles que la sultane *Validé* et la Hasnadar-Ousta ou grande maîtresse du trésor.

2. Le sélamlik est la partie du logis consacrée aux hommes et aux visiteurs. Cette partie est toujours sur le premier plan des demeures turques.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

se trouve la partie du conak consacrée aux femmes. C'est exactement le haremlik, ou demeure privée des princesses et des dames de la Cour.

Le grand gardien de la porte de la félicité, ou chef des eunuques, a seul, avec son glorieux maître, le privilège de pénétrer nuit et jour dans cette élégante demeure.

Quand nous écrivons le chef ou grand eunuque, nous voulons également mentionner les eunuques qui sont sous ses ordres, car ces *moitié* ou *quart* d'hommes ne comptent, officiellement, ni pour leur seigneur, ni pour les femmes à la personne desquelles ils sont attachés.

Ceux de nos lecteurs qui auraient la curiosité d'en savoir plus long sur ce sujet, n'auront qu'à lire *El Ktab des lois secrètes de l'amour*, que nous avons traduit de l'arabe, d'après le célèbre khôdja, Omer Haleby, Abou Othmân.

Profitant des privilèges accordés à tout *Diable boiteux* qui se respecte, nous allons faire franchir à nos lecteurs les salles de garde,

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

celles du sélamlik, les jardins et, passant à travers les cloisons et les couloirs qui séparent, comme le font les alvéoles d'une ruche, les différentes pièces du haremlik, nous pénétrerons dans l'appartement situé au premier étage de l'aile du conak faisant face à la côte d'Europe et du Bosphore, qu'il domine si heureusement.

Passons la première pièce réservée aux gens de service; — eunuques, baltadjis, esclaves, femmes de chambre, grandes et petites alaïkes [1], etc. — traversons les trois salons et la salle à manger; jetons à la hâte un regard dans la pièce où sont conservés précieusement les bijoux, les riches fourrures, la vaisselle d'or ou d'argent;... sans craindre d'être indiscret, entrons dans la chambre à coucher ou plutôt dans la *chambre à dormir* occupée par la hanoum, princesse, sultane [2], kadine [3], ikbal [4],

1. Les *alaïkes* sont de jeunes apprenties dirigées par les *kalfas* ou maîtresses.

2. Les *sultanes* sont des princesses impériales, sœurs ou belles-sœurs des sultans.

3. *Kadine,* femme à proprement parler du sultan.

4. *Ikbal,* favorite de Sa Majesté.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

ou guiezdé [1] qui habite provisoirement cet appartement.

Une douce lumière, venue du centre du plafond, éclaire la partie centrale de la pièce, laissant dans l'ombre les autres parties.

Sur un lit de milieu, lit en fer, aux montants et aux ornements dorés, comme le sont les riches lits génois, une femme est étendue, ne laissant émerger de la couverture, en brocart écarlate, que sa belle et jeune tête, pâlie par la souffrance, ses épaules et ses bras, dont l'un est replié sous son cervelet et l'autre, le droit, est allongé sur la couverture.

Le lit, à l'inverse des lits génois, est très bas ; la couche en paraît dure et primitive. En guise de traversin, se trouve un amas de quatre coussins de grandeur et de formes différentes.

Tout près, à portée de la main de la hanoum, sur une table basse, en bois d'ébène, octogone dans sa partie supérieure, richement incrustée de nacre et d'ivoire dans le genre de

1. *Guiedé, ou soupirante à l'œil*; c'est la femme qui a été remarquée par le sultan, sans que celui-ci ait encore usé de ses droits.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

celles que l'on voit à Paris dans les magasins d'objets orientaux, se trouve un service en cristal de Bohême, composé d'une carafe contenant de l'eau de la fameuse source de Tchamlidja; d'un flacon, renfermant l'eau d'oranger distillée en Syrie ; d'un mignon sucrier, d'un vase à confitures, de deux verres en forme de coupe et d'une cuiller à café en or massif, à la forme vénitienne.

Contre le mur, faisant face au lit, se voit un divan, bas et large, sur lequel sont jetés, pêle-mêle, plusieurs coussins d'étoffes et de formes variées.

Enfin, au pied du lit, un grand fauteuil en bois de noyer doré, genre voltaire, recouvert d'une riche étoffe de soie brochée verte, comme en fabrique la manufacture impériale d'Eréké, près d'Ismidt, semble se préparer à offrir sa dure hospitalité à la visiteuse attendue.

Au moment où nous pénétrons dans la chambre où va se passer une des scènes les plus importantes de notre récit, la hanoum couchée éprouve probablement une douleur assez vive, car, portant spontanément ses

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

deux mains sur les côtés de son bas-ventre, elle se soulève, se courbant en deux, cherchant à étouffer un cri de douleur et d'effroi, mais ne parvenant qu'à le transformer en un soupir guttural.

La douleur passée, la malade, dont le front commençait à se couvrir de fines perles de rosée, se dressa sur son séant, et frappa trois fois ses mains l'une contre l'autre.

A cet appel, une portière se souleva et une jeune fille, probablement une alaïke, s'approcha rapidement du lit, les deux bras croisés sur la poitrine.

— La sage-femme est-elle là? interrogea fiévreusement la malade.

— Non, notre dame ; mais on vient de signaler l'arrivée d'une voiture du palais.

— C'est bien... Informe-toi. Si c'est elle, amène-la sans perdre une minute.

Puis, lui faisant signe de s'approcher davantage, la hanoum, après avoir jeté un rapide et méfiant regard autour d'elle, lui dit tout bas :

— Tu te souviens bien ? Tu n'oublieras rien ?

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Et la jeune fille, saisissant rapidement la main de sa maîtresse qu'elle porta à ses lèvres :

— Vous savez bien, ô notre dame, que ma vie est à vous et que vos paroles sont des ordres pour moi.

— C'est bien, ma fille, que Dieu t'entende et te protège !... Va !

La jeune alaïke se retira à reculons et disparut derrière la portière.

Restée seule, la hanoum ouvrit un médaillon qu'elle portait suspendu à son cou par une chaînette d'or et de perles, et en sortit une élégante miniature qu'elle baisa frénétiquement en murmurant, les larmes aux yeux :

— O mon cher maître ! O mon magnanime sultan ! O vous le plus tendre, le plus cher des époux ! Veillez sur moi et sur l'enfant que, s'il plaît à Dieu, je vais vous donner... O Mourad ! O mon bien-aimé maître ! que votre âme soit près de votre esclave, près de celle qui vous adore et qui voudrait mourir pour votre liberté.

Et comme un bruit se faisait au dehors, elle

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

remit précipitamment sa miniature [1] dans le médaillon, qu'elle cacha avec soin dans sa chemisette de soie de Brousse.

La portière se souleva de nouveau et livra passage à la femme mystérieuse que nous avons laissée au débarcadère de Scutari.

Derrière elle venait la jeune alaïke.

La dominant, apparaissait la tête d'un eunuque noir, aux regards fauves et inquisiteurs.

Les deux femmes entrées dans la chambre, l'eunuque laissa retomber la portière et se mit en faction.

Mais, chose étrange, les regards de ce noir au lieu de se diriger à l'extérieur, se fixèrent sur cette portière avec une singulière ténacité.

Evidemment cet homme n'avait été placé

1. La religion musulmane, dans le but d'empêcher l'idolâtrie, défend la reproduction des êtres humains ; mais les Turcs tendent à se soustraire à cette défense depuis l'introduction des photographes dans l'Empire et surtout depuis le portrait à l'huile, de grandeur naturelle, pour lequel le sultan Abd-ul-Azis consentit à poser, devant notre compatriote, le peintre lyonnais Guillemet, pendant le terrible choléra de 1867.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

là que pour surveiller ce qui allait se passer dans la chambre de la kadine.

A peine introduite, la hanoum ou sage-femme sanglante, que désormais nous désignerons par son nom de Fatmé Chefikeh hanoum, ou madame Fatmé Chefikeh, mit l'index sur ses lèvres et attirant l'alaïke près d'elle la plaça rapidement derrière sa personne, de façon à former un paravent entre la porte derrière laquelle se tenait l'eunuque et le lit de la malade.

Ceci fait, Fatmé Chefikeh écarta son féridjé, en retira un paquet assez volumineux qu'elle glissa sous la couverture, au pied du lit.

L'opération terminée, l'alaïke se posta au pied de la couche, masquant ainsi la bosselure produite par l'objet que la sage-femme venait d'y introduire.

Tout cela, naturellement, s'était passé en bien moins de temps que nous en avons mis pour l'écrire.

— Comment allez-vous? demanda alors Fatmé à la malade.

— Comme tu arrives tard!... Je viens d'éprouver une bien vive douleur. Est-ce que le

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

moment est venu? répondit vivement la malade.

— Oui, notre dame; et, s'il plaît à Dieu, j'espère que vous serez bientôt débarrassée.

— Tu as vu l'Arménienne?

— Oui.

— Et?...

— Tout s'est passé ainsi que nous l'avions arrêté.

— Raconte-moi vite cela.

— Eh bien! puisque vous le voulez, voici, ô ma bonne kadine, comment les choses se sont faites : en débarquant à Scutari, j'ai trouvé votre voiture à la place que vous m'aviez indiquée. Après y être montée, assurée que personne ne m'avait suivie, j'ai donné ordre au cocher de me conduire au coin de la rue qui mène chez l'Arménienne. Ainsi qu'il en était convenu, cette dernière m'attendait dans la première pièce de sa maison, après en avoir éloigné son unique servante. Je lui ai remis la somme promise; j'ai pris le paquet, et il a été entendu que je lui apporterai... l'autre, dès que je l'aurais, c'est-à-dire dans quelques heures, s'il plaît à Dieu!

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Alors, ce que tu viens de mettre là? Et du regard la malade indiquait le pied du lit.

— Oui, notre maîtresse.

— Mon Dieu! Mon Dieu!

— Courage, madame; songez à votre cher époux et aux périls que je cours en obéissant à ma fille bien-aimée!

— Oui, oui, je sais... Mais sois tranquille; si mon maître ne doit pas un jour reconquérir sa liberté, je saurai bien reconnaître moi-même l'inappréciable service que tu me rends.

— Que Dieu vous entende, madame, et qu'il nous sauve tous : vous, notre maître, ma fille et moi.

— Et cette enfant que tu as introduite ici, crois-tu donc qu'elle ne coure aucun danger?

— Mais celle-là vous doit tout, ô notre dame! sa vie est à vous!... Tandis que moi, forcée d'obéir au sultan, de qui je tiens tant de bienfaits, je viole pour la première fois mes devoirs pour vous... pour vous que je ne connaissais pas il y a huit jours.

— N'ai-je donc pas moi-même sauvé la vie de ta fille?

— O madame!... C'est pour cela que je veux

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

sauver à mon tour le fruit de vos entrailles, le fruit, quel qu'il soit, du frère de mon terrible maître, votre époux, le sultan Mourad... Mais, pour Dieu! obéissez-moi en tout et pour tout, et, quoi qu'il arrive, laissez-moi faire.

Cette conversation avait eu lieu en français, à voix basse, précipitamment, les regards et les gestes en disant encore plus que les paroles.

Fatmé avait à peine prononcé cette dernière phrase que la kadine, ou femme légitime du sultan Mourad, se renversa brusquement en poussant un cri de douleur.

A ce cri, la sage-femme passa rapidement le bras droit sous la couverture et se rendit compte de l'état de la crise.

L'accouchement, plus avancé qu'elle ne l'avait supposé, se présentait dans d'excellentes conditions. La riche nature de la jeune kadine opérait avec cette puissance et cette harmonie d'efforts, que l'on rencontre si rarement chez les femmes plus ou moins névropathes de notre civilisation moderne.

La divine loi de la création semblait, ici,

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

évoluer librement, sans entrave, comme elle savait le faire aux jours mille fois bénis où l'humanité, libre dans ses manifestations naturelles, n'avait, pour l'entraver, ni les sots préjugés de la mode, ni la science dangereuse des médecins, ni ces lois conventionnelles, véritable capharnaüm d'un état social s'appuyant sur tout, excepté sur la nature.

— Courage, maîtresse... tout marche bien... s'écria Fatmé, après avoir constaté l'état des organes et du travail... bientôt vous serez mère.

A cette parole consolante, à cette parole si bien faite pour donner une suprême joie au cœur de la femme, de la femme que toutes les religions placent en ce moment suprême en état de grâce; à cette parole, portant en elle-même le baume consolateur et guérisseur de la douleur, la jeune kadine, faisant taire ses souffrances par un ineffable effort, murmura tout bas, en fixant la hanoum sanglante de ses grands yeux de gazelle effarouchée :

— J'aurai du courage... mais j'en aurais encore plus, si à ce moment solennel, tu me jures, sur la tête de ta fille, d'exécuter fidèle-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

ment ce que tu m'as promis... Et le regard de la jeune femme ponctuait la fin de cette phrase d'un anxieux point d'interrogation.

— Je te le jure!..... Je te le jure sur ton Dieu, qui est aussi le mien..... Et sur la tête de ma fille! répondit Fatmé, sans que ses yeux aient présenté dans leur expression l'ombre d'une hésitation.

— Donne-moi ta main.

Et saisissant cette main, qui se tendait vers elle, froide, implacable, cette main, qui, tant de fois, avait été meurtrière, cette main, objet d'épouvante pour tant de femmes condamnées dans le fruit de leurs amours par une impérieuse raison d'Etat, la kadine la pressa aussi tendrement qu'elle l'aurait fait si elle eût appartenu à l'être bien-aimé.

Comme si la nature n'avait attendu que ce moment pour activer son mystérieux et sublime travail, la kadine poussant un de ces cris dont nulle plume ne peut rendre l'expression se tordit sous l'effort expulsif de ses organes intimes.

A ce cri, Fatmé, s'approchant tout contre le lit, passa ses deux bras sous la couverture et

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

se mit en devoir de remplir ses fonctions d'accoucheuse en opérant comme le font les médecins anglais.

. . . . . .

... Une heure après, la kadine, pâle, les traits tirés, mais l'œil brillant d'une joie, d'un bonheur idéal, s'allongeait sur le divan dont nous avons parlé, et, bien enveloppée d'étoffes soyeuses, recevait des mains de la hanoum sanglante une petite créature, un enfant qu'elle pressait follement contre ses lèvres, en murmurant bien bas, tout bas :

— O mon cher enfant, mon cher *Arslanum* ! [1]

Pendant cette scène, l'alaïke plongeait dans un grand bassin de cuivre, contenant de l'eau tiède, parfumée avec de l'essence de roses, le corps rigide, d'un blanc bleuâtre, d'un autre enfant, d'un enfant symbole saisissant de la mort planant sur cette chambre, où une vie nouvelle venait de se manifester.

1. *Arslanum*, c'est-à-dire « petit Lion », est le nom sous lequel les kadines, femmes légitimes des sultans — autant bien entendu qu'il est permis de leur appliquer ce titre de « légitime », ne signifiant *rien* en Turquie — désignent le jeune prince pouvant un jour être appelé à régner sur l'empire ottoman.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Le petit corps ainsi trempé, l'alaïke le tapota vivement, passa sur sa pauvre petite figure une pâte de carmin dilué, et, l'enveloppant dans un linge de soie blanche, le présenta à l'accoucheuse.

Celle-ci prit ce petit être, dont la vie était déjà partie depuis quelques heures, et le plaça rapidement près de la kadine dont, à ce moment même, les yeux se fermèrent, alors que ses bras, comme frappés par un accident foudroyant, se détendirent, cessant de maintenir l'être chéri qu'elle venait de baiser avec cette passion enfiévrée et divine que connaissent seules les femmes qui, pour la première fois, viennent d'être mère.

Saisissant le nouveau-né qui, sans ce secours serait tombé sur le parquet, la sage-femme l'enveloppa prestement de plusieurs étoffes moelleuses, couvrit sa tête d'une gaze assez épaisse, épingla une petite lettre sur la ceinture qui entourait ses reins, recouvrit le tout d'une nouvelle gaze, et, prenant une corbeille ouatée que lui tendait l'alaïke, y plaça délicatement le nouveau-né.

Après avoir recouvert cette corbeille d'une

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

étoffe molletonneuse, suffisamment perméable à l'air, elle confia le tout aux mains de l'alaïke ; puis, prenant une petite lampe en cuivre, elle en promena la lumière trois fois devant la grande fenêtre encore fermée.

Ceci fait, Fatmé ouvrit cette fenêtre et se présenta en dehors.

La nuit était maintenant relativement calme ; le vent avait grandement diminué, et le voile de l'obscur laissait apercevoir là-bas, tout en haut, comme des milliers de clous d'or, scintillant sous les feux diamantés des mondes inconnus.

A ce moment, le cri de la chouette se fit entendre trois fois.

L'accoucheuse s'empara alors de la corbeille que l'alaïke venait d'entourer d'un filet de soie, et, prenant la longue corde, également en soie, qui s'en détachait, posa la corbeille dans le vide ; et, lentement, avec la plus grande précaution, la laissa filer contre le mur, jusqu'au moment où une légère secousse, suivie d'un nouveau cri de la chouette, lui annonça que contenant et contenu étaient arrivés au terme de la descente.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Fatmé, jetant ce qui lui restait de corde dans la main, ferma la fenêtre et se dirigea vers le divan sur lequel, plus blanche que l'hermine, la nouvelle accouchée, maintenant étendue, semblait privée de vie.

Pendant que l'alaïke remettait tout en ordre dans la pièce où venaient de se passer les différentes scènes que nous venons de décrire, l'accoucheuse du Harem impérial, prenait sa canne, dont nous avons donné la description dans notre premier chapitre, et saisissant une épingle dorée qu'elle venait de retirer de sa chevelure, en appuya la pointe sur le petit point noir dont nous avons parlé.

Aussitôt, le dessus de la pomme s'ouvrit, laissant apercevoir deux cases en or, contenant deux poudres différentes :

La première était blanche ; la seconde rosée.

Prenant de la pointe de son épingle une faible parcelle de la poudre rosée, Fatmé la mit dans un verre, y versa quelques cuillerées d'eau, remua le tout, poudre et liquide, et s'adressant à l'alaïke, lui dit tout bas en grec :

— Dès que je serai sortie, tu feras boire cela à ta maîtresse.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Et l'alaïke, les yeux brillantés par des larmes suspendues, lui demanda anxieusement :

— O maîtresse! notre dame ne mourra pas?

— Non, non, rassure-toi, mon enfant..... Elle n'est qu'endormie! Dès qu'elle aura goûté au breuvage que je viens de lui préparer, la vie reviendra en elle..... Dans huit jours, elle ne se ressentira plus des douleurs qu'elle vient d'éprouver.

— O merci, merci, notre maîtresse. Que Dieu vous bénisse et vous accorde la grande joie de voir toujours votre fille heureuse et bien portante.

— Dieu t'entende! mais ne perdons pas de temps;... va dire à l'eunuque que tout est fini et qu'il peut entrer.

L'eunuque de service, prévenu, pénétra aussitôt dans la pièce; mais il n'était pas seul. Derrière lui, lui emboîtant le pas presque militairement, apparut un homme paraissant âgé d'une trentaine d'années, portant élégamment l'uniforme de lieutenant-colonel d'infanterie.

La sage-femme, en voyant ce nouveau venu, ne put s'empêcher de laisser paraître sa mau-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

vaise humeur. Mais ce premier mouvement fut vite réprimé et elle s'avança vers l'officier, toute souriante, répondant au salut respectueux de ce dernier par cette question :

— Le maître, notre glorieux Padischah, que son nom soit à tout jamais respecté et béni! n'a donc plus en moi sa confiance habituelle? Quel ordre m'apportes-tu? Que veux-tu? Que viens-tu faire ici?

— Tu n'as pas démérité dans l'esprit de notre maître. Je n'ai point d'ordre à te transmettre; je n'ai, la mission dont j'étais chargé dans les environs étant terminée, qu'à me rendre au Palais si mon concours ne t'est pas nécessaire et si tu n'as rien à me dire.

Alors Fatmé, désignant de la main la kadine, dont la pâleur du visage paraissait mortelle, répondit au jeune chef du cabinet secret de Sa Majesté ottomane.

— Approche-toi et regarde..... la crise a été des plus douloureuses! l'enfant est mort!.... et je ne sais encore si je pourrai sauver la mère!

L'officier, respectueusement, s'approcha du

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

sofa sur lequel, enveloppée de son herca [1], la kadine semblait dormir son dernier sommeil.

A cette vue, le chef de la police secrète du Sultan ne put s'empêcher de pâlir et ce fut d'une voix mal affermie qu'il s'écria :

— Hélas ! ma pauvre Fatmé ! voilà de bien tristes choses et je me demande si un jour Dieu ne nous punira pas..... — puis, sur un coup d'œil de la sage-femme, lui désignant l'eunuque qui, adossé à la draperie, regardait cette scène avec ses grands yeux impassibles et mélancoliques, il continua en baissant la voix — d'être les trop fidèles et dévoués serviteurs de..... la raison d'Etat.

Et, d'une voix plus calme, il ajouta : — Fais tout ton possible pour conserver la vie à ta malade, car notre vénéré maître, déjà malheureux par la nouvelle que je vais lui porter de la mort de l'enfant, le serait bien davantage s'il devait apprendre une seconde catastrophe.

1. On appelle ainsi un grand manteau généralement garni de fourrure plus ou moins riche que les femmes turques mettent par dessus l'*entari chalvar*, ou sorte de robe de chambre faite en soie ou en laine suivant la fortune de la femme.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Puis, se tournant vers l'eunuque :

— Toi, sois complètement à la disposition de la hanoum qui est là ; obéis-lui sans observation..... et quand tout sera fini, quand elle aura quitté ce palais, oublie tout ce que tu auras vu et entendu, si tu ne veux pas que ta tête brusquement quitte tes épaules.

Et comme son regard investigateur retournait du sofa à la sage-femme, cette dernière saisissant l'enfant mort, le prit dans ses bras, et le montrant à l'officier lui dit :

— Regarde et touche.

Mais ce dernier se contenta de jeter un rapide coup d'œil sur le corps du baby et dit à la hanoum :

— C'est bien.

Puis, la saluant comme il l'avait fait à son entrée :

— Que Dieu te garde ! Adieu !

Plus ému que ce qu'il voulait le paraître, l'envoyé de l'empereur quitta cette pièce dans laquelle les deux grandes manifestations de la vie venaient de se produire :

La naissance ! la mort !

A peine l'officier venait-il de sortir, que

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Fatmé, montrant la porte à l'eunuque, lui intima l'ordre de se retirer, en ajoutant qu'elle l'appellerait si besoin était.

Restée seule, elle s'approcha de la kadine dont elle embrassa respectueusement une des mains, puis, faisant signe à l'alaïke, qui pendant toute la scène que nous venons de raconter était restée droite, les bras ballants, la tête penchée, immobile comme une statue, elle lui dit, ou plutôt elle lui murmura :

— Donne-moi le verre et la cuillère.

Dès qu'elle eut ce qu'elle avait demandé, Fatmé souleva la tête de la kadine et lui fit prendre coup sur coup deux cuillerées de la potion, en recommandant de nouveau à l'alaïke de donner le reste progressivement, après son départ.

Ceci fait, elle prit le corps de l'enfant mort, l'enveloppa des pieds à la tête d'une pièce de cotonnade et remettant ce paquet, devenu presque informe, à l'alaïke :

— Va, lui dit-elle, remets ce corps au gardien qui est derrière cette porte; descends avec lui dans le jardin... fais-lui creuser un trou à la place que je t'ai montrée l'autre jour;

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

qu'il y dépose ce corps en ayant soin de recouvrir la terre de manière à ce que l'on ne s'aperçoive de rien... Quand tout sera fini, tu reviendras avec lui.

Son ordre exécuté, la hanoum alluma une cigarette et, s'accoudant sur le rebord de la fenêtre qu'elle venait d'ouvrir, elle contempla ce ciel vers lequel s'envolait la fumée bleuâtre du tabac.

Un instant après, emportée par la force de ses réflexions, la hanoum sanglante murmura amèrement :

— Oh ! tu es bien toujours le même, toi le maître soupçonneux, toi le méfiant par excellence ! Ici, chacun s'espionne : le chef des eunuques fera demain son rapport sur ce qu'il a vu et entendu ; avant lui le colonel Ahmed aura raconté l'accident mortel survenu au soi-disant enfant de cette bonne et charmante kadine... et moi, moi, continuant mon rôle, trompant, pour la première fois, le maître et ses serviteurs, j'aurai, peut-être aux dépens de ma vie, assumé sur ma tête une bien lourde et terrible responsabilité !...

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

et laissant sa pensée se reporter sur sa fille, elle continua : O ma fille chérie, sois satisfaite, ta mère a tenu sa promesse... l'enfant du sultan Mourad vivra !...

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE III

CHEZ LA SAGE-FEMME SANGLANTE

Trois mois se sont écoulés depuis le mystérieux accouchement que nous avons raconté dans le précédent chapitre.

Nous sommes en plein Stamboul, près de la fameuse place de l'At-Meïdan, chez l'héroïne de ce livre.

Un mot sur le cadre de notre tableau. Nos personnages n'en ressortiront que mieux, avec plus de relief et de vie.

La place de l'At-Meïdan, si pleine de souvenirs historiques, de souvenirs charmeresques, de ruines mystérieuses et fortement suggestives, est un vaste quadrilatère,

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

un peu capricieux dans son dessin, nous parlant, avec l'éloquence des grandes ruines, des jours glorieux et néfastes, des jours de lumières et d'ombres, de joies et de désespoirs, de grandeurs et de décadences, d'ivresses et de sang, de religiosités et de néantismes, de gloires et de défaites, de grandeurs morales et de puérilités enfantines qui furent les jours, les semaines, les mois, les années et les siècles de Byzance! De Byzance dont les Turcs ont fait *Stamboulda*, ou Stamboul la bien gardée.

C'est là, sur cette grande place et dans ses environs immédiats, que la vie turco-levantine se manifeste dans toute sa puissance, dans tous ses mystères; mystères, soigneusement cachés aux yeux des étrangers par ses habitants qui, à l'inverse des occidentaux — dont la vie est plutôt faite pour le public et ses *qu'en dira-t-on* qu'en vue de l'intimité familiale — ne vivent que pour leur intérieur; pour cet intérieur dont ils sont les seuls maîtres, les seuls juges, les seuls dispensateurs de la joie, du bien-être, du bonheur et de la douleur!

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Ici, dans ce milieu, si éloigné moralement de Galata et de Péra qu'on s'en croirait à des milliers de lieues, tout frappe le touriste d'étonnement et de surprise ; tout lui dit que, derrière ces maisons, si jalousement closes, se cachent les mystères de la vie orientale, de cette vie dont les *Mille et une nuits* nous donnent un aperçu aussi étrange que fantastique.

Pour notre part, nous n'avons jamais parcouru ce quartier sans avoir pour compagnes la songerie et ce je ne sais quoi qui rend l'âme rêveuse et la détache de la matérialité pour la plonger dans le domaine de l'inconnu, dans ce domaine où le passé, le présent et l'avenir s'unissent pour former des idées et des tableaux aussi suggestifs que poétiques.

Est-ce que l'Orient n'est pas, en effet, le seul pays où tout soit possible ; où les formes indécises du rêve peuvent se dessiner vigoureusement pour devenir des choses palpables, pleines de vie et de mouvement?

Est-ce que ce pays, véritable domaine de la lumière, n'est pas également celui des vertiges de la pensée, enfantés par cette succession continuelle de coloris lumineux ?

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Où donc pourrait-on mieux comprendre cet état de rêve éveillé, d'anéantissement presque complet de l'être matériel, auquel les Turcs et les Levantins ont donné le nom si caractéristique de *kief?*

Le *kief* est plus que le *dolce farniente* des Napolitains, car il constitue à lui seul un véritable réveil de la vie psychique; de cette vie qui, loin de s'anéantir dans la rêverie inconsciente et organiquement paresseuse du *dolce farniente*, surexcite la vie intérieure et en fait jaillir, au profit du cerveau, toute la gamme des pensers dont le rythme est vivifié par les ondes de cette grande magicienne, dispensatrice du génie et de la folie, à laquelle l'humanité doit toutes ses grandes œuvres artistiques et qui, sous le nom de *lumière*, porte en elle-même le commencement et la fin de toutes choses.

C'est donc dans ce centre turco-levantin, près de cette place célèbre, que nous allons conduire nos lecteurs.

Prenons cette rue qui, faisant face à l'antique colonne brûlée, aboutit à la grande artère au milieu de laquelle passe l'impitoyable

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

adversaire de la sécurité des chiens constantinopolitains : le moderne tramway, traîné prosaïquement par deux médiocres chevaux tartares.

Arrêtons-nous devant cette grande maison en bois, au vaste balcon surmonté d'un *moucharabi* au treillage n'ayant ni l'élégance, ni le style des *moucharabis* ornant les maisons arabes du Caire.

Entrons, après avoir jeté notre nom à l'esclave qui est venu nous ouvrir, et auquel nous confions la garde de nos doubles chaussures, déposées à l'entrée avec celles des serviteurs et des habitants du logis.

Pénétrons dans la grande pièce servant de *sélamlik* ou pièce destinée aux étrangers et aux visiteurs.

Rien de plus simple que l'ameublement de cette vaste chambre.

Sur le parquet, une natte aux dessins rouges et verts; au milieu de la pièce, un large brasero en cuivre, sur les cendres duquel finissent de se consumer plusieurs morceaux de charbon de bois; à droite, adossée à la muraille, une commode style Louis XIV, sur-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

montée par une grande glace de Venise, au cadre treillagé et argenté; tout autour de la pièce, trois grands sofas recouverts de tapis du Turkestan et de plusieurs coussins aux étoffes, aux couleurs et aux formes variées; çà et là, plusieurs tables basses, aux incrustations d'ivoire.

Enfin, comme pour donner une certaine couleur occidentale à cet ameublement turco-levantin, deux fauteuils style empire!... et une chaise dorée, contrastent avec l'ensemble du mobilier par leur modernisme outré.

Plusieurs visiteuses, assises à la turque et débarrassées de leur yachmak, prennent du café, fument leur cigarette et babillent à qui mieux mieux.

Toutes, jeunes ou vieilles, jolies ou laides, ressemblent à des écolières en vaçances, heureuses de pouvoir *potiner* à leur aise; loin des regards jaloux de leurs surveillantes.

Laissons ces dames à leur babil et, soulevant cette portière, composée d'un seul tapis de Brousse, pénétrons dans le salon voisin.

Si nous écrivons ici le mot « salon » c'est que c'est bien dans un salon moderne, meu-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

blé avec la plus fine élégance des salons viennois, que nous transportons nos lecteurs.

Dans cette pièce, aux murs tapissés par une étoffe de soie bleu d'azur, aux parfums pénétrants du musc, de la rose et des fleurs qui s'étalent un peu partout en nombreuses gerbes, se trouvent l'héroïne de ce livre et une adorable jeune fille paraissant âgée de seize à dix-sept ans.

Rien de plus gracieux en vérité que le tableau qui s'offre en ce moment à notre vue :

Assise à la franque, sur un des élégants fauteuils qui garnissent ce salon, la sage-femme sanglante passe sa main droite dans l'abondante chevelure d'un blond vénitien, flottant sans aucune retenue sur les épaules de la jeune fille qui, agenouillée à ses pieds, sur un épais coussin de velours cramoisi, la regarde félinement, les bras appuyés sur les genoux de la terrible exécutrice des œuvres impériales.

Cette belle enfant, ainsi accroupie, est la fille de notre héroïne.

C'est d'elle dont parlait Fatmé au moment de l'accouchement de la kadine.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Il y avait dans le contact de ces deux créatures, dans cet abandon si affectueux de la mère et de la fille, un contraste des plus saisissants.

D'un côté, la figure austère, la beauté marmoréenne éclairée par l'amour maternel de la femme, parvenue à ce sommet de la vie d'où elle n'a plus qu'à descendre ;

De l'autre, les grâces de la jeune fille, franchissant la période de l'adolescence pour entrer dans cette virilité pleine de maturité qui constitue la jeune femme orientale.

Mariam était le portrait vivant, avec une grâce plus fine, de ce qu'avait dû être sa mère à ce même âge.

Nul, en les apercevant, ne se serait mépris sur le lien qui les unissait.

Comme sa mère, Mariam avait le profil arménien, mêlé à cette finesse de traits, à cette pureté de lignes et à ce charme virginal que certains peintres italiens ont donné, intuitivement, aux vierges de leurs tableaux religieux ; vierges dont on ne trouve les modèles que dans cette petite ville de Nazareth, berceau du su-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

blime réformateur dont les prêtres firent un Dieu.

Essayons de fixer ici les traits de la jeune Arménienne.

Nous avons déjà parlé de ses beaux cheveux blond vénitien, avec des reflets d'un chatoiement un peu vif, donnant à l'œil la sensation d'un cuivre rouge, ombré par une couche légère de sépia.

Ces cheveux, souples et ondulés, étaient, malgré leur force, d'une remarquable finesse.

Plantés ni trop haut, ni trop bas, ils encadraient merveilleusement le front assez large de la jeune fille.

Ce front, d'une blancheur mate et diaphane à la fois, sans une ride transversale, était supporté par deux sourcils, bien arqués, un peu épais, se fondant en un fin duvet près de la racine du nez.

Pour mieux séparer ces sourcils et effacer l'impression de leur trop pure régularité, la nature, dans son audace statuaire, avait placé hardiment au milieu d'eux un pli vertical, dont l'aspect se creusait ou s'effaçait presque sui-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

vant les impressions qui agitaient l'âme de Mariam.

Influencé par la base séparative des sourcils, le nez partait droit, en une courbe romaine, suffisamment adoucie pour en enlever toute expression de dureté, sans amoindrir la mobilité expressive des narines.

Pour illuminer le charmant ovale de la physionomie, les sourcils, en leur courbe gracieuse, encadraient de leur noir de jais de grands yeux fendus en amandes, dont l'expression, ardente et rêveuse, était singulièrement estompée par l'ombre projetée par des cils longs et soyeux, dont la couleur, d'un noir ardent, ne le cédait en rien à celle des sourcils.

L'œil, d'un gris bleuâtre, avait parfois des reflets d'émeraude ou de pure turquoise.

C'était bien là, l'œil tour à tour caressant, ardent, suppliant ou mélancolique, que les poètes arabes accordent à la gazelle et à leur belle création féminine.

Comme chez Fatmé, les pommettes étaient un peu larges, bien dessinées, d'un rose tendre faisant ressortir davantage la matité de l'ensemble du teint.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Quant à la bouche, ah! ma foi! c'était là une véritable merveille!... Un écrin superbe, d'un rouge humide, enveloppant, sans les couvrir entièrement, les plus jolies dents du monde, dents à la nacre si fine qu'elles pouvaient rivaliser heureusement avec les perles les plus pures et les plus transparentes.

Comme chez toutes les Levantines, cette bouche, si bien faite pour le rire, les chatteries de la gourmandise, l'attrait des baisers et les morsures de la passion, était plutôt grande que petite, charnue, vigoureusement sculptée, avec une éloquente prédominance de forme et de couleur de la lèvre inférieure.

Un duvet, d'un velouté vaporeux, plaquait sa teinte, délicatement bleuâtée, sur la lèvre supérieure, comme pour en adoucir la carmination un peu vive.

Le menton finissait d'harmoniser l'ensemble de la physionomie par sa forme presque carrée, et la mignonne fossette placée par dame Nature au centre même de ce menton, presque césarien, révélateur certain d'une énergie peu commune.

Les oreilles, bien dessinées, plutôt petites

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

que grandes, se détachaient amoureusement des apophyses mastoïdiennes.

Sans avoir recours au génie de la parfumerie, la nature leur avait imprimé une nuance rosée, comparable au fin duvet d'une pêche bien mûre.

Pour le teint, les romanciers arabes eussent volontiers dit qu'il avait été préparé avec un mélange parfait de lait de chamelle blanche, de pétales de roses de Bagdad et de l'ombre que projettent sur la terre, encore tressaillante, les rayons envolés du soleil couchant.

D'une grandeur moyenne, Mariam avait la taille élancée, bien prise, d'une grande souplesse.

La poitrine, suffisamment forte, un peu large, assez bombée, paraissait posséder les charmes qui, au dire d'une femme célèbre, doivent pouvoir remplir la main d'un galant homme.

Inutile d'ajouter que les attaches étaient fines comme dans toutes les natures de race du monde turco-levantin.

Le costume que portait Mariam ce jour-là était des plus simples et des plus élégants.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Il se composait d'une robe princesse, moulant artistement son corps et taillée dans cette soie couleur crème que les manufactures de Brousse fournissent à la Turquie.

Pour tout bijou un bracelet en filigrane d'or, dont les extrémités étaient réunies par une large turquoise entourée d'étincelles.

Quant aux pieds, ils disparaissaient en partie dans de mignonnes mules de velours rouge, aux broderies d'or et d'argent.

Suivant l'usage, encore très à la mode aujourd'hui, ces pieds mignons étaient d'une complète nudité.

Reprenons maintenant le récit que nous avons dû interrompre pour donner, une fois pour toutes, le portrait de la fille de notre héroïne.

Fatmé, tout en caressant les beaux cheveux de sa fille, lui murmura, les yeux rivés dans les siens :

— Ainsi donc, il est bien vrai... tu aimes... Djélalédin?

Une légère rougeur, pleine de charme, envahit le visage de Mariam ; mais elle répondit,

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

sans trop de confusion, avec cet abandon des filles de l'Orient :

— J'ignore si ce que j'éprouve est de l'amour..... mais, ce que je sais bien, c'est que tout mon être est bouleversé quand il est près de moi, alors que mon esprit vole vers lui, inquiet et mélancolique, quand il est absent et que je ne dois pas le voir.

— Et, tu t'es laissée prendre par ce sentiment, oubliant que tu es chrétienne et qu'il est, lui, musulman, fils et descendant de musulman?

A ces mots, Mariam releva brusquement la tête, et regardant fixement sa mère, avec une certaine expression de surprise et de reproche dans le regard, elle lui demanda :

— Est-ce que mon père n'était pas musulman?

— Sans doute, s'empressa de répondre Fatmé, mais qu'est-ce que cela prouve?

— N'as-tu donc pas été heureuse avec lui?

— Oui, certes, bien heureuse, mon enfant... Mais ton père était un musulman aux idées larges et généreuses; il aimait le progrès et ne voyait dans les chrétiens, pourvu qu'ils fus-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

sent honnêtes, que des enfants issus du même Dieu.

— Eh bien! pourquoi ne veux-tu pas qu'il en soit de même de Djélalédin?

— Pourquoi? O ma chère fille! c'est que Djélalédin appartient à ce monde officiel où le scepticisme est à la mode, et qu'il y a peu de chose à attendre de ces jeunes officiers turcs, n'ayant plus les qualités de leur père et ne possédant pas encore celles que l'on rencontre dans les pays occidentaux..... Et puis, vois-tu, Mariam, il n'y a rien de bon à espérer des hommes vivant au milieu de la corruption du palais de l'Etoile [1].

— O mère! comme tu changerais d'avis si tu le connaissais mieux! Si tu savais comme il est généreux, comme il est bon et brave!

— Oui, oui, je sais, répondit Fatmé en souriant, il a le courage du lion, le regard brillant de l'aigle et la douceur de la gazelle.

— Tu ris, maman, et pourtant ce que tu dis là est bien vrai... Si tu l'avais vu, comme moi, se précipiter sur nos chevaux emportés,

1. Palais de l'Etoile est la traduction des mots *yildiz kiosk*, la demeure actuelle du sultan.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

au risque de se faire écraser par eux, tu reconnaîtrais sans hésitation la grandeur de son courageux dévouement. Du reste, demande à Aïcha ce qu'elle pense de lui.

— Aïcha, la femme du khôdja Omer-Haleby?

— Oui, mère.

— Enfin, voyons, raconte-moi où et comment vous vous êtes connus?

— Mais, je te l'ai déjà dit, ô chère maman.

— C'est possible, mais redis-le moi encore.

— Eh bien! voici : Tu te souviens, n'est-ce pas, du vendredi où tu m'autorisas à aller passer la demi-journée aux Eaux-douces d'Europe en compagnie d'Aïcha?

— Oui, sans doute; c'était même, si je ne me trompe, cinq semaines avant l'accouchement de la kadine du sultan Mourad.

— Précisément, mère. Profitant de la belle journée, tu te rappelles, n'est-ce pas, qu'après t'avoir accompagnée à Yildiz, où tu devais passer la journée, nous donnâmes au cocher l'ordre de suivre la route des hauteurs et de nous conduire aux *Eaux-douces*, en passant par *Maslak?*

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Et comme Mariam semblait attendre un encouragement avant de continuer son récit, sa mère se hâta de lui dire :

— Oui, je me souviens!... mais continue et surtout, dis-moi bien tout.

— Oui, mère, et tu verras que le courage de Djélalédin est bien celui d'un lion.

Et, en disant ces mots, Mariam, à son tour, souriait finement, peut-être un peu malicieusement.

— Le cocher, suivant l'ordre que nous lui avions donné, nous conduisit par *Maslak* et *Chicheli*, au commencement de la promenade des *Eaux-douces*.

Tapis au fond de notre carrosse, nous causions gaiement avec Aïcha, quand, soudain, les chevaux, effrayés par je ne sais quoi, firent un bond vigoureux qui faillit nous faire verser dans le fossé profond qui borde le côté droit de la route. Pour les punir de cette incartade, Hassan les enleva brusquement par un vigoureux coup de fouet.

Nous partîmes d'abord à fond de train. Arrivés au commencement de la descente que tu connais, Hassan serra la mécanique, et

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

comme à ce moment il y avait peu de voitures sur la route, nous continuâmes à descendre au grand trot. Parvenus au tournant du chemin, nous aperçûmes, à quelques mètres devant nous, un carrosse de la cour accompagné par un jeune officier, que nous reconnûmes à son costume pour un aide de camp du Palais.

A ce moment même, le frein de la voiture se brisa et nous fûmes entraînés plus vite que nous ne le voulions. Notre cocher cherchait à retenir ses bêtes; mais celles-ci, poussées par la voiture, dont la vitesse commençait à devenir vertigineuse, prirent le galop et s'emportèrent.

Nous passâmes si près du carrosse impérial, que nous crûmes un instant que nous allions le heurter violemment.

Devant cette descente vertigineuse de notre équipage, la hanoum qui était dans le carrosse passa sa tête à la portière, et, enlevant prestement son yachmak, cria, toute pâle et éperdue :

— Djélalédin! Djélalédin! vite! vite! arrête ces chevaux!

A ces mots, à cet ordre affolé, nous vîmes l'écuyer lancer son cheval au galop et cher-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

cher à saisir la bride d'un de nos chevaux. Ce désir était fou, insensé!... Mais le brave officier n'eut pas une seconde d'hésitation!... Les éperons enfoncés dans le ventre de son beau cheval, les aiguillettes en or de son uniforme flottant au gré du vent, il courait follement près de nous, criant à Hassan de lâcher un peu les guides, que celui-ci tirait de toute sa force. Nous arrivâmes ainsi au second tournant de la route. A ce moment, nous éprouvâmes un choc épouvantable : je me sentis violemment projetée sur Aïcha... et il me sembla que mon crâne venait de s'entr' ouvrir sous l'influence d'un coup dont la violente douleur me fit pousser un terrible cri.

Je perdis alors connaissance; mais avant que l'obscur de la nuit se fût emparé de mon âme, j'entrevis, comme dans un rêve, le brillant officier, dont la main droite tenait la bride d'un de nos coursiers, renversé pêle-mêle avec ces derniers. Il me sembla aussi que des cris d'effroi partaient de plusieurs poitrines.

Ce fut tout! Mon âme ne voyait plus par la lumière du jour.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Je n'ai jamais su exactement ce qu'avait duré mon absence de la vie; mais, ce dont je me souviens très bien, c'est que, lorsque je revins à moi, quand je repris possession de mon être, je me trouvai sous une grande tente, couchée sur de la paille fraîche, sur laquelle il me sembla que l'on avait étendu plusieurs étoffes, dont l'une communiquait à mon corps une chaleur étrange.

Fatmé avait jusque-là écouté ce récit en souriant tendrement, les yeux brillantés par des larmes invisibles. Mais, lorsque sa fille fut arrivée à ce moment de la catastrophe, elle devint pâle, son sourire fit place à une expression angoissée, et, saisissant brusquement la tête de son enfant, elle l'embrassa follement sur le front, sur les yeux, sur les joues, en s'écriant, haletante et profondément émue :

— Oh! chère enfant! chère âme de ma vie!... Sais-tu bien que ta mère serait morte, si Dieu t'avait rappelée à lui?

Puis, se reprenant, elle ajouta, dans l'élan d'une dernière caresse :

— Va, ma Mariam, continue.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Et la jeune fille, le regard également humide et brillant, le cœur battant un peu plus vite au souvenir de la scène qu'elle racontait, continua ainsi le récit de la catastrophe dont elle avait été si merveilleusement préservée :

— ..... J'étais donc couchée... mon yachmak enlevé, voyant les choses comme à travers un de ces brouillards rosés qui, le soir, au crépuscule, semble envelopper le Bosphore de son tulle mi-transparent. Mais le brouillard s'effaça et mes yeux s'ouvrirent à la lumière. Près de moi, à ma droite, Aïcha était agenouillée, la toilette en désordre, et de grosses larmes formant comme des sillons sur ses joues. Elle me tenait la main droite dans laquelle elle frappait.

De l'autre côté, se trouvait une hanoum dont le yachmak me cachait les traits, mais dont les yeux me paraissaient renfermer tout un paradis de bonté et de pitié. A côté d'elle, était un médecin militaire, tenant à la main un mouchoir imbibé d'un liquide désagréablement parfumé, à l'aide duquel il essuyait

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

quelque chose de chaud qui me paraissait couler du sommet de ma tête.

Au dernier plan, en face de moi, un peu dans l'ombre, se tenait debout, appuyé sur son sabre, l'officier qui s'était précipité pour arrêter nos chevaux. Il me parut très pâle!... Son uniforme était entr'ouvert, maculé par la poussière; de ses brillantes aiguillettes il ne restait que des fragments informes; un bandeau taché de rouge enveloppait son front.

Il me sembla alors qu'une puissance irrésistible, surhumaine, rivait mes regards aux siens... Je le sentais angoissé et cette angoisse me comprimait terriblement le cœur.

Tu sais le reste.

C'est en me reconduisant ici, dans sa voiture, que la hanoum, la première kadine du sultan Mourad, me parla de ses craintes et du bonheur qu'elle avait éprouvé en contribuant au salut de la fille de la puissante sage-femme du Palais.

J'étais appuyée sur l'épaule de cette bonne kadine, et je voyais alors ses traits si doux et si jolis.

Oh! si tu avais vu, maman, comme elle

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

était bonne; comme elle me caressait, cherchant par ses paroles affectueuses à me faire oublier l'horreur du danger que je venais de courir!

Sa voix harmonieuse, avec des inflexions d'une bonté infinie, faisait pénétrer en mon cœur un sentiment ineffable de reconnaissance et de tendresse.

Et puis, te souviens-tu, maman, de quels soins maternels elle m'entoura, lorsque, arrivée dans notre maison, elle me fit coucher, voulant te remplacer près de mon chevet?

— Hélas! comment pourrais-je ne pas me souvenir? Est-ce que moi-même, quand ton sauveur vint, encore tout sanglant, me raconter au Palais ce qui s'était passé pendant cette promenade, je n'ai pas été prise d'un désespoir fou? Est-ce que je n'ai pas tout laissé, au risque de m'attirer la colère du maître, pour accourir ici, près de toi... près de toi, chère enfant, que dans mon effroi, je voyais déjà privée de vie... ensanglantée!

Et à ce nouveau souvenir, Fatmé passait sa belle main froide sur son front devenu subitement brûlant.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Eh bien! vois-tu, chère mère, depuis ce jour-là, deux êtres sont restés constamment au plus profond de mon cœur; notre bonne kadine, et...

— Djélalédin, acheva Fatmé en retrouvant son fin sourire.

— Oui, Djélalédin!... mon sauveur!... le bien-aimé de mon âme!... la nouvelle lumière de ma vie!

A ce moment des confidences de la jeune fille, une esclave, soulevant une des portières du salon, s'approcha de la sage-femme sanglante et debout, la tête un peu inclinée, lui dit précipitamment :

— Maîtresse, la kadine française descend de voiture.

— C'est bien, répondit Fatmé en se levant, fais-la passer directement par le petit salon... je vais à sa rencontre.

Dès que l'esclave se fut retirée, Fatmé déposa un nouveau baiser sur le front de sa fille et se prépara à recevoir son auguste visiteuse.

Pendant ce temps, Mariam se hâta de pas-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

ser un luxueux *herca*, ou manteau de soie bleu paon, garni de riche fourrure.

Rapidement elle releva ses cheveux, qu'elle fixa, en un chignon assez épais, à l'aide d'un peigne en écaille et de plusieurs épingles de même substance.

Ces petits soins de toilette étaient à peine terminés que la portière se souleva à nouveau, livrant passage à la maîtresse du logis et à la hanoum annoncée par l'esclave.

A peine entrée, la visiteuse fit glisser son yachmak et s'avança vers Mariam, qu'elle empêcha de se jeter à ses genoux.

Après l'avoir très affectueusement embrassée, la hanoum se débarrassa de son féridjé et apparut dans un costume européen, aussi simple que de bon goût.

Sa robe, en soie noire, sans aucun falbala, pinçant bien la taille, moulait élégamment son corps admirablement sculpté.

Elle portait au cou, pour tout bijou, un collier de perles tenant suspendue une petite croix russe en or mat ; à l'annulaire de sa main droite se trouvait un anneau, comme en portent nos femmes mariées, et une petite bague surmon-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

tée d'une belle turquoise entourée de brillants.

Sur sa tête apparaissait, plaquée sur ses cheveux noirs, une étoile diamantée.

En vérité, la nouvelle venue, ainsi débarrassée de son costume extérieur, ressemblait à s'y méprendre à un de ces beaux portraits de femme du XVIII^e siècle, dans lequel Boucher a su mettre tant de grâce et d'altière beauté.

C'était bien là, la plénitude vivante de la kadine que nous avons vue, presque mourante, dans le kiosque impérial du mont Tchamlidja.

Après l'avoir fait asseoir sur un des divans garnissant la pièce, Fatmé appela l'esclave en frappant ses mains l'une contre l'autre et lui ordonna d'apporter le café traditionnel, les confitures aux feuilles de roses, aux baies noires de mûriers sauvages, aux groseilles mélangées aux framboises et, dans un broc, en fin cristal de Bohême, l'eau pure et légère de la vallée de Béïcos.

Cet ordre donné, elle se tourna vers la kadine et lui dit respectueusement :

— Soyez la bienvenue comme toujours dans

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

cette demeure qui vous appartient!... Mais pourquoi vous être exposée, ô madame, à venir ici, en plein jour, à l'heure où, dans ma salle d'attente, se trouvent plus d'une espionne du palais.

— Ne t'inquiète pas de cela, ma bonne Fatmé. Du reste, j'ai pris toutes mes précautions... bien fin qui saura que tu as reçu aujourd'hui la visite de la femme du Sultan. Et puis, ne te devais-je pas ma première sortie? N'ai-je pas à te remercier des soins si intelligents que tu m'as prodigués?... Ne te devrai-je pas le bonheur que j'espère goûter un jour en embrassant pour la première fois mon cher enfant?

A ces mots, Fatmé, jetant rapidement un coup d'œil autour d'elle, s'écria tout bas, anxieusement :

— De grâce, chère maîtresse, parlez plus bas!... Que d'imprudence, ô mon Dieu!... Vous voulez donc aller chez ma compatriote?

— Eh! sans doute! crois-tu... que je pourrai rester plus longtemps sans voir mon fils, sans l'embrasser?

— Mais que direz-vous à la nourrice? Com-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

ment? sous quel titre vous présenterez-vous?

— J'agirai comme tu me le diras : je me donnerai pour l'amie de la mère... de cette malheureuse mère que la nourrice ne doit jamais connaître.

A ce moment l'esclave entra, chargée du plateau contenant les friandises demandées.

Après l'avoir déposé sur un petit guéridon en marqueterie, elle attendit, les mains croisées sur la poitrine.

— C'est bien, retire-toi, lui dit Fatmé. Ta jeune maîtresse fera le service.

Dès que la servante se fut éloignée, Mariam, qui était restée debout pendant ce court dialogue, s'empressa de verser le café bouillant dans les fines petites tasses en porcelaine du Japon.

En prenant sa tasse de la jolie main qui la lui tendait, la kadine dit à Mariam et à sa mère :

— Maintenant, asseyez-vous toutes deux... Toi, Mariam, ici, près de moi.

Pendant que la sage-femme sanglante recevait ainsi la visite de la kadine, dont nous avons narré l'accouchement dans le chapitre

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

précédent, les femmes qui étaient dans la grande pièce continuaient à jacasser à qui mieux mieux, à mâcher leur mastic de l'île de Chio et à fumer leur cigarette.

Elles seraient probablement restées encore longtemps dans ces conditions, si l'esclave, commise à la réception des visiteuses, la plupart clientes passées ou futures de la sage-femme, n'était venue leur dire que cette dernière, appelée en toute hâte, pour un cas grave, les priait de l'excuser et de revenir le lendemain, à l'heure habituelle des consultations.

Sur cette assurance, les femmes, sans protester, continuant à rire et à jacasser, se disposèrent à mettre leur yachmak et à quitter le lieu où, pendant plus de deux heures, elles avaient fait assaut de rire et de récits graveleux.

Ainsi débarrassée de ses visiteuses à peu près habituelles, Fatmé, tranquillisée, s'abandonna tout entière aux soins et aux égards qu'exigeait son impériale visiteuse.

Cette dernière, après avoir parlé des événements du jour, se leva du divan sur lequel elle était restée jusque-là, et dit à Fatmé :

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Maintenant, tu vas me conduire chez ton khôdja.

— Le khôdja, Omer Haleby?

— Précisément.

— Que lui voulez-vous donc?

— Le consulter.

— Pour vous?

— Non,..... pour mon fils.

— Votre fils!

— Oui. Ne m'as-tu pas dit que sa science de l'avenir était grande; que son savoir était aussi vaste que l'Océan?

— Sans doute.

— Eh bien!

— Mais, ne craignez-vous pas de vous compromettre en allant chez lui?

— Me compromettre? Pourquoi? Il ne saura même pas qui je suis.

— Le croyez-vous?

— Dame, à moins que tu ne le lui dises.

— Moi? non certes; mais le khôdja est perspicace..... son œil scrute les profondeurs du cœur humain et sa science, ainsi que vous venez de le dire, est aussi vaste que l'Océan.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Chère maîtresse, prenez garde. Je vous en prie, remettez cette visite à un autre temps.

— C'est inutile. Rien de ce que tu pourras me dire ne m'obligera à attendre.

Et baissant la voix :

— Ne comprends-tu pas que je veux aussi le consulter pour mon cher maître, pour mon adoré seigneur?

— Je me joins à notre chère kadine, et te demande, ô ma bonne mère, de me laisser vous accompagner. Pendant que vous serez avec le khôdja, je causerai avec ma chère Aïcha que je n'ai pas vue depuis plusieurs jours, intervint la jolie Mariam.

A cette demande, Fatmé répondit avec humeur :

— Depuis quand, une fille bien élevée se permet-elle de se mêler à la conversation sans y être conviée?

— Pardonne-moi, mère, s'écria la charmante enfant, toute honteuse et tout interloquée.

— Allons, ne lui en veux pas, ma bonne Fatmé. Pardonne-lui le désir qu'elle a eu de m'être agréable.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Soit, je lui pardonne à cause de vous, mais je ne veux pas qu'elle contracte l'habitude des filles européennes qui, sans respect pour les personnes âgées, se mêlent à toutes les conversations comme des oiseaux babillards.

— Bien, répondit la kadine, et maintenant, prends ton féridjé et partons; laisse ta voiture; vous monterez toutes deux dans la mienne.

— Vous le voulez absolument?

— Oui, oui.

— Soit, j'obéis. Mais je crains bien que nous ne commettions là une imprudence impardonnable.

— Voyons, ton khôdja est-il un honnête homme? ne m'as-tu pas dit dans une de tes visites à Tchamildja que son cœur était droit et sa langue discrète?

— Oui, notre dame, je vous ai dit tout cela, et c'est la vérité.

— Eh bien donc! que crains-tu?

— Tout et rien.

— Allons, ma chère Fatmé, ta crainte du Grand Seigneur d'Yildiz te fait voir les choses trop en noir.

— Etes-vous donc venue seule ici?

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Ne te l'ai-je pas déjà dit?

— Allons, j'obéis, puisqu'il le faut.

Et se tournant vers sa fille, Fatmé lui dit :

— Puisque madame t'y autorise, viens avec nous.

Et, redevenue souriante, elle ajouta :

— Pendant que nous serons avec le khôdja, tu causeras avec Aïcha de l'accident..... des Eaux-douces.

A cette évocation, une légère rougeur envahit le beau visage de Mariam, qui s'empressa de quitter le salon autant pour dérober l'émotion que les paroles de sa mère venaient de faire naître en elle, que pour revêtir un costume de ville.

Dix minutes plus tard, le cocher de la kadine conduisait nos personnages vers la demeure du célèbre khôdja Omer Haleby.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE IV

LE KHÔDJA OMER HALEBY

C'était, en vérité, une étrange figure que celle du khôdja Omer Haleby.

A l'époque où se passèrent les principaux faits du drame que nous racontons, sa célébrité avait depuis longtemps franchi les murs de Stamboul.

Nul, alors, n'aurait pu dire d'où venait ce célèbre professeur.

Nul, également, n'aurait pu assigner une date à son âge.

Tout ce qu'on savait, c'est qu'il était aussi savant que charitable.

On citait de lui des cures miraculeuses et des

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

choses plus étranges les unes que les autres.

Il commandait, disait la foule, au génie des éléments et son pouvoir sur toutes choses était considérable.

Etait-il riche ?

Personne ne le savait ; mais ce que tout le monde disait, c'est que sa bourse était toujours ouverte pour les malheureux.

Et sa réputation ne s'étendait pas seulement dans le monde musulman : Juifs, Arméniens, Grecs, Cophtes, Persans, Levantins et Européens se plaisaient à reconnaître sa science mystérieuse et à raconter les faits presque légendaires dont ils avaient été les héros.

Les mauvaises langues prétendaient bien que tout n'était pas or pur chez le vieux savant. Elles racontaient même certaines histoires peu édifiantes, mais personne n'avait souci de ces racontars, que l'on taxait volontiers de malveillants et de calomnieux.

Ce qui était certain c'est que la réputation du khôdja était générale.

Si nombreuses étaient ses consultations, que l'on se demandait comment il pouvait trouver le temps d'y suffire.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Les uns avaient recours à sa science pour trancher une question litigieuse ; les autres lui demandaient de sauver un être bien-aimé ; d'autres encore, réclamaient de lui des lumières surnaturelles pour lire dans leur avenir.

Et chacun célébrait à l'envi, la puissance du mage et la clairvoyance du savant.

Omer Haleby habitait à l'époque où se passent les principales scènes de ce récit une maison en bois, située près du bazar des parfums et de la droguerie.

Sa demeure était partagée en deux grands corps de logis, au milieu desquels se trouvait un vaste et beau jardin comme on n'en voit qu'à Stamboul.

La première partie, donnant sur la grande rue, était spécialement consacrée aux visiteurs ordinaires ; la seconde, située au fond du jardin et donnant sur une petite rue très étroite, toujours sombre, même en plein midi, était réservée au haremlik et aux visiteuses de marque.

C'est là, dans cette partie mystérieuse de

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

l'habitation du vieux savant que nous conduirons nos lecteurs.

Le cabinet de travail et de consultations qu'Omer Haleby avait dans cette partie de sa demeure se composait de trois pièces attenantes au grand logis du haremlik et y communiquant par une petite porte dont il avait seul la clé.

Cette porte, donnant sur la première pièce du fameux cabinet, était masquée par l'étoffe en poil de chameau qui recouvrait les murs de celui-ci.

De cette pièce, d'un carré long, on passait dans une deuxième pièce, plus petite, servant de salle de repos ou de conversation, et donnant issue à une troisième pièce, plus grande que les deux autres, destinée aux gens qui accompagnaient les visiteurs, aux eunuques et autres seigneurs de peu d'importance.

Grâce au couloir secret qui les mettait en communication directe soit avec le jardin, soit avec le haremlik, chacune de ces pièces se commandait et était indépendante.

Nous ne dirons rien des deux salles faisant suite au cabinet du khôdja. Toutes deux étaient

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

meublées à la turque, c'est-à-dire avec une singulière et primitive simplicité.

Quant à son cabinet, proprement dit, c'était autre chose :

La pièce était éclairée au sud par une grande fenêtre, système guillotine ; à l'ouest, par une porte vitrée, donnant sur le couloir dont nous avons parlé, éclairé lui-même par trois fenêtres à la franque, prenant jour sur le jardin du sélamlik.

Le cabinet de travail du vieux savant n'avait rien de commun avec ses congénères européens. Nos lecteurs vont en juger.

Ainsi que nous l'avons dit, les murs étaient recouverts par une étoffe en poil de chameau, d'un gris clair, striée, de cinq en cinq centimètres, par deux bandes vertes et rouges.

Le vert, couleur de l'étendard du prophète et l'emblème de la nature ; le rouge, couleur du feu et de la lumière universelle, représenté dans le monde animal par le lion et dans le règne humain par le sphinx, symbole granitique des forces passives et actives de l'intelligence suprême résultant de l'alliance de

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

l'homme, de la femme et du lion : c'est-à-dire des trois mondes du magisme.

Une vaste ottomane, recouverte d'une épaisse étoffe de soie verte, courait le long des murs ; çà et là, de nombreux coussins aux formes, aux étoffes et aux broderies diverses, coupaient la monotonie de la soie verte.

L'ottomane était surmontée de plusieurs glaces, réunies pour n'en former qu'une, de façon à constituer un vaste dossier transparent, de la hauteur de plus d'un mètre.

Sur l'étoffe du mur nord était dessinée une grande étoile à cinq branches, peinte de manière à réunir les couleurs du prisme.

A droite et à gauche de la porte secrète, communiquant avec le haremlik, se trouvaient deux trépieds en bronze doré, surmontés chacun d'un brûle-parfums à la forme gréco-romaine.

Au milieu de la pièce était une petite table de forme carrée, peinte en vert foncé, incrustée de phrases tirées du Coran, dont l'ensemble, rougeâtre, formait de très élégantes arabesques.

Cette table, n'ayant rien d'un bureau ordinaire, supportait un encrier persan en bronze

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

doré, quelques feuilles de papier immaculé, une série de plumes en roseau, deux petites cassolettes en terre du Yémen, trois petits flacons vénitiens de style amphorique et un vide-poche japonais contenant toute une série de petits paquets, aux couleurs variées, et plusieurs boîtes en bois, comme on en trouve chez les parfumeurs orientaux.

Près de la table, faisant face à la grande porte d'entrée, se trouvait un fauteuil viennois en bois noir recourbé.

Trois guéridons turcs étaient placés çà et là. Un de ces guéridons supportait un verre d'eau de Bohême.

Dans l'angle nord-est se voyait un grand coffre, en bois de sapin, peint en vert et agrémenté de filets rouges et dorés.

Ce coffre, contenant les manuscrits et les papiers du khôdja, se fermait à l'aide d'une forte serrure en cuivre, affectant grossièrement la forme d'une rose.

Dans l'encoignure opposée, était placée une vitrine en bois de rose dont le contenu était caché par des rideaux de soie verte.

Une pendule, donnant les heures turques

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

et françaises, une de ces pendules comme on en trouve dans les couvents de derviches, était posée sur la vitrine avec plusieurs sabliers de différentes grandeurs.

A la fenêtre et à la porte vitrée, on avait adapté des rideaux de vitrage en mohadjir [1] crème, que recouvraient de grands rideaux composés avec le tissu dont l'ottomane était tendue. Cette étoffe était doublée en soie rouge grenat.

Enfin, deux grandes colonnes de style dorique, l'une blanche et l'autre noire, encadraient la porte d'entrée de la pièce.

Tel était, dans son ensemble et dans ses principaux détails, le cabinet de travail du khôdja Omer Haleby.

Le vieux savant était dans son sélamlik, donnant ses soins à plusieurs pauvres malades, quand un eunuque noir vint lui annoncer l'arrivée de Fatmé Chefikeh, de sa fille et d'une hanoum étrangère.

A cette annonce, Omer Haleby s'empressa

1 C'est une étoffe en coton, coton soie ou coton laine, fabriquée par les paysannes et par certaines manufactures de Brousse — Turquie d'Asie.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

de dire à l'eunuque qu'il fallait prévenir sa femme Aïcha.

— Notre bonne et gracieuse maîtresse est déjà avec ces dames, se hâta de répondre le serviteur.

— C'est bien... Va les prier de m'accorder un instant... je ne tarderai pas à les rejoindre.

Le fidèle serviteur, nommé Omer, se retira après avoir salué son maître de ce salut tout à la fois soumis et affectueux, qui caractérise si bien le *selam* d'un inférieur à son supérieur ou à son chef.

Vingt minutes plus tard, le khôdja arrivait dans le cabinet que nous venons de décrire.

Après s'être versé sur les mains quelques gouttes d'un liquide étrangement parfumé, pris dans une des petites amphores dont nous avons parlé, il souleva la portière cachant la porte secrète, introduisit dans la serrure une petite clé nickelée, qu'il portait suspendue avec d'autres objets à une chaînette d'or, fit jouer le ressort du pêne, ouvrit la porte et appela la personne de service en frappant ses mains l'une contre l'autre, suivant l'usage turc.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

A ce signal, accourut un gamin d'une dizaine d'années.

— Va dire aux hanoums visiteuses que je suis à leur disposition, s'écria Omer Haleby.

Gravement, sans avoir l'air de se presser, l'enfant se retira de quelques pas, à reculons, puis se retourna pour aller exécuter l'ordre donné par son vieux maître.

Quelques instants après Fatmé, dévoilée, entrait dans le cabinet, accompagnée d'une hanoum enveloppée de son féridjé et de son yachmak.

— Sois la bienvenue dans mon humble demeure! dit le khôdja en tendant la main à la sage-femme; puis, se tournant vers sa compagne, il ajouta, indiquant le sofa :

— Daignez vous asseoir, madame, et que le Dieu puissant et miséricordieux soit remercié pour la visite qu'il vous plaît de faire à votre serviteur.

Et comme le khôdja allait appeler pour faire apporter le café traditionnel, Fatmé l'arrêta en lui disant :

— C'est inutile, mon cher khôdja; nous

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

avons déjà pris le café avec ta bonne Aïcha, près de laquelle j'ai laissé ma fille.

Pendant que les visiteuses prenaient place sur le divan, le maître du logis répondit à Fatmé :

— Qu'il soit fait selon votre volonté à toutes deux... Permettez-moi seulement de demander mon café et de me faire apporter mon chibouk... Cela me reposera et je vous écouterai en meilleure disposition d'esprit.

Avant d'aller plus loin, nous devons prévenir nos lecteurs que cette conversation et celles qui suivront ont lieu en turc; alors que les dialogues précédents, c'est-à-dire ceux du deuxième et troisième chapitre avaient eu lieu en arménien, en grec et même en français : de là les différences phraséologiques et les étranges formules que nos lecteurs constateront dans le courant de ce chapitre.

Le café et le chibouk au long tuyau de jasmin apportés, Omer Halеby s'installa commodément sur son fauteuil viennois et se prépara, en bon musulman qu'il était, à savourer son fin moka et l'agréable parfum d'un tabac d'Anatolie, n'ayant rien de commun avec

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

celui que débite l'illustre régie des tabacs ottomans.

Profitons de ce moment de repos, si cher aux Turcs, pour nous livrer à un examen complet du vieux khôdja, un des héros de ce récit, n'ayant du roman que la forme.

L'illustre savant portait crânement, mais sans affectation, le costume national des vieux Turcs.

Les pantalons à l'européenne et la redingote dite « stambouline » étaient restés volontairement choses inconnues pour lui.

Il en était de même du fez moderne, remplacé par la large chechia rouge nationale, qu'entourait un épais turban vert, comme en porte tout professeur de théologie et de droit qui se respecte.

Ses pieds étaient chaussés de l'antique double-chaussure en cuir jaune.

Ses membres inférieurs étaient enveloppés par un large *seuroual,* ou pantalon flottant à mille plis, en drap fin de couleur bleu foncé.

Le buste était emprisonné par un gilet du même drap, boutonnant droit, à une seule rangée de boutons, ayant à droite et à gauche

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

deux petites poches, recouvertes par une languette du même drap, mais brodée en soie verte et noire.

Ce gilet était sans manches, comme les *frâmel* des Maures algériens.

Par dessus ce premier vêtement, laissant apercevoir dans le haut la chemise de soie de Brousse d'une blancheur immaculée, Omer Haleby portait une veste à manches larges, de velours cramoisi, chamarrée sur la poitrine et sur les côtés d'une série de broderies noire et jaune, dont les dessins, pour aussi confus qu'ils parussent, n'en formaient pas moins, aux yeux des lettrés, de véritables versets coranniques. Cette veste, ayant la coupe de l'*élila* des Algériens, flottait, assez libre, sur une longue ceinture rouge, faisant plusieurs fois le tour de la taille.

Enfin, un immense cafetan enveloppait le vieux savant de la tête aux pieds.

Ce cafetan, bordé d'une fine fourrure de renard roux, était en drap d'un vert sombre, ouaté de soie rose à l'intérieur.

Ainsi vêtu, le vieux savant avait réellement grand air.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Omer Haleby était à cette époque un grand et beau vieillard, les épaules un peu voûtées, mais portant la tête haute et ayant dans le regard une vivacité d'expression que bien des jeunes gens seraient heureux de posséder.

Il portait toute la barbe, la moustache taillée à la musulmane. Barbe et moustache étaient d'une blancheur rappelant le manteau dont se couvre la nature quand la neige est tombée plusieurs heures, sans discontinuité.

Si le khôdja avait grand air, considéré dans son ensemble, il devenait vraiment imposant et charmant quand on l'examinait de près.

Il était difficile de voir une physionomie d'un style plus pur et plus harmonieux.

Le teint en était mat, mais de cette matité dans laquelle les rayons du soleil semblent se jouer avec l'ocre un peu bronzé des épidermes orientaux.

Les yeux, largement fendus, entourés de rides légères, étaient d'un gris bleu châtain, dont la nuance variait à l'infini, passant du clair au foncé, suivant la nature des impressions qui agitaient l'âme de leur propriétaire.

Parfois, pendant les tempêtes crâniennes,

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

cet œil devenait froid et tranchant comme l'éclair. Il devait avoir alors une puissance magnétique considérable.

Dans d'autres circonstances, l'œil se voilait presque et possédait cette douceur rêveuse et mélancolique que les poètes arabes donnent aux femmes, dont ils comparent les regards à ceux de la gazelle.

Mais, quels que fussent les sentiments qui régnassent dans l'esprit du khôdja, ses regards avaient toujours une éloquence d'expression et une force de projection fluidique bien supérieure à celles que possèdent les hommes ordinaires.

Par une étrange opposition les sourcils étaient restés châtain foncé, et on eût à grand' peine découvert dans leur ensemble la blancheur argentée d'un poil égaré.

Quant aux cils, ils étaient épais, longs et d'une couleur de sépia foncée.

Leur rôle devait être considérable dans les multiples expressions de ce regard si admirablement doué.

Le nez droit, un peu fort, non sans une certaine rudesse de forme, imprimait à la phy-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

sionomie une rare expression de volonté et d'énergie.

Recouverte par la moustache et la barbe, la bouche n'apparaissait que dans la partie centrale de deux lèvres fortement carminées par la nature.

Comme tous les *coulouglis*, ou enfants issus d'un turc et d'une mauresque, Omer Haleby avait les attaches très fines ; les mains pouvant servir de modèle aux artistes de la Renaissance, et les pieds cambrés, fins, potelés, plutôt courts que longs.

Tel était l'homme que les événements allaient appeler à jouer un rôle considérable dans le courant de notre récit.

Pendant que le khôdja savourait son moka, aspirant longuement et dévotieusement la fumée de son chibouk, à l'extrémité terminée par un grand bout d'ambre, dont la base était entourée de roses, de rubis et de turquoises, Fatmé lui disait :

— Il faut, cher père, que tu fasses appel à toute ta haute science, à cette science que Dieu a mise dans ton âme et dont il t'a confié le précieux dépôt, pour dévoiler l'avenir de

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

deux êtres qui sont à l'amie que voici, et en disant ces mots la sage-femme désignait la hanoum toujours silencieuse et voilée, « ce que la chair est aux os et le baiser aux lèvres. »

— S'il plaît à Dieu, il sera fait ainsi que tu le désires, mais, sans vouloir scruter d'avance les pensées de ton amie, dont le voile ne me cache pas assez l'aristocratie des traits, — et en prononçant ces mots le khôdja souriait finement — je voudrais savoir exactement ce qu'elle souhaite de ton serviteur.

— Je te l'ai dit : faire appel à ta haute science en faveur de deux êtres qui lui sont chers.

— S'agit-il de maladies?

— Non.

— Alors que me voulez-vous? s'écria le khôdja en s'adressant directement à la hanoum.

Celle-ci, qui avait légèrement tressailli à l'observation malicieusement faite par Omer Haleby au sujet de l'aristocratie de ses traits, se souleva en s'inclinant légèrement et, sans perdre de vue les regards du vieux savant, lui répondit, plus émotionnée qu'elle ne voulait le paraître :

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— On m'a dit que ta science était aussi profonde que l'Océan et aussi vaste que l'étendue du ciel qui recouvre nos têtes..... Fatmé, ton amie et la mienne, a ajouté que ton cœur était d'or, ta langue discrète et ton esprit toujours dans le droit chemin!

Je suis donc venue à toi, comme l'éplorée va à la consolation, pour te prier, ô toi le consolateur des douleurs humaines! d'avoir pitié de l'angoisse qui étreint mon âme.....

Sois-moi compatissant..... et compte sur ma reconnaissance et sur ma générosité!...

Et de ses yeux humides, la hanoum évoquait encore davantage l'aide et la compassion du khôdja.

— Reconnaissance et générosité ne sont rien, répondit celui-ci. Va droit au but... formule nettement tes désirs et, s'il plaît à Dieu, ton serviteur te donnera satisfaction..... Parle donc!

— Eh bien! voici: Je voudrais connaître l'avenir qui est réservé à mon fils et à son père?

— Ce que tu me demandes là est aussi grave que difficile, car Dieu ne nous laisse pas toujours soulever le voile qui cache l'écriture des

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

choses à venir... Mais je ferai de mon mieux et ma langue ne sera point tortueuse.

Mais d'abord dis-moi, es-tu musulmane ou chrétienne?

— Chrétienne.

— Ton pays?

— Celui dont le midi ressemble le plus au nord de la France.

— Tu es belge?

— Oui.

— Et le père de ton enfant, est-il aussi chrétien?

— Non. Il est musulman.

Musulman et chrétienne! murmura le khôjda en plongeant ses regards inquisiteurs dans ceux de son interlocutrice.

— Suivant la loi qui nous régit, le père de ton enfant est-il ton époux?

— Oui.

— A quelle époque est-il né?... Donne-moi le jour, le mois et l'année.

— Le 21 septembre 1840.

— Tu comptes à la franque?

— Oui.

— C'est bien..... et votre fils?

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Est-ce qu'il est bien nécessaire que tu saches tout cela? objecta vivement Fatmé.

— De quel droit me poses-tu cette question? répondit sévèrement le maître du logis. Crois-tu donc, ô femme, que je suis comme un enfant dont la langue marche sans intelligence? Si toi et ton amie n'avez pas confiance en moi, que venez-vous faire ici? Et pourquoi, toi que l'on surnomme la sage-femme sanglante, amènes-tu dans ma maison la kadine du Sultan cher à notre cœur?

Et en disant ces mots le khôdja se leva et salua respectueusement la hanoum.

Celle-ci, tout interloquée, se leva à son tour, et, faisant prestement glisser son yachmak, saisit les mains d'Omer Haleby dont elle embrassa la droite en murmurant, profondément émue :

— Puisque tu as lu en moi, au point de savoir qui je suis, je te prie de continuer ton œuvre et de m'accorder, ô mon père, ce que je suis venue te demander.

Et le vieux savant, un trésor de bonté et de respectueuse tendresse dans les yeux, s'écria en faisant signe à la kadine de s'asseoir :

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Tu es ici chez toi!... Moi et les miens sommes à ta disposition!..... tu veux savoir ce que le destin réserve à ton maître et à ton fils? Je vais tout essayer pour te satisfaire; seulement, promets-moi, sur ton Dieu et sur la vie de ton enfant, que tout ce que tu verras et entendras restera à tout jamais enfoui dans ton cœur.

Songe que c'est à cette condition seule que je puis répondre à tes désirs.

— Qu'il soit fait suivant ta volonté... je te le promets et te le jure.

— C'est bien.

Et se tournant vers Fatmé, le khôdja ajouta :

— Je ne puis ici, en cette circonstance, avoir recours à mes servantes et à mes serviteurs, car ce qui va se passer doit rester entre nous.

Veux-tu me confier ta fille, ta chère et douce Mariam?

— Que désires-tu en faire ?

— La mettre en état de voyance.

— Cela ne nuira pas à sa santé ?

— Non.

— Tu me le promets?

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Je te le jure.

— Agis donc suivant ta volonté.

Et se tournant vers la kadine, Fatmé lui dit :

— Vous voyez, ô madame, que la sage-femme sanglante sait reconnaître la confiance que l'on met en elle... et n'oublie pas le bien qu'on a fait à sa fille.

— Merci, ma chère Fatmé, Dieu te bénira!

Sur ces mots Fatmé se leva et annonça qu'elle allait chercher Mariam.

En son absence, le khôdja se leva, ouvrit le coffre dont nous avons parlé et en sortit deux manuscrits :

Le premier, écrit sur parchemin, était une excellente copie du Coran.

Le second, bien moins volumineux, contenait des dessins bizarres et des formules magiques, annotées par le vieux savant.

Après avoir déposé ces deux manuscrits sur la table, Omer Haleby prit dans une cassolette plusieurs pastilles et les jeta sur les deux brûle-parfums dans lesquels brûlait un feu doux de charbon de bois.

Aussitôt, une odeur pénétrante se répandit dans l'atmosphère.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Ce parfum, se rapprochant de celui que produirait un mélange d'encens, de musc et d'ambre, avait quelque chose de suave qui, s'emparant vite de l'esprit déjà suggestionné, le préparait merveilleusement à subir l'influence des pratiques mystérieuses du vieux savant.

La pièce commençait à peine à s'imprégner de cette odeur délicieuse, quand Fatmé revint accompagnée de sa fille.

Celle-ci se précipita sur Omer Haleby et prit ses deux mains qu'elle baisa avec autant de tendresse que de respect.

— Que le salut et la bénédiction de Dieu soient sur toi! lui dit ce dernier, en lui prenant la tête et en l'embrassant paternellement sur le front.

Et, lui montrant l'ottomane sur laquelle la kadine était assise, il ajouta :

— Va, et assieds-toi, mon enfant.

Ceci dit, le khôdja prit un verre à pied qu'il emplit à moitié d'eau pure et fraîche, dans laquelle il laissa tomber trois gouttes d'un petit flacon de cristal enveloppé de filigrane d'or, qu'il sortit d'une des poches de son gilet.

S'adressant alors à Mariam :

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Bois la moitié de ce liquide, dit-il en lui présentant le verre.

La jeune fille ayant bu sans aucune observation, le khôdja reprit le verre et le déposa près de la carafe, sur le guéridon.

La kadine et Fatmé, qui avaient repris leur place primitive, assistaient silencieusement à cette scène.

Bientôt le parfum se répandit dans toute la pièce, et imprégna chaque objet de son arome pénétrant.

Le khôdja, debout, les bras croisés, regardait fixement la jeune fille et semblait murmurer des paroles que nul ne pouvait entendre.

Soudain, il sembla à la kadine et à Fatmé que des bruits étranges, des murmures vagues, mêlés à de légers crépitements, parcouraient le dessous de l'étoffe qui tapissait le cabinet et certains meubles.

A ce moment, le khôdja, cessant de fixer Mariam, prit, sur la table qui lui servait de bureau, une plume en roseau qu'il trempa dans l'encrier persan ; puis, saisissant la main

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

gauche de la jeune fille, il traça sur sa paume le monogramme d'Allah.

Ceci fait, il remit la plume à sa place, et, saisissant un autre flacon, il en versa le contenu, d'un noir brillant, sur ledit monogramme, en recommandant à la jeune fille de rester immobile.

Dès que ce liquide fut en contact avec l'épiderme du creux de la main, il s'y forma un bouillonnement analogue à celui qui résulte de la décomposition de matières fermenticibles.

A ce travail de décomposition, succéda une période de recomposition moléculaire qui solidifia le liquide au point d'en faire une pâte d'un noir luisant, presque transparent.

Le khôdja, prenant alors le verre dans lequel restait une partie du liquide bu par Mariam, ordonna à celle-ci de l'achever.

Dès qu'elle eut absorbé le reste de la mystérieuse boisson, la fille de Fatmé éprouva un malaise général sous lequel elle aurait trébuché et serait peut-être tombée, si le khôdja ne l'avait soutenue et entraînée vers le fauteuil où elle se laissa choir.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Alors, se plaçant derrière elle, Omer Haleby étendit sa main droite au-dessus de la tête de la jeune fille et lui ordonna de fixer bien attentivement le creux de la main sur lequel, grande comme une pièce de deux francs, s'étalait la substance magique, devenue luisante et transparente comme un miroir.

Les deux femmes, toujours assises sur l'ottomane, regardaient anxieusement la scène qui se déroulait sous leurs yeux.

Que Fatmé fût absolument rassurée sur l'issue de l'expérience dont sa fille servait de sujet, c'est ce que nous n'oserions affirmer malgré la grande confiance qu'elle avait dans le savoir et la sagesse de son vieil ami.

Quant à la kadine, elle était tout entière sous le coup d'une émotion bien naturelle.

A une curiosité légitime, ne se mêlait-il pas l'angoisse que provoquait en elle la crainte de ce qui allait lui être révélé sur l'avenir de son époux et de cet enfant dont elle devait cacher l'existence à tous les regards, de cet enfant dont la naissance avait été pour elle un sujet si vif d'alarme et de terreur? C'est ce qu'il est permis de supposer.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Sous l'influence magique du khôdja, Mariam, pâle, anxieuse, les yeux subitement agrandis, éprouvait des frémissements d'indépendance comme en éprouve la jeune cavale qui, pour la première fois, se sent sous la main d'un maître.

— Que vois-tu? questionna Omer Haleby.

— Rien... Mais il me semble qu'un brouillard se place devant ma vue, répondit Mariam avec un certain effort et une certaine modification gutturale de la voix.

— Regarde toujours... la lumière va succéder au brouillard et dans cette lumière t'apparaîtra le livre de l'avenir.

En disant ces mots, l'opérateur toucha de son index le sommet du crâne de son sujet.

A ce contact, la jeune fille tressaillit presque douloureusement.

Des soupirs prolongés s'échappèrent de sa poitrine haletante; ses bras se tendirent violemment et ses yeux clignotèrent comme s'ils allaient se fermer. Mais ce ne fut que passager, car, attirés de nouveau par le miroitement de la substance magique, ils reprirent

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

leur fixité étrange et semblèrent encore plus agrandis que dans leur état normal.

A ce moment, Mariam ressemblait plus à une merveilleuse statue qu'à un être vivant.

Nulle expression n'animait ses traits; seul le regard témoignait d'une curiosité obéissante.

Le khôdja prononça une seconde fois, mais avec une énergie et une volonté plus accentuées :

— Regarde et vois... Que ton corps cesse d'obéir aux lois de ce monde et que ton âme se manifeste dans sa lumineuse pureté.

Puis, élevant ses yeux vers le ciel, il adressa à l'ange de la prière la suprême invocation du rituel de la haute magie orientale.

Une profonde modification se produisit alors dans la physionomie du célèbre magister : son teint, habituellement mat et pâle, s'anima d'une lueur rosée, semblable aux premières manifestations du soleil prêt à se lever à l'horizon de la plaine immense; ses yeux brillèrent d'un éclat ardent, comme celui qui résulte du choc de deux lames d'acier; la main étendue sur la tête de Mariam fut prise d'un mouvement nerveux, qui fit de chacun de ses

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

doigts comme autant de pointes agitées fébrilement par une forte décharge d'électricité.

Sous cette émission formidable de la volonté magnétique de l'opérateur, le corps de la jeune fille se détendit brusquement et, pareil à la tige d'une fleur s'affaissant sous l'influence d'un orage tropical, se laissa aller, comme privé de vie, les yeux fermés, le teint d'une pâleur livide, la tête inclinée sur l'épaule gauche, les bras ballants.

Omer Haleby, abandonnant son sujet à cet état psychique, qui est à la vie comme le prélude de la mort, jeta de nouvelles pastilles dans les brûle-parfums et, s'adressant à ses deux visiteuses :

— Laissons son esprit se développer librement dans le monde des causes premières... Quand elle reviendra à elle, elle sera dans l'état voulu... et nous saurons alors, s'il plaît à Dieu, ce que l'avenir réserve à ton fils et à notre cher et bien-aimé maître.

— Elle ne souffre pas? interrogea anxieusement Fatmé.

— Non, rassure-toi; son corps est privé de

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

sensations; mais son esprit, mis en liberté, jouit des félicités paradisiaques.

— Etrange, en vérité ! murmura la kadine. Puis, s'adressant au khôdja :

— Est-ce que ton pouvoir peut se manifester ainsi sur tout le monde ?

— Non, je ne puis opérer, comme tu viens de le voir, que sur des natures sensitives, douées d'une certaine impressionnabilité.

A ce moment, Mariam s'agita comme sous l'impulsion d'un choc électrique.

Ses yeux s'entr'ouvrirent, ne laissant paraître que le blanc de l'orbite.

Convulsés de bas en haut, les globes oculaires semblaient plonger leur pupille dans l'intérieur du crâne, ce monde de la pensée, pour y voir et y lire les choses occultes.

Le khôdja dissipa ce mouvement spasmodique des muscles oculaires en passant sa main droite, grande ouverte, sur le visage de la jeune fille.

Appuyant alors son index sur la racine du nez de la jeune endormie, il lui ordonna, mentalement, de regarder à nouveau le miroir qu'elle avait dans sa main.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Sous l'influence de cet ordre mental, Mariam, reprenant le mouvement de ses membres, ouvrit ses beaux yeux et, le regard fixe, la pupille dilatée, elle sembla concentrer son attention sur le creux de sa main.

— Oh ! je vois !... je vois ! s'écria-t-elle soudain.

— Que vois-tu ? lui demanda le khôdja tout en tâtant le pouls du sujet qui, en ce moment, marquait 95 pulsations à la minute.

— Je vois,... dans une grande lumière..... une lumière douce et enchanteresse, un jeune homme, beau comme le jour, vêtu de blanc et portant sur ses deux mains un livre grand ouvert..... Mon Dieu ! mon Dieu ! que c'est beau et que je suis heureuse !

Et la physionomie de Mariam, devenue soudainement extatique, apparaissait plus belle, plus douce, plus rayonnante que jamais.

On eut dit que Dieu avait soufflé sur elle les charmes infinis de la pureté et de la beauté.

La profonde émotion qui s'était emparée de Mariam, semblait rayonner sur sa mère et sur la kadine ; toutes deux, fascinées par l'étrange grandeur de la scène qui se déroulait sous

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

leurs yeux, ne quittaient pas du regard la jeune et belle extatique.

— Regarde attentivement et dis-moi ce que contient le livre, commanda impérieusement Omer Haleby.

— Attendez. Oh! voici que ce beau jeune homme me sourit... Il parle!... Comme sa voix est douce! Elle me pénètre d'une sensation infinie et il me semble que cette voix est en moi comme je suis en elle..... O père! père! que je suis heureuse! Combien je te remercie de m'avoir procuré cette ineffable vision.

Mais, non, ce n'est pas toi que je dois remercier ; c'est Dieu! c'est ce Dieu dont tout mon être est épris, dont je sens si bien la puissance, sans pouvoir te l'expliquer, qu'il me faut remercier et bénir!

Ecoute, écoute, ce que dit l'ange, car c'est un ange..... c'est l'ange blanc de la conception ;... celui qui préside, me dit-il, à ma destinée!

— Qu'il soit donc en toi, dit le khôdja, et que sa lumière t'instruise des choses écrites de l'avenir.

Et en prononçant ces dernières paroles Omer

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Haleby, grave et solennel comme un hiérophante du passé, dirigeait à nouveau sa force magnétique sur la tête de la voyante.

A cet instant, chose étrange, le parfum répandu dans la pièce se transforma en quelque chose de subtile et de suave, n'ayant rien de commun avec les parfums terrestres.

La scène s'agrandissait et se développait en un mysticisme presque surhumain.

La kadine et sa compagne, maintenant suggestionnées dans tout leur être, semblaient être sous l'influence de la lumière surnaturelle qui paraissait transformer le cabinet du vieux savant et communiquer à chacun de ses objets une couleur et un parfum particuliers.

Des perles liquides s'échappaient des yeux de Mariam et coulaient lentement le long de ses joues, tandis que ses regards continuaient à être fixes, perdus dans le monde de l'extase.

— Parle, lui dit à nouveau le khôdja; dis-nous ce que contient le livre du Destin.

— Voici, ô père! ce que dit l'ange et ce qu'il me montre écrit en lettres de feu sur le livre, répondit toute haletante, la voyante :

La destinée du fils de la kadine du Sultan

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Mourad sera grande et belle!..... ce sera un jour le Sultan réparateur... ami des Francs... Mais d'ici là, que de dangers, que de crimes autour de lui... O père! ce que je vois est affreux... Mais il va mourir... On va le tuer!... O mon Dieu!...

Les traits de Mariam exprimèrent subitement la terreur la plus profonde, et ce fut d'une voix entrecoupée, hésitante et oppressée qu'elle continua :

— On va le tuer, te dis-je!... ne vois-tu pas, là, dans l'ombre de la rue, les assassins qui l'emportent loin, bien loin... sur la grande terre asiatique?

Puis, poussant un soupir de soulagement, les traits subitement rassérénés :

— Mais non, les misérables ne le tueront pas... Voici que deux hommes surgissent pour le sauver. Tiens, ho! que c'est étrange! mais c'est toi, père, que je vois,... toi et...

Et comme elle hésitait, le khôdja ajouta :

— Et qui? Voyons, parle!

— Djélalédin,... murmura Mariam.

— Quel Djélalédin? L'agent, le chef du cabinet secret du Sultan?

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Non, non. Djélalédin, le brillant officier... l'ami de mon âme!... soupira-t-elle en rougissant légèrement.

Et comme le khôdja paraissait un peu surpris, la jeune fille ajouta :

— Oh, tu verras comme il est noble et généreux!... Tiens, vois-tu comme il te protège contre ce couteau que je vois diriger sur ta poitrine? Et portant brusquement sa main gauche devant ses yeux : Oh! mais c'est horrible!... Mon Dieu! Que de cris, que de sang!... Mais Dieu ne veut pas que vous succombiez dans la lutte contre ces impies... Voici que tout change...

Oh! comme il a l'air malheureux! comme il souffre!

— De qui parles-tu? interrogea Omer Haleby.

— Du Sultan Mourad. Du père de l'enfant que vous venez de sauver. Ne le vois-tu pas ici, dans cette pièce si dénudée?... assis devant ce piano, sur les touches duquel ses doigts s'égarent alors que de grosses larmes coulent de ses yeux... Pauvre Sultan!... Comme je le plains!...

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Tiens, voici que je puis lire en lui... Sais-tu à quoi il pense?... Il songe à sa femme, à son enfant qu'il ne connaît pas, mais dont il sait la venue en ce monde... Il pense aussi aux amis qui l'ont abandonné ; à son frère, qui le tient loin, loin des siens, privé de tous secours et de toutes consolations...

Oh! comme ils sont méchants ceux qui le disent fou! Fou! Non, il ne l'est pas. Et tu le sais bien, toi, ô père!... Pauvre cher maître! Comme il paraît bon! Comment peut-on ne pas l'aimer?

Mais, voici que l'ange blanc murmure dans mon cœur des paroles de consolation et d'espérance... Oui, oui, le maître sera délivré!.. et il embrassera un jour cet enfant qu'il désespère de connaître.

Puis, tressaillant brusquement, rejetant sa tête en arrière, la belle enfant s'écria :

— Père! père! j'ai peur! Retire-moi d'ici... Non, non, je ne veux pas voir cela.

Et comme le khôdja lui ordonnait impérieusement de voir, Mariam se tordit, se débattant dans les spasmes tumultueux d'une violente attaque de nerfs.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Vois ! commanda implacablement le vieux savant en dirigeant sa main droite sur le front de son sujet.

— Vois,... et que le calme soit en toi, ajouta-t-il avec autorité.

Mais la lutte continuait et, sans l'effort de la volonté du khôdja, le corps de Mariam, se courbant comme un arc fortement tendu, serait tombé du fauteuil.

Ses yeux étaient maintenant fermés; une légère écume blanchâtre apparaissait au coin de ses lèvres... Le voile de la mort semblait couvrir son visage.

Impassible, le khôdja toucha de l'extrémité de ses doigts la poitrine de la crisiaque et, une troisième fois, lui ordonna de voir en murmurant d'étranges paroles.

Soudain, le corps de Mariam se détendit; ses yeux s'entr'ouvrirent, ne laissant apparaître que le blanc de la cornée.

Saisissant le flacon dont il avait versé quelques gouttes dans le verre d'eau que la jeune fille avait bu en deux fois, le vieux maître le déboucha rapidement et lui en fit respirer le contenu.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Sous l'empire de cette olfaction, le calme se rétablit dans l'organisme de la voyante, qui s'écria :

— Grâce! ne me brise plus ainsi... Je vais voir.

Et ses yeux reprenant leur fixité, elle dit :

— Ce que j'ai vu était épouvantable!... c'était comme une grande avalanche d'hommes se ruant, furibonde et terrible, sur le plateau où demeure le maître actuel de notre Empire...

J'ai vu les éclairs succéder aux éclairs et le tonnerre des armes humaines répondre à celui de Dieu.

Et, soupirant profondément, la pauvre enfant supplia le khôdja de lui faire grâce du reste.

Celui-ci, se tournant vers Fatmé et la kadine, encore tout émues et tremblantes, leur demanda :

— Dois-je continuer?

— Non, non, s'empressa de répondre Fatmé, de grâce, réveille ma fille et calme la terreur qui est en mon âme!

Et, comme elle regardait interrogativement

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

la kadine en disant ces derniers mots, celle-ci ajouta, avec des larmes dans la voix :

— Fais ce que te dit Fatmé... Je sais que mon fils vivra... Le reste regarde Dieu !

— C'est bien, répondit le khôdja.

Comme il se préparait à dissiper l'état hypnotique de Mariam, en détruisant le charme qui fixait ses yeux sur le miroir magique déposé sur le creux de sa main, celle-ci, lui faisant vivement un signe d'arrêt de sa main gauche, s'écria :

— Attends !... ne me trouble pas... laisse-moi écouter ce que me dit l'ange blanc qui vient de revenir.

Et, comme le khôdja restait immobile, celle-ci continua, la figure transfigurée et radieuse :

— Je vois mon union avec le bien-aimé de mon cœur... oh ! que je suis heureuse !...

Mais soudain sa figure se convulsa et une expression de folle terreur succéda à cette joie paradisiaque.

Mariam poussa un cri terrible... Et, de nouveau, haletante, terrifiée, elle balbutia :

— Mère, mère, il faut partir !... il faut quitter ce pays, si tu ne veux pas y être assassinée...

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Oh ! souviens-toi, mère... Souviens-toi de ce que me dit et me montre l'ange blanc.

Et, comme une nouvelle crise nerveuse menaçait de s'emparer de la jeune fille, Omer Haleby s'empressa de souffler sur son front et de poser sa main gauche sur le miroir hypnotique.

Sous ce souffle puissant, le corps de la voyante se détendit brusquement ; ses yeux se fermèrent... sa tête s'inclina sous l'influence d'un sommeil calme et réparateur.

— Repose-toi... dors en paix ! et qu'au réveil disparaisse le souvenir de tout ce que tu as vu et entendu, ordonna affectueusement le khôdja.

Pendant que Mariam obéissait docilement à l'ordre de son hypnotiseur ; pendant que le rythme normal de sa vitalité reprenait progressivement possession de son être, le pouls, retombant à 72 pulsations, le khôdja enlevait avec une spatule d'ivoire la composition chimique qu'il avait déposée dans la main de Mariam, et en essuyait la place restée rougeâtre avec une éponge trempée dans de l'eau de roses composée.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Ayant ainsi effacé le souvenir matériel de ce qui avait été un miroir magique, en même temps qu'un agent puissant d'hypnotisation, le maître se recula de quelques pas, et, droit devant son sujet, traça dans l'air le signe puissant du pentagramme, en lui prescrivant, mentalement, de rester inaccessible aux tentatives d'hypnotisation ou de magnétisme exercées par toute autre personne que par lui.

Abandonnant alors Mariam au sommeil calme et réparateur qui s'était emparé d'elle, il ouvrit le manuscrit déposé sur la table près du Coran, le feuilleta rapidement et en parcourut de même une des pages.

— Les visions de Mariam sont-elles l'expression de la vérité? Dois-je y croire comme à une de ces révélations dont on dit que les esprits peuvent en faire, avec la permission de Dieu? demanda la kadine d'une voix émue.

— Les esprits n'ont rien à voir dans ce qui vient de se passer.

— Mais cet ange blanc que Mariam a vu? interrompit Fatmé.

Cet ange blanc est une *pensée* qui était déjà

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

dans le cerveau de ta fille, comme tout ce qui existe est en nous.

— Alors, reprit la kadine, que faut-il conclure des impressions éprouvées par notre chère Mariam quand elle voyait et nous dépeignait cet ange ?

— Il faut en conclure que Dieu est grand, puisqu'il a donné un corps, une forme, des couleurs et une vie à l'infinie molécule fluidique qui constitue la pensée humaine, c'est-à-dire la chose qui vit d'elle-même, peut se transformer continuellement et a pour nous, simples mortels, une durée d'existence qu'il nous est impossible de calculer.

Mais, ce sont là des mystères que tu ne peux comprendre.

Sache seulement que l'esprit qui s'est dépouillé pour quitter cette terre ne peut y revenir, comme le croient bien des savants et des prêtres.

Tout ce qu'il nous est permis d'avoir d'eux, ce sont les pensées et les formes qu'ils ont matérialisées dans le courant de leur existence terrestre.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Mais ces pensées et ces formes où sont-elles? interrogea Fatmé.

— Dans l'air que tu respires; dans celui qui nous enveloppe, dans les objets que nous avons aimés pendant notre vie... C'est ainsi, ajouta le khôdja, que les morts sont où nous sommes et non où le suppose la crédulité humaine.

Mais tout cela ne peut encore être compris par vous.

Quant à ce que tu m'as demandé, touchant la vérité des visions de Mariam, tu le sauras dans deux fois quarante-huit heures... lorsque j'en aurai contrôlé la valeur, ajouta Omer Haleby en s'adressant directement à la kadine.

Pour le moment, qu'il te suffise de savoir que les astres, d'accord avec Mariam, annoncent que ton fils vivra et que des jours de lumière et de gloire sont encore réservés au maître dont tu es l'épouse.

Sur cette affirmation, le vieux savant s'approcha de nouveau de Mariam, dont il provoqua le réveil, le retour à cette vie, par de longues passes de dégagement faites de haut en bas, de la tête aux pieds.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Les regards encore un peu perdus, mais le sourire sur les lèvres, la jeune voyante revint à elle comme on revient d'un évanouissement.

— Lève-toi et marche! lui dit le khôdja.

Et comme la jeune fille obéissait en chancelant légèrement, ainsi que le ferait une personne encore mal éveillée, son hypnotiseur lui appuya les mains sur les épaules et lui souffla rapidement sur le front en disant :

— Va, ma fille! Sois bien portante et que le bonheur demeure en toi!

Fatmé, qui venait de se lever en compagnie de la kadine, prit sa fille, l'embrassa fiévreusement et la fit asseoir sur l'ottomane, pendant que la kadine, serrant les deux mains de la charmante enfant, déposait à son tour un affectueux et tendre baiser sur ce front dont la pureté eût pu rendre les anges jaloux.

Et, comme la kadine se préparait à remercier généreusement le vieux mage en lui tendant une bourse, celui-ci lui dit :

— Vous ne me devez rien... Ce que j'ai fait, je l'ai fait autant dans la pensée d'être agréable à Fatmé que dans celle de vous être utile... Du reste, nous nous reverrons.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Soit, répondit la kadine; mais accepte ceci pour tes pauvres.

— C'est donc pour eux et en leur nom que je vous remercierai et vous renouvellerai l'assurance du dévouement du vieux serviteur dont vous avez bien voulu honorer la demeure.

Et le khôdja, s'inclinant, prit la bourse qui lui était tendue et la posa sur la petite table.

Au même instant, un grattement, qu'accompagna soudain une petite toux, se fit entendre derrière la porte secrète.

Souriant à ces bruits discrets, Omer Haleby, se tournant vers ses visiteuses, leur dit :

— Voici que la curiosité et l'impatience dirigent Aïcha vers nous... Allez la rejoindre... je serai à vous dans quelques minutes.

A ces mots, celles-ci se levèrent et, après avoir de nouveau remercié le khôdja, allèrent retrouver sa compagne.

Demeuré seul, Omer Haleby s'assit devant sa table, et, le front entre ses deux mains, les regards sur les lignes astrologiques du manuscrit dont nous avons parlé, il se laissa aller à une profonde et longue méditation.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE V

AU PALAIS D'YILDIZ

Le plateau d'Yildiz, désert et inhabité il y a vingt ans, est, à l'heure où nous écrivons ces lignes, la partie la mieux entretenue et la plus soignée des environs immédiats de Constantinople, ou plutôt des quartiers francs et arméniens qui, partant de Béchiktache, enveloppent, comme une ceinture mamelonnée et ravinée, l'ancien quartier de Péra et ses annexes.

A l'époque dont nous avons parlé, le plateau et ses environs n'étaient guère fréquentés que le 1er mai du calendrier Julien par les Grecs, à la recherche des premières fleurs destinées

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

à orner, non les petits temples anciennement dédiés à Vénus, mais les chapelles, grandes ou petites, publiques ou familiales, consacrées à la Vierge Marie.

Aujourd'hui la population grecque et pérote est forcée de se rabattre sur les environs de *Maslak*, de *Chicheli* et des ***Eaux-douces d'Europe***.

Le fameux plateau a été complètement transformé : ce point stratégique, de premier ordre, est devenu la demeure du soupçonneux et craintif Sultan qui préside aux destinées chancelantes de l'empire ottoman.

Pour rendre ce vaste terrain habitable, le Sultan n'a pas hésité à dépenser des sommes folles.

Tout autour du palais proprement dit, se sont élevées, comme par miracle, de grandes et belles casernes; deux mosquées, dont une est spécialement destinée au Sultan et à sa suite; une ambulance dans le style américain — mais que l'on décore, par flatterie pour l'Allemagne, du nom d'ambulance allemande — et plusieurs grandes et petites villas, dont une est occupée par le médecin particulier de

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

sa Majesté : le *muchir* ou maréchal Mavrogény pacha.

Mais à l'époque où se passent les principales scènes de notre récit la transformation du plateau était loin d'être terminée.

Le Palais, ou plutôt, cette série de palais qui compose aujourd'hui l'ensemble du vaste domaine du chef de la Turquie, n'était alors qu'un grand kiosque, comme on en rencontre tant sur les rives européennes et asiatiques du Bosphore.

Le petit lac, sur lequel Sa Grandeur promène son ennui et sa méfiance dans un élégant yacht, en bois d'acajou, d'ébène et de rose, activé par l'électricité, ou dans un des nombreux caïques qui, nuit et jour, sont à la disposition du haremlik, n'existait pas encore.

L'eau, à cette époque, était rare sur ce sol dénudé : elle n'y est devenue abondante que depuis la création de la société des Eaux de Constantinople.

Le Sultan n'habitait alors que le kiosque désigné sous le nom de « kiosque de l'Etoile » ou « d'Yildiz, » et beaucoup de ses serviteurs, logés actuellement dans de belles et confortables villas, se rappellent encore les grandes

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

tentes et les installations toutes primitives qui furent leurs premières demeures.

C'est dans cet ancien kiosque, dont tout le monde parle, et que si peu de personnes connaissent, que nous allons conduire nos lecteurs [1].

Il est dix heures du soir, à la franque.

Dans une des pièces de la demeure impériale, pièce assez modestement meublée, mais dont l'aspect se rapproche d'un grand cabinet de travail européen, un homme est assis dans un large fauteuil en bois de chêne doré.

Devant lui, se trouve une grande table ministre, en acajou massif, avec filets dorés, sur laquelle sont jetés, presque pêle-mêle, des papiers de grandeurs et de formes différentes.

L'homme fume une longue cigarette de la main gauche, pendant que la droite est occupée à feuilleter un volumineux dossier sur lequel est écrit en turc :

Rapports du cabinet particulier et secret de sa glorieuse Majesté : Abd-ul Hamid Kan II.

Cet homme n'a rien dans la physionomie du Turc de race.

1. Voir *La Turquie officielle* pour la complète description du Palais.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Tout en lui, respire fortement le type judaïco-arménien.

La physionomie, encadrée par une barbe d'un noir vif, taillée assez courte, un peu en pointe, est d'une pâleur mate, maladive ; son expression générale est d'une mélancolique tristesse.

Tout son être révèle, du reste, une force plus nerveuse que musculaire.

La taille est de grandeur moyenne, plutôt petite que grande ; le dos est assez fortement voûté, surtout du côté droit. Cette voussure, en obligeant le personnage à se tenir un peu incliné, augmente encore son aspect maladif et âgé.

Maigre, délicatement musculeux, mince, avec la peau brune, sèche et chaude, cet homme représente bien le tempérament bilioso-nerveux des Lypémanes.

Le front, autant que l'on peut en juger sous le fez, est un peu large, assez droit, légèrement bombé sur les arcades sourcilières, très creusé aux tempes, un peu plissé en travers et en long. Les lignes qui s'enfoncent verticalement dans la racine du nez, lignes indiquant

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

le travail méditatif et profond de la pensée, sont assez accentuées. L'œil est d'un gris noirâtre, plutôt grand, bien dessiné, pensif, un peu voilé, pénétrant, affectueux sans douceur, très mobile et anxieux ; il est enfoncé dans son orbite, quoique le globe oculaire soit assez proéminent. Les paupières, aux cils épais et longs, sont toujours, surtout la paupière inférieure, plus ou moins estompées.

C'est bien là l'œil d'un penseur, d'un méditatif soupçonneux, avec une certaine puissance subjective.

Le nez long, mince à sa racine, droit, osseux, fort aux narines, est aussi bien le nez turc que le nez arménien [1]. — Une légère déviation existe à sa racine, côté gauche. — La bouche est grande, les dents sont écartées, plutôt jaunes que blanches ; la lèvre inférieure plus forte, plus épaisse, plus grosse que la supérieure, un peu fendillée au centre, est bien dessinée, mais tombante. Son expression,

1. Physiognomoniquement, cette variété de nez indique une volonté plus despotique que constante, car son exagération détruit beaucoup sa puissance.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

assez énergique, offre un mélange de sensualisme prononcé et de faiblesse bestiale.

Les cheveux qui paraissent aux tempes, entre le fez et la barbe, sont noirs, courts, presque ras. Le crâne fuit vers le sommet ; celui-ci est élevé. Le cervelet est très prononcé.

Les oreilles longues, vigoureusement, sèchement taillées, collées à leur base mastoïdienne, repoussées et avançant un peu dans leur partie supérieure, sont anémiques, presque diaphanes.

Les sourcils, noirs, sont bien dessinés ; celui de gauche est plus élevé et plus arqué.

L'ensemble de la physionomie est d'un ovale allongé.

Les mains fines, sèches, sont inquiètes et nerveuses. Les ongles roses, bien incrustés, courts, sont taillés à la turque, c'est-à-dire en rond.

Les pieds, assez cambrés, s'allongent minces, élégants.

Les attaches ont une finesse de race.

Cet homme, ayant toute l'apparence d'un des nombreux scribes de la Sublime Porte, est, comme ces derniers, vêtu en noir, la tête ca-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

chée sous un fez militaire sans aucun ornement.

Et pourtant cet homme, devant lequel tous les Ottomans tremblent et s'inclinent, c'est le Padischah, le Kalife des Osmanlis, le Sultan, l'Empereur et Roi : Abd-ul Hamid Kan II, dit le Victorieux par ses farceurs de courtisans.

Après avoir parcouru très attentivement, les sourcils contractés, le teint encore plus pâle que d'habitude, une des pièces du dossier étalé devant lui, il appuya fébrilement l'index sur le bouton de la sonnerie électrique placée sur le bureau.

A ce signal, un eunuque noir se présenta, courbé en deux, les mains croisées sur la poitrine.

— Que l'on me fasse venir à l'instant Ahmed Djélalédin bey... S'il n'est pas au palais, qu'on l'envoie chercher...

Et le triste maître de la Turquie, déposant sa cigarette sur un cendrier en or massif, finement ciselé, se remit à lire les pièces qu'il avait devant lui.

Quelques minutes plus tard, un officier de tufekdjis vint annoncer qu'Ahmed Djélalédin

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

arrivait précisément au palais, et qu'il allait se rendre près de Sa Majesté.

Le Sultan fixant l'officier de ses grands yeux tristes et soupçonneux, lui demanda :

— Mavrogény pacha est-il là ?

— Oui, sire ; son excellence est dans la salle de garde, causant avec le maréchal Derviche pacha.

— Qu'on le prévienne de ne pas s'écarter... J'aurai peut-être besoin de lui dans la soirée... Quant à Ahmed Djélalédin bey, on l'introduira immédiatement.

Et l'officier s'étant retiré dans les formes du rituel turc — rituel méticuleux, où tout est calculé d'avance, dans lequel, du plus petit au plus grand, nul ne doit s'éloigner en tournant le dos au Padischah — le Sultan, repoussant nerveusement le dossier qu'il venait de compulser, se leva brusquement et arpenta son cabinet de travail à pas précipités.

L'officier ne s'était pas retiré depuis cinq minutes, quand il revint annonçant Ahmed Djélalédin bey.

Ce dernier, brillant colonel circassien, paraissant à peine âgé de trente ans, que nous

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

avons déjà entrevu dans le kiosque de Tchamlidja, et sur l'histoire duquel nous aurons à revenir plus tard, se présenta la tête assez haute, le sourire stéréotypé sur des lèvres légèrement charnues et moqueuses.

Après avoir salué le maître de la Turquie dans les formes usitées, mais avec une allure militaire peu commune parmi les gens du palais, quels que soient leurs grades et leurs situations, le chef du cabinet particulier et secret du Sultan, se tint debout, attendant qu'il plût à son chef de l'interroger.

Celui-ci, sans discontinuer sa marche saccadée, lui demanda rapidement :

— Quelles nouvelles des ulémas et des softas ?

— Aucune, sire.

— Et ce complot ?

— Comme bien d'autres... dans l'imagination de ces fourbes, qui vivent de leur invention diabolique.

— Mais les renseignements paraissaient précis, objecta le Sultan, en s'arrêtant et en fixant vaguement le colonel.

— Comme tous ceux ayant pour but de sou-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

tirer de l'argent à la caisse que vous mettez si complaisamment à la disposition de tous ces vils espions de bas étage, répondit celui-ci avec une certaine dureté.

Sans paraître remarquer ce qu'il y avait de sarcastique au fond de cette réponse, le Sultan, faisant semblant d'apercevoir seulement les papiers que tenait son chef de cabinet, lui demanda :

— Que portes-tu là ?

— Peu de chose,... les rapports de quelques-uns de mes hommes... en somme, rien d'intéressant.

— C'est bien, pose-les là, sur la table.

Et comme Ahmed Djélalédin bey cessait de fixer le Sultan pour exécuter son ordre, celui-ci lui lança à la dérobée un rapide regard, profondément scrutateur et méfiant.

Ses yeux avaient repris leur expression ordinaire, vague et mélancoliquement soupçonneuse, quand, Djélalédin bey s'étant remis dans sa posture primitive, il lui dit de sa voix triste et grave :

— Tu es bien certain, n'est-ce pas, d'avoir vu le cadavre de l'enfant de mon frère ?

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— De l'enfant de l'ex-sultan Mourad ?

— Oui...

— Aussi certain qu'il est vrai que Dieu seul est Dieu et que je suis devant vous!

— Voyons, raconte-moi de nouveau la scène qui s'est passée la nuit de l'accouchement... rappelle bien tes souvenirs et n'omets aucun détail.

— Mais, pourquoi me demandez-vous cela?... Est-ce que votre glorieuse Majesté mettrait en doute la véracité de son serviteur?

— Non... ne sais-tu pas combien est grande la confiance que je t'accorde?... Ne t'ai-je pas élevé... et n'ai-je pas fait de toi le chef tout-puissant de ma police particulière, malgré tout ce qu'ont pu dire et faire tes ennemis ?

— Oui, sire, et je ne saurais jamais assez reconnaître, même au prix du sacrifice de ma vie... de cette vie qui vous appartient après Dieu... toutes les infinies bontés que votre Majesté a eues pour son humble et dévoué serviteur.

— Eh bien ! parle donc... j'ai besoin de me rappeler certains détails qui se sont effacés de ma mémoire.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Qu'il soit fait selon votre volonté, sire.

Et Ahmed Djélalédin bey recommença le récit de sa visite au conak impérial de Tchamlidja, dans la nuit où eut lieu l'accouchement que nous avons décrit dans notre chapitre II.

Pendant que le colonel parlait, le maître de la Turquie avait allumé une nouvelle cigarette et s'était de nouveau assis dans son fauteuil.

Quand l'officier fut arrivé au moment où Fatmé, lui présentant le cadavre de l'enfant, lui avait dit : « Regarde et touche ! » Abd-ul Hamid l'interrompit, pour lui demander, les yeux plongés dans ceux de son serviteur :

— Et tu as vu?... Tu as touché?

— J'ai vu... mais je n'ai pas cru devoir toucher le cadavre que Fatmé me présentait.

— C'est le tort que tu as eu, car, en exécutant strictement mes ordres, tu aurais constaté si le corps était encore chaud, comme doit l'être celui d'un enfant mort depuis quelques minutes, ou froid comme le devient tout cadavre quelques heures après le décès... Mais, passons... Le corps que tu as vu était bien celui d'un nouveau-né?... d'un enfant dont

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

les yeux ne se sont pas encore ouverts à la lumière?

— Mais, certainement, sire.

— Alors, tu es sûr que le corps que tu as vu, et en prononçant ce mot « vu » le Sultan s'y arrêta longuement, était bien celui de l'être qui venait de naître?

— Absolument certain, sire.

— Si pourtant il y avait eu une erreur?... Si on t'avait montré le cadavre d'un enfant né depuis plusieurs jours?

A cette question, dans laquelle le Sultan avait mis une singulière expression de reproche, Djélalédin devint subitement pâle et, brusquement, croisant ses bras sur sa poitrine, relevant martialement sa tête et fixant à son tour ses yeux, vifs et tranchants comme une lame de Tolède, sur ceux de son interlocuteur, il s'écria :

— Pourquoi m'interrogez-vous ainsi?... Croyez-vous donc que mes yeux ne savent plus voir? Et à défaut de leur fidélité, pensez-vous que Fatmé, qui vous a donné tant de preuves de dévouement, oserait tromper le chef de votre police secrète?...

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

A cette sortie, très vive chez un courtisan, mais assez familière au tempérament ardent du jeune Circassien, le Sultan, un pâle sourire sur les lèvres, s'empressa de répondre :

— Allons, calme-toi et continue.

Quand le colonel eut achevé son récit, écouté attentivement par le Padischah, toujours assis et fumant sa cigarette, ce dernier appuya son doigt sur le bouton électrique et ordonna à l'officier qui se présenta de faire venir immédiatement son médecin particulier, le muchir Mavrogény pacha.

A peine celui-ci fut-il introduit que, sans lui donner le temps de parler, le maître des Osmanlis lui demanda :

— Si l'on te présentait le cadavre d'un enfant enterré depuis peu, pourrais-tu dire exactement s'il a vécu quelques jours ou s'il est mort en naissant?

— Cela se peut, sire; mais ce n'est pas toujours facile, car bien des causes peuvent induire le médecin en erreur.

— Ce n'est pourtant pas au-dessus de ta science?

— Oui, et non.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Explique-toi mieux..... Parle nettement.

— Explique-toi!... Explique-toi!... Mais, ce n'est pas si facile que cela... répondit le vieux médecin, en souriant de ce sourire goguenard et légèrement satirique qui donne à sa physionomie l'étrange et fine expression que chacun lui connaît... Différentes causes, en effet, peuvent nous faire tromper.... Parmi ces causes, il faut mettre, en première ligne, l'état de la décomposition cadavérique liée au temps qui s'est écoulé depuis l'inhumation, la nature plus ou moins humide du sol et le tempérament même de l'enfant. Toutes choses qui nous obligent à faire la part des probabilités, c'est-à-dire de l'imprévu et de l'incertain...

— Soit, interrompit le Sultan, avec une légère impatience, mais il me semble qu'on ne doit pas confondre le corps d'un nouveau-né avec celui d'un enfant décédé à l'âge de trois ou quatre mois?

— Mais pourquoi diable me demandes-tu tout cela? répondit vivement le vieux médecin; est-ce que, par hasard, tu voudrais ajou-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

ter à tous tes nombreux travaux l'étude de l'anatomie?

— Ne plaisante pas... je ne suis pas ce soir d'humeur à écouter tes saillies sarcastiques... Demain, tu te rendras au conak de Tchamlidja et tu y attendras Djélalédin bey...

— Et, à quelle heure devrais-je me rendre dans ton conak?

— A trois heures à la franque... D'ici là, tu es libre... Si j'avais besoin de toi dans l'intervalle, je te ferais prévenir vers une heure... Va!

Dès que son médecin particulier se fut retiré, Abd-ul Hamid, s'adressant à Djélalédin, qui avait écouté cette courte conversation sans paraître y attacher la moindre importance, sans faire un mouvement, lui dit:

— Demain, tu monteras au conak à onze heures; tu y prendras Omer et Firouz agha... vous vous rendrez sur le lieu où a été enterré l'enfant de la kadine... Marguerite... Vous en retirerez le cercueil que vous porterez dans la salle qui précède le hammam... Là, tu laisseras les deux eunuques avec le corps et tu te rendras au salon du poste, où tu attendras Mavrogény, que tu conduiras dans la salle

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

du hammam afin qu'il constate que le corps de cet enfant est bien celui d'un nouveau-né.

— Mais que croyez-vous donc, sire?... Quel rapport est venu, à mon insu, vous faire supposer l'accomplissement d'un fait aussi impossible que sacrilège?

— Je ne crois rien... mais je veux une certitude!...

— Comme celle que vous désiriez, quand... vous m'avez envoyé en disgrâce... officielle... à Damas... pour vous rapporter la tête de votre terrible beau-frère ; afin de mieux vous assurer qu'il était mort... bien mort!...

— Tais-toi!.. Tais-toi...! s'écria vivement le maître en se levant brusquement. Obéis, et épargne-toi ces observations... elles sont parfois dangereuses.

— J'obéirai comme je l'ai fait... même à Damas... mais, laissez-moi vous rappeler, sire, ô vous, mon maître! qu'il n'est pas bon de toujours écouter les dénonciateurs... Prenez garde!... à force de semer la délation et l'espionnage autour de vous, vous finirez par ne plus voir en vos serviteurs que des traîtres... et cela n'est ni bon ni juste.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Djélalédin !...

— Oh ! vous savez bien que je vous suis trop dévoué pour que je puisse craindre quoi que ce soit... Le jour où vous m'avez confié le périlleux poste que j'occupe près de votre personne, je vous ai promis et juré de toujours vous dire la vérité. Eh bien ! sire, vous pouvez disposer de ma vie, car vous en êtes le maître ; mais cela ne m'empêchera pas de vous répéter, encore une fois, qu'à force de semer la méfiance autour de vous, vous vous préparez une terrible récolte de mécontents.

A ces paroles, prononcées avec une énergie tempérée difficilement par une affectueuse soumission, Abd-ul Hamid, marchant sur son serviteur, lui prit le parement de son uniforme, et le secouant brusquement, lui dit, ses yeux paraissant plus brillants au milieu de l'accentuation de la pâleur ordinaire de son visage.

— Tais-toi, te dis-je !... garde ta langue, si tu ne veux pas que j'oublie l'affection que j'ai pour toi.

Puis, se radoucissant subitement, le Sultan continua :

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Allons, mauvaise tête, tête têtue de Circassien, retire-toi en paix ; et, malgré tout, dis-moi toujours la vérité. Puis comme s'il se parlait à lui-même, le Sultan continua :

— La vérité ! Hélas ! quel est le souverain, quel est le maître qui peut se flatter de la posséder ?

Et se reprenant subitement, il ajouta, en poussant Djélalédin vers la porte : Va, mon fils, remplis dignement ta mission et reviens de suite après me dire ce qui se sera passé.

— Que Dieu vous garde, sire ! s'écria le colonel en se retirant,...

... Que Dieu vous garde et vous donne les joies d'une nuit calme et paisible !

Demain je viendrai rendre compte à Votre Majesté de la mission dont elle m'a chargé.

Et, sur ces paroles, le chef du cabinet secret du Padischah se mit en devoir de quitter le Palais, non pour aller dans son kiosque, goûter un repos bien mérité, mais pour se rendre au poste de police de Béchiktache, interroger des softas, ou étudiants en théologie, que ses agents avaient arrêtés le jour même, quelques minutes après le coucher du soleil.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Demeuré seul, le Sultan arpenta fiévreusement la vaste pièce dont il avait fait son cabinet de travail et murmura :

— Mahmoud!... Mahmoud!... Eh bien! oui, j'ai voulu revoir cette tête qui avait conçu de si vastes projets... et qui fut si terrible à mon oncle, à ce sultan Abdul Azis qui, lui, ne craignait ni le peuple, ni la lutte, ni les combats, ni même les effrayants serviteurs qui osèrent attenter à son pouvoir et à sa vie!

Et ses yeux s'animant au souvenir de cette révolution, encore si récente, il continua, avec plus d'énergie et de haine.

— O! vous tous, fauteurs de troubles publics! conspirateurs du pouvoir des Sultans; vous, dont la main sacrilège osa s'élever contre votre maître.... Vous tous, qui me renverseriez demain, si vous le pouviez, je vous poursuivrai jusqu'à la mort... Vous succomberez tous, vous qui avez servi mon frère Mourad, car je ne veux pas qu'après m'avoir élevé au trône, comme vous l'avez élevé, lui, vous jouiez avec moi la tragédie que vous avez jouée avec mes deux prédécesseurs... Ah! vous aviez cru, vous qui possédiez la violence, qu'il vous serait fa-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

cile de faire du petit Abd-ul Hamid, de ce prince faible et délicat, ce que vous jugeriez bon et utile à vos intérêts... Vous vous êtes trompés, mes maîtres !...Vous avez trop oublié qu'en me donnant le pouvoir, vous me donniez, avec la puissance des kalifes et la force mystique de celui qui est comme l'ombre de Dieu sur la terre, la clé qui assure la domination des consciences : l'Or !... l'or, dont on me dit si avare, et que je n'accumule dans mon palais d'Yildiz que pour vous acheter tous, vous tenir sous ma loi et m'imposer à cette Europe que je hais... et qui m'épouvante.

A ces mots, le Sultan, s'arrêtant net, fit résonner le timbre de son bureau.

— Qu'on aille me chercher le ministre de la police, ordonna-t-il à l'officier accouru à l'appel du maître.

Et, s'asseyant à nouveau, le chef des Osmanlis se remit à étudier les papiers épars sur ce bureau, témoin muet des plus secrètes pensées et des rêveries souvent si angoissées, si tristes et si découragées, de celui dont les musulmans ne prononcent le nom qu'avec la plus grande vénération.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Et maintenant, laissons ce soupçonneux couronné, cet hypocondriaque, si profondément rusé, à son travail nocturne, pour conduire nos lecteurs chez le cafedji Ali ben Mohamed.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE VI

LE CRIME DE LA NUIT DU 1er MAI 18....

Franchissons rapidement la distance qui sépare la colline d'Yildiz — cette place forte du despotisme — de Stamboul, l'antique Byzance, la terre greco-turque par excellence.

Laissons sur notre gauche le vaste quartier historique de l'At-Meïdan, que nous avons parcouru pour nous rendre chez la sage-femme sanglante et chez le khôdja Omer Haleby.

Dirigeons-nous vers le quartier qui s'étend entre *Yeni-Djani*, — nouvelle mosquée — le grand bazar et celui, aux proportions bien moins vastes, des parfums et des drogues, sans nous préoccuper de l'aboiement furieux des

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

chiens et des longues triques maniées par les *beckdjis* ou gardiens des boutiques, des maisons et des rues.

Arrêtons-nous devant cette demeure obscure, de modeste apparence, dont l'unique porte est surmontée d'une loggia, ou balcon couvert, à la vétusté des plus caractéristiques.

Nous sommes dans le fameux café maure de l'Algérien Ali ben Mohamed.

Quand nous écrivons « café » c'est pour nous conformer à l'usage vulgaire. En réalité, l'établissement du célèbre cafedji n'est pas autre chose qu'un de ces bouges, plus ou moins confortables, que les orientaux désignent sous le nom de *maschicheh*, ou maison du haschiche.

Entrons.

Pendant que le Sultan causait avec les différents personnages que nous avons tour à tour fait défiler devant nos lecteurs, voici ce qui se passait dans le maschicheh de la petite et tortueuse rue de la Cigogne.

Examinons d'abord le cadre bizarre du milieu où vont se dérouler les événements auxquels nous avons dû consacrer ce chapitre.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Dans la salle, plus longue que large, où nous venons de pénétrer, se trouvent, adossés à la muraille, les uns debout, les autres assis sur des nattes et des coussins, une vingtaine d'individus présentant les types les plus communs fournis par la Turquie d'Europe et d'Asie.

Cette salle, faiblement éclairée par une lampe en bronze, de forme judaïque, dans laquelle brûlent trois mèches en coton baignant dans une huile d'olive à l'odeur fétide, est tout simplement blanchie à la chaux, sans aucun de ces ornements baroques si chers à l'imagination des peintres musulmans.

Au premier abord, cette salle n'apparaît que vaguement, car elle est estompée par la fumée noirâtre et épaisse du luminaire, et par celle qui résulte de la combustion du tabac fumé par les individus qui s'y trouvent.

Il faut donc un certain temps pour que la vue se familiarise avec cette atmosphère, et vous permette de distinguer les différents objets et les êtres qui forment l'ensemble du tableau.

A gauche de la salle, en entrant, existe un

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

fourneau rudimentaire, de la hauteur de 80 centimètres, incrusté, çà et là, de ces carreaux en faïence, dont la couleur verte a fait si longtemps le désespoir de nos artistes céramiques; entre chacun de ces carreaux, la construction se montre grossièrement crépie et blanchie à la chaux comme toute la salle.

Au milieu de ce fourneau, presque carré, se trouve un feu de charbon de bois, sur lequel repose le trépied supportant la grande bouillotte en cuivre, contenant l'eau chaude destinée à la préparation du café et du thé.

Au-dessus dudit fourneau, sur la planchette de son primitif chapiteau, sont placées différentes petites cafetières en cuivre rouge et jaune, les unes munies d'un long manche en bois, les autres d'un manche plat en même métal.

Ces cafetières sont de la contenance de une à trois petites tasses.

A droite et à gauche du fourneau, posées sur deux planchettes maintenues au mur par des petites cordes, se remarque une série de boîtes en fer-blanc contenant du café peu torréfié, très finement pilé; du thé noir, du thé

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

vert mêlé avec de la poudre de cannelle et de clous de girofle ; du chanvre ou plutôt de la poudre de fleur de chanvre mâle, égyptien ou indien, désignée par les Arabes sous le nom de kif et destinée à être fumée dans de très petites pipes ; du haschiche, ou confiture assez dense, préparée avec cette fameuse poudre, du beurre, du sucre ou du miel, d'un peu de poivre, de la muscade et, suivant les circonstances, d'une petite quantité de cantharide, le tout parfumé selon le goût des consommateurs.

Quelques tabourets bas, deux ou trois tables, dites à la turque, et, le long des murs, un étroit lit de camp recouvert de nattes et de tapis, achèvent l'ameublement des plus primitifs de cet étrange café.

Traversons cette salle sans nous y arrêter, et, soulevant la portière qui a la prétention de cacher cette porte, entrons dans la pièce consacrée particulièrement aux fumeurs et aux mangeurs de haschiche.

Nous voici dans la salle mystérieuse que les fidèles du lieu désignent, les uns, sous le nom de Porte de la haute félicité, les autres,

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

sous le nom de Porte du diable, — Bab el Chitane. —

Rien de plus étrange et de plus curieux que cette salle.

Que nos lecteurs se figurent une pièce de cinq mètres de long sur quatre de large, aux angles arrondis et convexes ; blanchie à la chaux comme la première, mais ornée de nombreuses glaces de forme vénitienne et de grandeur différente.

Entre ces glaces se trouvent des dessins grossiers, enfantins, sans l'ombre d'une perspective, représentant des navires à voiles longeant des constructions impossibles bornant une mer d'un vert d'émeraude, sur laquelle voltigent des oiseaux aux formes fantastiques, aux coloris des plus capricieux, mais où dominent le bleu, le rouge et le vert, les trois couleurs favorites de tout bon musulman qui se respecte.

Tout le long des murs est adossée une ottomane très basse, sur laquelle sont étendus plusieurs tapis de provenance diverse, des coussins en étoffes bariolées et en cuir d'un rouge foncé.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Le sol est recouvert par une natte épaisse, comme on en fabrique à Trébizonde.

Sur cette natte, reposent plusieurs tapis de prix, destinés, comme un gazon épais, à assourdir les pas des visiteurs.

Au milieu de ce maschicheh existe une seule table, de forme européenne, dont le bois, de sapin ordinaire, est masqué par une couche épaisse de couleur verte.

Cette table, qui fait contraste par sa modernité, supporte des cendriers, deux brûle-parfums et un aquarium contenant des poissons rougeâtres.

Le lieu est éclairé d'en haut par un large vasistas; mais, à l'heure où nous sommes, sa lumière est fournie par un flambeau à sept branches, où brûlent lentement des bougies vertes.

Tel est, grosso modo, le cadre dans lequel vont se dérouler les événements qui devaient rendre vaines les espérances apeurées du Commandeur des Croyants.

Minuit avait sonné, et, pendant que le vulgaire des consommateurs se faisait servir du thé et du café dans la première salle de l'éta-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

blissement d'Ali ben Mohamed, celui-ci pénétrait dans la pièce que nous venons de décrire, en compagnie d'un personnage dont il a été souvent question entre Fatmé et sa fille, mais que nous n'avons pas encore présenté à nos lecteurs.

Ce personnage était, au moment où se passent les faits que nous racontons, âgé de vingt-cinq à vingt-sept ans.

Brun, le teint légèrement pâle, une fine moustache noire ombrageant vigoureusement sa lèvre supérieure, le nez napoléonien et le menton taillé comme celui que David donna au grand empereur français; de taille élancée, svelte malgré une carrure puissante; les extrémités fines, avec des mains sèches et nerveuses, aux doigts légèrement spatulés; enfin, les yeux largement fendus, aux sourcils et aux cils noirs, mais à la couleur d'un gris verdâtre, empruntant par instant aux fauves leur éclat d'un vert rougeâtre, tel se présentait notre nouveau personnage qui, sous son fez de forme militaire, sa stambouline et son pantalon noir, avait réellement grand air.

Quant à Ali ben Mohamed, il représentait

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

bien ce type du Kabyle du Djurjura, où se rencontre, encore mieux qu'en France, le faciès de ces Gaulois d'un blond fauve qui, après avoir conquis la Lombardie, traversèrent la Méditerranée et envahirent, par petits groupes, la plus grande partie du pays qui porte aujourd'hui le nom de Grande Kabylie.

En pénétrant dans le maschicheh, Ali ben Mohamed s'était effacé pour laisser passer son visiteur.

Celui-ci, lui posant la main sur l'épaule, lui dit en excellent arabe :

— Viens t'asseoir près de moi, et, pour ne pas éveiller l'esprit de méfiance de ton cafedji, fais-nous porter du café et des chibouks.

— J'ai devancé tes désirs.

— C'est bien.

Comme, en ce moment, le garçon entrait, portant les deux tasses de café sur un petit plateau et tenant dans sa main gauche les chibouks, dont le blond tabac s'allumait au contact de deux charbons ardents, le visiteur, changeant de ton, s'écria :

— Que Dieu soit loué! cher ami, pour la prospérité qu'il te donne et la reconnaissance

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

que tu gardes dans ton cœur pour les amis, qui, comme moi, laissent leurs pas s'égarer rarement dans ton café !

— Que la volonté de Dieu soit faite ! répondit en s'inclinant légèrement, le maître de céans.

Et, s'adressant directement à son serviteur :

— Pose ton plateau sur la table, et pendant que je vais causer avec l'ami qu'Allah nous envoie, surveille bien l'établissement... Ne laisse pénétrer personne ici.

— Il sera fait selon ta volonté, maître, s'empressa de répondre le garçon, en exécutant l'ordre qu'il venait de recevoir.

Restés seuls, les deux hommes s'assirent sur l'ottomane, prirent leur tasse de café de la main gauche et, silencieusement, gravement, portèrent à leurs lèvres l'extrémité ambrée du chibouk qu'ils tenaient de la main droite.

Après avoir bu deux ou trois gorgées de café, et bien allumé leur longue pipe au tuyau de merisier, les deux interlocuteurs se regardèrent fixement.

Le regard d'Ali ben Mohamed interrogeait celui de son visiteur, visiteur qui n'était autre

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

que le brillant Djélalédin, l'officier au courage et au sang-froid duquel la fille de Fatmé avait dû son salut, lors de la fameuse promenade des Eaux-douces d'Europe, et de Maslak.

— Tu veux savoir ce qui m'amène chez toi à pareille heure?

— Oui, exprimèrent les yeux du Kabyle.

— ... Avant que je te le dise, réponds d'abord aux questions suivantes...

— Parle, interrompit le cafedji... Tu sais que moi et les miens sommes tout à toi et au maître, à qui Dieu fasse justice et miséricorde! que tu représentes et dont, pour nous, tu es comme le grand vizir.

— Merci pour ces bonnes paroles... le maître les connaîtra et saura les apprécier comme il convient... Dis-moi, est-ce que Firouz Agha vient toujours s'enivrer de haschiche?

— Toujours.

— A quelle heure vient-il d'habitude?

— Après son service du palais; entre sept et huit heures de la nuit.

— C'est-à-dire vers une heure du matin?

— Précisément.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Penses-tu qu'il viendra cette nuit?

— Très probablement, car voici cinq jours que je ne l'ai vu, et pour cet enragé haschichéen, c'est énorme.

— Bien... S'il vient, tu t'arrangeras pour que je reste seul avec lui... et tu éloigneras, sans en avoir l'air, les consommateurs qui pourraient se trouver encore dans l'autre salle.

— Tu seras ponctuellement obéi... Mais que veux-tu faire?

— Je ne sais encore... Un grand danger menace le fils de notre glorieux maître.

— L'enfant de la kadine Marguerite?

— Oui.

— Mais, ne m'as-tu pas affirmé que son existence était ignorée?

— Je te l'ai dit, parce que je le pensais; mais il paraît que l'usurpateur a des doutes.

— Et ces doutes, comment lui sont-ils venus?... Qui donc a parlé? Est-ce un des nôtres?

— Non, grâce à Dieu!... Du reste, je te l'ai dit, à part Fatmé, l'ange que le Prophète lui a donné pour fille, toi et moi, personne ne connaît l'existence du fils de notre bien-aimé

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

maître, à qui Dieu fasse miséricorde, en attendant qu'il lui donne la haute justice à laquelle il a droit.

— Eh bien?

— Eh bien !... Eh bien ! il paraît que le chef des eunuques qui était de garde au moment de l'accouchement de la kadine, est descendu dans le jardin au moment où Fatmé ouvrait la fenêtre... Caché derrière un lentisque, il aurait assisté à l'enlèvement du véritable enfant de notre bien-aimée maîtresse... et il aurait entendu les vagissements du nouveau-né que portait dans une corbeille un des nôtres, officier de la kadine Marguerite.

La mort tragique du fossoyeur, un des tufekdjis du palais, ou plutôt sa disparition... car on ignore encore ce que nos amis ont fait de cet homme, qu'il nous a fallu enterrer avec son secret, a augmenté les soupçons de l'eunuque et, pensant toucher une bonne prime, il est allé raconter au Sultan ce qu'il savait... et surtout ce qu'il pensait.

Mis en éveil par ce récit, celui-ci a donné des ordres pour que le cadavre enterré à Tchamlidja fût déterré et remis à son médecin en

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

chef, afin que ce dernier en fasse l'autopsie.

Profondément étonné par ce qu'il entendait, Ali ben Mohamed en oubliait son chibouk, pour mieux écouter et graver plus profondément dans son cerveau les paroles que, lentement, Djélalédin laissait tomber de ses lèvres.

Quand ce dernier eut terminé le récit que nous venons d'entendre, l'Algérien, décroisant rapidement une de ses jambes, se soulevant à moitié, demanda anxieusement :

— Et tu connais l'eunuque qui a fait cette dénonciation?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il?

— Firouz agha.

— Firouz?... Mon client? Cet ivrogne de haschiche et de boissons fortes?

— Oui, lui-même.

— Allah!!... Allah!!!... Est-ce bien possible?

— Hélas! mon pauvre Ali!

— Mais comment as-tu su tout cela?

— Je ne puis te le dire... j'ai promis, sous serment, de me taire.

— C'est bien... je n'insiste pas.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Après un instant de silence, pendant lequel le cafedji aspira coup sur coup plusieurs bouffées de fumée, Djélalédin continua :

— Ainsi, c'est bien entendu... dès que Firouz agha arrivera, tu l'introduiras ici et tu lui donneras une double dose de ton haschiche... préparé avec notre opium... En même temps, pour expliquer ma présence, tu m'apporteras, avec du café, un morceau de lakoum [1], que tu me présenteras en me disant :

— Voici, effendi, votre haschiche de la Porte de la félicité.

— Je comprends.

— ... Ceci fait, tu nous laisseras et tu ne viendras, quoi qu'il arrive, que sur mon appel.

— Et après? interrogea froidement Ali ben Mohamed.

— Après?... tu veilleras à ce que nos deux caïquedjis soient à notre disposition.

— Bien. Je vais les faire prévenir... Que Dieu t'assiste et t'inspire.

En disant ces mots, le cafedji se leva, serra vigoureusement la main de son partenaire et

1. Espèce de confiture-pâte, analogue à la pâte de guimauve.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

se retira, emportant les tasses vides et les chibouks à moitié fumés.

Ali ben Mohamed parti, Djélalédin se mit à songer sérieusement aux moyens qu'il pourrait employer pour empêcher Firouz agha d'être à l'heure dite au rendez-vous du mont Tchamlidja :

Devait-il s'assurer tout simplement de sa personne, en provoquant un long sommeil léthargique, comme celui que procure le mélange de haschiche et d'opium qu'il avait indiqué à l'Algérien? mais ce moyen, précieux pour paralyser quelqu'un pendant vingt-quatre heures, ne présentait pas dans cette circonstance toutes les garanties voulues.

Empêcher l'eunuque de terminer sa délation à l'heure dite, c'était chose facile, mais après?... qu'adviendrait-il? Est-ce que le délateur, revenu à lui-même, ne chercherait pas à réparer sa faute? La chose était très probable. Et alors?... Alors, on retombait dans la même situation : c'étaient de nouvelles mesures à prendre... et qui sait si, cette fois, les choses se présenteraient comme elles paraissaient se présenter cette nuit?

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Cette nuit!... Etait-il dit seulement que Firouz agha, cédant à sa passion, viendrait s'y livrer comme il en avait l'habitude? Sobre depuis plusieurs jours, au dire d'Ali ben Mohamed, n'attendrait-il pas la réalisation de son projet pour se donner à nouveau à l'ivresse haschichéenne?

Et s'il en était ainsi? Si Firouz agha, tenant sa promesse, faisait trouver le corps de l'enfant de l'Arménienne? Est-ce qu'il ne serait pas facile de constater que ce n'était pas là le cadavre d'un nouveau-né? Eh oui! sans doute!... Et alors? Alors, parbleu! Fatmé était perdue, car sa substitution d'enfant établie; elle se trouverait tout à la fois privée de son poste, de ses honneurs et de sa vie... Fatmé mourrait donc,... elle mourrait, car le maître ne pardonnerait pas une telle infraction à sa volonté! Fatmé!... Mais ce serait également la condamnation de sa fille; de cette douce et délicieuse Mariam, la prunelle de ses yeux à lui, l'âme de sa vie, la lumière de ses jours; celle à qui il s'était donné corps et âme, qu'il aimait par dessus tout, à laquelle, il eût volontiers, avec ivresse, sacrifié tout son sang, sa

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

part de vie ici-bas, et sa part de paradis là-bas !...

Non ! non ! cela n'était pas possible... Il fallait à tout prix empêcher un tel malheur !

Firouz ne devait pas aller au rendez-vous, il ne devait pas parler... Il devait se taire à jamais !

A jamais !

Et à cette pensée, Djélalédin sentait le frisson des suprêmes résolutions s'emparer de son être...

A jamais !...

Mais c'était la condamnation du pauvre diable ; c'était sa mort, puisque le Dieu du silence a sa résidence dans les tombeaux !

Sa mort ! pensait le fiancé de Mariam en tressaillant. Et sous cette terrible pensée, son cerveau se convulsait pour échapper à la lugubre étreinte et trouver un moyen moins épouvantable et aussi efficace.

Et Djélalédin, effrayé dans son âme loyale de soldat, cherchait, se livrait à mille combinaisons, à mille projets, au bout desquels, comme un juge inflexible, sa raison ne lui montrait qu'une solution, qu'une résultante :

La mort !

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

La mort ! mais c'était horrible ! C'était surtout indigne d'un soldat, puisqu'il ne pouvait la donner dans un combat à armes égales; avec l'excuse de la fièvre du sang, de l'entraînement ou de l'instinct de la conservation.

L'instinct de la conservation !... Mais est-ce que ce n'était pas sa vie à lui-même qui se trouvait engagée dans ce combat, ayant pour prix la vie de Fatmé et de sa fille, c'est-à-dire, de sa fiancée, de sa bien-aimée ?

Oui, certes, c'était un combat... et un combat mortel encore, car, de son issue, devait résulter, ou la mort d'un des combattants, ou celle de trois personnes : de Fatmé, de Mariam et de lui-même car, il le sentait, il ne survivrait pas à la perte de son amour.

Et puis, est-ce qu'à ces considérations, si puissantes sur l'esprit d'un amoureux, ne venaient pas s'ajouter des considérations d'un autre ordre, aussi puissantes et aussi énergiques? En sauvant celle qu'il adorait, ne sauvait-il pas aussi l'enfant de son maître à lui, de ce sultan Mourad, alors emprisonné et convaincu de folie, pour lequel il eût volontiers fait le sacrifice de sa vie ?

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Oui, sans doute; mais tuer... tuer encore... tuer de ses propres mains, n'était-ce pas épouvantable ?

Et, malgré lui, Djélalédin songeait à ce pauvre tufekdji qu'il avait fait exécuter par un de ses hommes, dans la pensée, précisément, d'éviter ce qui allait se produire :

La constatation de la fraude de Fatmé !

Et de nouveau, en proie à la plus terrible des tempêtes sous-crâniennes, Djélalédin, l'esprit ballotté par les orages de sa raison et de sa conscience, en arrivait à se demander comme le sombre héros de Shakspeare : faut-il, ou ne faut-il pas ?

« Etre ou ne pas être » !

C'était en effet, le terrible dilemme auquel venait se heurter sa raison, affolée par les orageuses pensées qui s'entrechoquaient dans tout son être intellectuel.

Il fallait tuer pour vivre, ou laisser vivre pour mourir.

Notre penseur en était là de ses navrantes et sanguinaires réflexions, quand il entendit une voix, à lui inconnue, s'écrier :

— Par Allah ! je veux ce soir goûter à tou-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

tes les félicités paradisiaques... Je veux oublier ce que je suis, pour devenir l'égal des autres hommes et sentir ma moelle tressaillir comme la leur...

Allons, mon brave Ali, prépare-moi de ton meilleur café, un bon narguilleh avec du fin tabac de Latakié... et apporte-moi une bonne cuillère de cette délicieuse confiture, dont les houris du Paradis nous ont donné la recette pour nous consoler de cette chienne d'existence !

Ces derniers mots étaient à peine prononcés qu'un homme, ayant les apparences d'un serviteur du palais impérial, souleva la portière et pénétra dans le haschicheh.

Derrière lui, venait Ali ben Mohamed.

Ce dernier fit un signe d'intelligence secrète à Djélalédin, et du regard lui dit :

— Voici l'homme.

A l'entrée de l'inconnu, Djélalédin s'était subitement levé, le teint encore plus pâle et plus mat que d'habitude, et s'adressant presque brutalement au cafedji, il s'écria :

— Ah çà ! on ne peut donc pas se faire ser-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

vir ici ? Et mon café ? Et mon mahadjoun [1] ?

— Voilà, voilà ! effendi... On vous sert.

— Tiens, je ne serai donc pas seul dans ta chambre du diable ? s'exclama le nouveau-venu en s'adressant à Ali ben Mohamed.

— A peu près, seigneur, car l'effendi que voici est un néophyte, ne fréquentant pas mon établissement.

— Bah ! Les chiens de Français, que Dieu damne ! disent dans leur esprit du diable, que plus on est de fous, plus on rit... Nous rirons donc, effendi, et nous tâcherons de passer le plus gaiement possible les heures qui précéderont le lever du soleil... Pour ma part, je veux cette nuit, les plus belles houris et les plus voluptueuses esclaves.

Et, en prononçant ces derniers mots, le fervent disciple du haschiche et de ses folies mystérieuses, partit d'un franc éclat de rire qui laissa voir une superbe rangée de dents, d'une blancheur éclatante, comme en possèdent certains noirs.

— Si ma présence ne vous gêne pas, la vô-

1. Autre nom de haschiche préparé.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

tre ne me sera qu'agréable, car vous me paraissez un gai et savant compagnon, interrompit Djélalédin.

— Gai ! pas toujours !... Savant ? cela dépend des circonstances, des jours et des heures. En tout cas, je ferai de mon mieux, effendi, pour diriger vos pas inexpérimentés, si j'en crois le brave Ali, dans le sentier mêlé de ronces et de fleurs que nous allons suivre.

— Bravo !... Qu'Allah nous assiste et fasse entr'ouvrir pour nous les portes d'or du Paradis.

— Peuh ! ce n'est pas toujours dans le Paradis que nous conduit le simple haschiche... : et se tournant vers Ali, qui avait écouté l'échange de ces paroles sans paraître y attacher la moindre importance, le nouveau venu s'écria joyeusement :

— Allons, mon brave Ali, fais nous apporter ce que nous t'avons demandé : le mahadjoun de cet effendi et mon haschiche des jours de fête.

— C'est bien, seigneur... Je vais vous servir moi-même.

Et Ali ben Mohamed, après avoir échangé

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

un signe mystérieux avec Djélalédin, se retira pour aller chercher les objets demandés.

Celui-ci avait à peine disparu que le nouvel hôte du maschicheh se mit à son aise en enlevant son pardessus, le léger foulard qui entourait son cou et les minces bottines dont la double chaussure, en forme de galoche, était restée sur le seuil de la porte, confiée à la vigilance du serviteur d'Ali.

Ces préparatifs de bien-être terminés, l'inconnu, qui n'était autre que Firouz agha, un des principaux eunuques du palais Impérial, s'assit sur le divan, à côté de Djélalédin, auquel il demanda :

— Aidez-moi donc, effendi, où vous ai-je vu? Certes, vous n'êtes pas pour moi un inconnu.

— Ni pour moi, car j'ai eu l'honneur de vous rencontrer quelquefois au Palais.

— Vous savez donc qui je suis?

— Sans doute..... qui ne connaît du reste le célèbre gentilhomme [1] Firouz agha; l'heureux gardien des charmes de la belle ikbal [2] Besmé.

1. C'est par ce titre que l'on désigne les eunuques attachés au service du mabéin ou maison impériale.

2. Ikbal, favorite.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Ah! Ah! Eh bien! mais..... vous? comment vous appelez-vous? répondit l'eunuque avec une nuance bien marquée d'heureuse surprise et de protection seigneuriale.

— Omer Djélalédin, commandant en second du deuxième escadron des chasseurs de la garde.

— Omer Djélalédin, que notre glorieux maître a attaché dernièrement au service de la kadine Marguerite?

— Lui-même, seigneur.

— Bien, bien. Je me souviens maintenant des circonstances où nous nous sommes rencontrés.

Et, sans plus de salamalecs, Firouz tendit la main à son interlocuteur, qui la prit et la serra mollement, avec une sorte d'hésitation, comme à regret.

A ce moment, Ali revint, apportant tout ce que lui avaient commandé les consommateurs.

— Dis-moi, demanda Djélalédin, en prenant le plateau qui lui était destiné, est-ce que ton établissement est discret? Peut-on rester ici pendant la durée des effets du haschiche,

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

sans craindre d'être dérangé, vu ou espionné?

— Oh! quant à ça, s'écria Firouz agha, sans donner le temps au cafedji de répondre à la question formulée à dessein par l'officier, quant à ça, vous pouvez être tranquille... Voilà bientôt trois ans que je viens régulièrement ici, et pendant ce temps je n'ai eu qu'à me louer des égards, des bons soins et de la discrétion d'Ali.

— N'importe, continua Djélalédin, je tiens à ce que nous soyons seuls..... car il me serait très désagréable que l'on apprît en haut lieu que je suis venu ici, contre la défense de nos chefs, m'enivrer de haschiche.

— Il sera fait selon votre désir..... Vous resterez seul..... personne ne viendra, dans cette pièce, s'empressa de dire Ali.

— C'est bien, ça, ajouta l'eunuque; du reste, nous saurons reconnaître généreusement tes bons offices.

Ceci dit, le cafedji se retira pour veiller à l'exécution des instructions qu'il venait de recevoir, et nos deux haschichéens se préparèrent gravement, l'un en fin connaisseur, l'autre en homme paraissant plus curieux qu'enchanté,

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

à savourer leurs diverses préparations exhilarantes.

Un court silence accompagna et suivit l'absorption du café et de la mystérieuse confiture, authentique pour Firouz agha, fausse pour Omer Djélalédin.

— Enfin ! Nous voilà lestés et en route pour le monde surnaturel..... s'écria joyeusement l'habitué du maschicheh.... et, s'adressant plus directement à son compagnon :

— Est-ce la première fois que vous faites usage de cette délicieuse drogue?

— Non. J'en ai déjà pris deux ou trois fois..... mais il y a longtemps.

— Eh bien ! vous verrez, mon jeune officier, que vous y reviendrez..... surtout si vous êtes amoureux d'une belle inhumaine, réfractaire à vos demandes.

— Hélas ! c'est un peu mon cas..... Suis-je aimé? je l'ignore encore..... Ce que je sais, c'est que je suis fou d'une adorable enfant, belle comme les amours, douce comme la génisse qui vient de naître.....

— Et plus belle que les houris du Paradis, interrompit en riant Firouz agha. Je connais

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

cette musique : elle a été chantée bien souvent à mes oreilles par des amoureux aussi brillants, aussi jeunes et aussi éperdument épris que vous me paraissez l'être..... Et c'est pour goûter, par anticipation, les plaisirs auxquels vous aspirez, que vous vous êtes souvenu du haschiche ?

— Ma foi, à vous dire vrai, c'est un peu cela.

— Y aurait-il encore autre chose ? Un autre malheur, que celui d'aimer une femme, hanterait-il votre cervelle ?

— Non. Mais, je suis dans une période d'ennuis et de mélancolie que je veux essayer de combattre par les moyens dont me parlent si souvent plusieurs de mes camarades.

— Par Allah ! vous avez bien raison... Pour moi, je ne connais rien de plus utile et de plus agréable pour vaincre les démons noirs qui cherchent à s'emparer de notre esprit, qu'une bonne nuit passée dans les ivresses amoureuses ou folles, riantes ou désordonnées, calmantes ou excitantes, mais toujours vives, toujours imprévues et réjouissantes, que nous procure cette délicieuse plante, poussée en pleine terre musulmane.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Oui, sans doute, s'il en est toujours ainsi ; si le haschiche répond toujours à nos désirs et verse en nos cœurs les consolations et les joies que nous lui demandons.

— Toujours !... c'est beaucoup dire et beaucoup demander... Faites-vous toujours dans la vie ce que vous désirez ?

— Certes non.

— Eh bien ! il en est de même pour le haschiche : vous obtenez un jour beaucoup plus que vous demandez ; et le lendemain, vous obtenez... tout le contraire de ce que vous désirez... Tenez, moi, par exemple, je voudrais ce soir obtenir et sentir toutes les ivresses amoureuses dont je suis privé par mon état... je voudrais... ne voir que des choses gaies et joyeuses... joyeuses surtout, car j'ai demain une besogne à faire qui me préoccupe fort et ne laisse pas que de me tourmenter... Eh bien ! c'est peut-être le diable qui va m'ouvrir sa porte.

— Une besogne désagréable, vous ? interrogea un peu anxieusement Djélalédin.

— Oui, moi... Mais au diable les soucis et

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

les inquiétudes!... Ne parlons plus de cela et soyons tout à notre kief[1].

— Ainsi soit-il! murmura l'officier.

Soudain, les regards de Firouz agha devinrent fixes; une légère moiteur envahit ses tempes. Regardant étrangement son partenaire, il éclata d'un rire nerveux et balbutia, comme se parlant à lui-même :

— Allons, bon! voilà ce coquin de haschiche qui commence déjà à faire ses farces... Dieu, comme vous êtes drôle, mon camarade! Oh! oh! oh! — et, franchement, d'un rire joyeux : Quel nez vous avez... Bon, le voilà qui se dédouble et qui s'allonge... qui s'allonge! Par Allah! quel beau double nez vous possédez!... Et, riant de plus en plus fort, tout entier secoué par des spasmes,... Que c'est bête et que c'est drôle!... voilà que de votre nez, séparé en deux, sort une quantité de petits nez qui s'envolent partout, partout... Tenez, voyez-vous celui-ci?... le voilà voulant absolument entrer dans le mien... et, en prononçant ces paroles, Firouz agha, soumis à la période hi-

1. Variété de *farniente.*

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

larante qui est presque toujours le premier acte de la crise haschichéenne, fouetta vivement son nez de sa main droite, comme on le ferait pour en chasser la mouche qui voudrait s'y poser :

— Veux-tu t'en aller, espèce de vibrion... espèce de nez manqué... Brrrou! Va-t'en d'ici... retourne chez ton propriétaire!

Et il riait encore plus fort, au point de pleurer sous la douleur qui ébranlait ses systèmes nerveux et musculaires.

Peu familiarisé avec cet état, prélude des visions qui vont, se déroulant tour à tour sous les yeux du crisiaque, Djélalédin regardait l'eunuque avec un sentiment de surprise peu déguisé.

Celui-ci continua : Nez, nez... eh non! je ne suis pas un nez!... Oui, j'en ai un; mais je ne suis pas lui et il n'est pas moi... Brrr... Brrr... Comme il fait froid... Je crois, par Allah! que je vais me changer en glace... la glace!... c'est si bon quand il fait chaud, bien chaud!

Cessant de rire à ces mots, le visage redevenu calme, sans les contorsions précédentes,

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Firouz, poussant de profonds soupirs de satisfaction, s'écria, le front et les tempes inondés de sueur : Etais-je bête de croire que j'allais me changer en glace, quand voici que je me sens renaître sous l'influence de cette douce chaleur.

Et la crise se calmant subitement, comme elle avait débuté, l'eunuque, reprenant possession de sa raison, sortit un mouchoir de la poche intérieure de sa stambouline et s'essuyant le visage, les yeux redevenus normaux, malgré une dilatation assez marquée de leur pupille, murmura, en regardant curieusement son compagnon d'occasion :

— On voit bien qu'il y a quelques jours que je n'ai pris du haschiche... Voyez comme il a agi vivement sur moi alors que vous ne me paraissez pas être encore sous sa première influence.

— J'ignore ce qui va se passer, mais je me sens tout drôle... J'éprouve comme des bourdonnements et de singulières sensations de vertige, répondit Djélalédin, désireux de donner le change à cet homme, dont il se demandait encore, avec effroi, ce qu'il devait faire.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— C'est la drogue qui commence à agir, objecta celui-ci... Ne vous troublez pas; quoi qu'il arrive, rappelez-vous qu'il n'y a rien à craindre et que nous nous retrouverons sains et saufs, ne gardant comme souvenir de nos folies qu'un peu de mal de tête et la mémoire très complète, très vivace, de ce que nous aurons entendu et éprouvé.

En prononçant cette dernière parole, Firouz agha, portant ses mains à son front, comme pour en chasser d'obsédantes pensées, s'écria :

— Voilà qui est étrange : on dirait que le sommeil vient s'emparer de moi; et, se secouant violemment, il se leva, appelant d'une voix aiguë le cafedji.

Celui-ci, qui se tenait derrière la portière donnant accès à la première salle de l'établissement, s'empressa d'accourir et lui demanda ce qu'il voulait.

— Redonne-nous du café... Ton haschiche agit sur moi comme s'il contenait de l'opium.

— C'est une idée, seigneur... Je vous ai donné la préparation habituelle.

— Je le sais bien; mais que veux-tu, mon brave Ali, voici plusieurs jours que je jeûne,

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

et mon cerveau est, ce soir, plus susceptible que d'ordinaire. Apporte-nous donc du café.

Et, reprenant sa position antérieure, le haschichéen se livra à une série de bâillements qui eurent pour effet de provoquer le même acte chez Djélalédin.

Le café apporté, nos deux personnages le burent, avec une réelle satisfaction pour l'un, une certaine indifférence pour l'autre.

Firouz agha avait à peine achevé de humer sa tasse qu'une seconde crise se manifesta.

Battant l'air de ses mains, cherchant encore à vaincre l'étrange somnolence qui s'emparait de lui, il cria, de cette voix perçante et efféminée que l'on ne rencontre que chez les eunuques :

— Va-t'en, vilain personnage, laisse-moi! Que viens-tu faire ici? Chien, fils de chien!... Veux-tu bien t'en aller... hein!... Tu dis? Allons donc! Est-ce que le haschiche a jamais donné la mort?... Comment, tu oses prétendre que c'est ma dernière nuit?... Mais qui es-tu, toi qui parles ainsi? Enlève donc ce grand manteau rouge, dont le capuchon cache ton visage. Brrrou... la vilaine tête!... Mais c'est

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

la mort, par Allah!... la mort qui vient à moi, hideuse et gluante, comme une bête immonde!...

Se soulevant brusquement, les traits contractés par l'effroi, l'œil fixe, hagard, épouvanté, le malheureux appela au secours, d'une voix qui n'avait plus rien d'humain.

A cet appel désespéré, à cet appel dans lequel vibrait toute la gamme angoissante des condamnés à mort, Djélalédin se levant, mu comme par un ressort, demanda, plus troublé qu'il n'eût voulu le paraître :

— Qu'avez-vous? Qu'avez-vous donc?

— Là! là! hurla le haschichéen. Ne voyez-vous pas?... Là... près de vous, cet homme... ou plutôt, cet horrible décharné, enveloppé de rouge qui, de ses yeux, lumineux comme une immense étoile, vous inonde de clarté, alors que sa main droite, étendue vers moi, projette sur tout mon être une ombre qui me glace!... N'entendez-vous pas cette voix, qui, pareille au roulement lointain de la foudre, hurle qu'il faut que je parte d'ici... qu'il faut que je parte à l'instant, si je ne veux pas mourir... Mourir! mais c'est de la folie! Comment, moi, mourir?

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

mourir... au moment où je vais toucher les mille livres [1]... qui m'ont été promises par notre glorieux maître? Allons donc! c'est de l'aberration! Et se débattant énergiquement contre l'horrible vision, il cria à nouveau :

— Va-t'en ! au nom du Dieu puissant et miséricordieux.

Haletant, Djélalédin suivait avec une sorte d'effroi, cette phase singulière et presque prophétique de l'ivresse de l'eunuque.

Pris à son tour d'une bizarre angoisse, il écoutait, nerveusement, les divagations si lugubres de cet homme, dont la vie et la mort se livraient en son âme un si terrible combat.

C'était donc là, pensait-il, l'homme duquel dépendait le salut ou la perte de la mère de sa fiancée qu'il idolâtrait et pour le bonheur de laquelle il eût volontiers fait le sacrifice de sa vie.

Et en songeant au secret redoutable auquel l'eunuque avait fait allusion, en parlant de la gratification de mille livres qui lui avait été promise pour fruit de ses révélations, notre

1. 23,000 francs. Voir *les Bas-Fonds de Constantinople.*

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

officier sentait la colère monter à son cerveau, et la haine faire place à la pitié qui s'était emparée de lui à l'audition de la vision prophétique de celui qui, entré dans cette pièce, souriant et heureux, plein de vie et de force, devait en sortir à l'état de cadavre.

Pendant que Djélalédin se livrait à ces courtes réflexions, Firouz agha devint subitement silencieux, s'étendit sur le divan, la tête appuyée sur un des coussins qui se trouvait à proximité et sembla vaincu par le sommeil.

— Va-t-il dormir?... Et ne parlera-t-il plus? pensa Djélalédin.

Et, se dirigeant à pas de loup vers la porte d'entrée du maschicheh, il appela Ali à voix basse.

Celui-ci, qui observait ce qui se passait, l'œil collé à un des trous de la portière, s'empressa de la soulever et, posant l'index sur ses lèvres, fit signe à l'officier de le suivre.

Ils étaient à peine réunis, que Djélalédin demanda tout bas :

— Va-t-il dormir? son sommeil sera-t-il profond?

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Non, pas encore; le sommeil ne viendra qu'après une troisième ou quatrième crise.

— Alors, il parlera encore?

— Certainement, et je vous engage, quand il retrouvera ses sens et sa lucidité, de faire semblant d'être sous l'action du haschiche.

— C'est bien... Les caïquedjïs sont-ils avertis...?

— Oui, effendi... Tout est prêt.

— Et ton avis?

— Conforme au vôtre... Il n'y a pas à hésiter... Il faut l'empêcher à tout prix de révéler ce qu'il sait... Songez qu'il y va du salut du fils de notre maître.

Du reste, si votre bras faiblit, si votre volonté est incertaine, faites-moi signe. Entre mon devoir et mes intérêts, je n'hésiterai jamais!... Un client de plus ou de moins... et Ali ponctua sa pensée par un haussement d'épaules significatif.

Comme à ce moment même, Firouz agha se soulevait spasmodiquement, Djélalédin retourna précipitamment à son poste en faisant le moins de bruit possible.

Sorti de sa torpeur, mais encore hébété, le

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

haschichéen, se frottant vivement les yeux, demanda :

— Etes-vous là ? effendi ? Je ne vous vois plus... du reste, tout est noir autour de moi... Je ne sais plus où je suis, ni d'où je viens. Quelle drôle de chose, continua le gentilhomme de la chambre de l'ikbal Besmé comme se parlant à lui-même, il me semble que je n'ai plus de corps... que mon être flotte, mollement, sans aucune consistance... où ? du diable si j'en sais quelque chose.

Et revenant à sa première idée :

— Etes-vous-là, effendi ?

— Me voici... Ne me voyez-vous donc pas? s'écria Djélalédin, en touchant le bras de l'eunuque.

— Aïe !... Sapristi ! avec quoi m'avez-vous donc touché?

— Avec ma main, parbleu.

— Avec votre main?... Eh bien ! elle est belle !... On dirait du plomb fondu... du plomb fondu... et bouillant, encore !... Tiens, tiens !

Et, subitement, l'halluciné reprenant ses sens, dit :

— Voilà d'étranges sensations, mon officier,

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

il me semblait que vous n'étiez plus là... que vous étiez parti... parti bien loin... faire, je ne sais quelle lugubre besogne...

— Bah! je ne vous écoutais pas... Figurez-vous que j'étais près de ma bien-aimée qui, en appuyant follement ses lèvres sur les miennes, me murmurait des paroles que je ne comprenais pas, mais qui bouleversaient tout mon être...

— Ah! ah! mon gaillard, vous êtes bien heureux, vous... Moi, je ne perçois et ne vois que des choses lugubres ou ridicules et bêtes... C'est le diable qui est ce soir dans mon haschiche!... Tenez, je vais essayer de fumer une cigarette parfumée à la rose. Cela changera peut-être le défilé des vilains spectacles qui se présentent devant moi.

Faisant comme il venait de le dire, le brave eunuque sortit de sa poche un élégant porte-cigarettes en vieil argent ciselé, l'ouvrit et en tira une cigarette qu'il s'empressa d'allumer à la petite bougie que lui tendait son compagnon.

— En voulez-vous une? dit-il à celui-ci en lui présentant le porte-cigarettes ouvert.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Non, merci... le mal de cœur et les vertiges que j'éprouve m'enlèvent le désir de fumer.

— Comme vous voudrez... Il ne faut jamais contrarier ses compagnons.

Et Firouz agha, refermant son porte-cigarettes, le fit disparaître dans sa stambouline.

Il avait à peine tiré quelques bouffées, que son corps fut secoué spasmodiquement au point de l'obliger à s'étendre de nouveau.

La cigarette tomba de ses doigts et de nouvelles visions s'emparèrent de son cerveau.

Cette fois, les effets, ne furent plus les mêmes; son visage exprima subitement la béatitude la plus complète ; ses yeux, agrandis outre mesure, semblèrent se noyer dans un océan d'ivresses ; ses lèvres, qu'un rictus agitait ondoyeusement, parurent ne laisser passer que des frémissements extatiques.

Firouz agha parla :

— Voici que je ne suis plus moi... Mon être, transformé, est celui d'un homme parfait, de trente ans, jouissant de toutes ses facultés, de tous ses pouvoirs!.. Je suis tel que Mohamed nous a prédit que nous serions tous dans le

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Paradis : jeunes, beaux... complets... et vigoureux !

Cette crise qui s'annonçait comme différant totalement des deux autres ; cette crise qui devait précéder de peu celle du sommeil léthargique, provoqué par l'opium, qui allait s'emparer physiologiquement du sujet, avertit Djélalédin que le moment d'agir était venu.

Il fallait profiter de cette extase.

Hésiter plus longtemps eût été imprudent.

L'eunuque, avant de subir les effets somnifères de la drogue, pouvait reprendre son sang-froid et retrouver la plénitude de ses forces physiques, quintuplées par le danger !

Décidé à agir sans plus tergiverser, l'officier, impassible comme la justice suprême, la tête haute, les sourcils contractés, les regards flamboyants, s'approcha du malheureux, alors plongé dans ce ravissement énervant que connaissent seuls les hystériques et les mangeurs de haschiche, et lui posa énergiquement ses mains sur les épaules.

A ce contact, l'extatique tressaillit vivement et chercha, mais en vain, à se soustraire à cette pression, plus brutale pour lui que celle

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

que les tenailles exercent sur le clou que l'on veut arracher de sa place.

— Au diable! s'écria-t-il, au diable l'importun qui vient ainsi me troubler juste au moment où j'allais entrer dans la lumière des houris toujours femmes, toujours vierges!...

Aïe!... lâche-moi donc, bête immonde!... débarrasse-moi de ce feu qui me brûle les épaules et le cou!... Chien! fils de chien!... Vilain démon du feu, lâche-moi...

— Tais-toi, esclave! gronda d'une voix puissante, Djélalédin,... tais-toi et réponds-moi.

Et en s'exprimant ainsi, l'officier, les mains crispées sur les épaules de Firouz agha, darda ses regards, devenus froids et tranchants comme l'acier, dans les yeux éperdus du malheureux.

— Que veux-tu? hurla plutôt que ne répondit l'eunuque.

— Es-tu toujours décidé à dévoiler demain le secret de la tombe où a été déposé le cadavre de l'enfant de la kadine Marguerite?

A cette question, ainsi brutalement posée, Firouz agha eut un tressaillement énergique

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

et une lueur de raison, rapide comme l'éclair, illumina sa face crispée.

— Je... je ne veux pas parler... Va-t'en, démon!

— Réponds, je le veux!

— ... Non.

— Ah! tu te refuses à parler?

— ... Oui.

Alors, Djélalédin posant sa main gauche ouverte autour du cou du hashichéen, étendit sa main droite sur le sommet de son front et appuya fortement le pouce sur la racine du nez en répétant d'une voix vibrante, semblable à celle que trouvent les chefs de corps pour enlever leurs hommes :

— Parle! je le veux!... parle!!

Sous cette énergique émission de volonté, l'extatique se tordit comme un serpent, et, soudainement vaincu, frissonnant sous la puissance magnétique et fascinatrice de ces yeux maintenant semblables à ceux d'un tigre prêt à bondir sur sa proie, il murmura :

— Grâce! grâce!

— Parle donc!

— Voici... Eh bien!... non!!

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Une dernière fois, veux-tu répondre?

Et Djélalédin appuya son pouce plus fortement.

— Grâce! grâce! répéta le pauvre diable... Dis-moi ce que tu veux savoir?... Je te dirai tout ce que tu voudras... mais laisse-moi avec ces belles houris qui approchent...

Et retombant de nouveau dans ses spasmes voluptueux, il dit, haletant et éperdu :

— Vois comme elles sont belles ! As-tu jamais regardé d'aussi radieuses créatures ?...

— Laisse tes houris... tu les rejoindras tout à l'heure... réponds-moi : Iras-tu, ce matin à Tchamlidja tenir ta promesse; montrer l'endroit où repose l'enfant de la kadine?

— Oui, oui, soupira plutôt que ne répondit Firouz agha.

— Rien ne peut t'empêcher d'accomplir cet acte?

— Non.

— Rien absolument?

— Non,... rien!

— Et si l'on te donnait de l'or, garderais-tu le silence?

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Je le promettrais... je le garderais même quelque temps... mais je parlerais.

— Pourquoi?

— Pourquoi? articula-t-il péniblement d'une voix hésitante et lugubre... parce que le maître me donnera plus d'argent que vous ne pourriez le faire... et qu'il me faudra, tôt ou tard, choisir entre la délation et... le Bosphore...

— Ainsi, rien ne peut agir sur toi?

— Non, rien!... rien!... Si, je me trompe, car voici ma belle houri, ma radieuse sultane, qu'entourent des houris encore plus belles, plus voluptueuses et...

Le malheureux avait à peine prononcé ces derniers mots, qu'Ali ben Mohamed, faisant brusquement irruption dans la pièce, alors à peine éclairée par l'éclat vacillant des bougies prêtes à s'éteindre, s'écria brutalement, en s'adressant à l'officier.

— Qu'attends-tu? Ne vois-tu pas que l'heure s'avance et qu'il fera bientôt jour?

— O ma sultane! râlait à cet instant Firouz agha; viens! viens dans mes bras!... serre-moi sur ta blanche poitrine!... Serre-moi plus fort!... encore!... encore!... plus fort!... Ah!!

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Et ce fut tout !

Les doigts crispés de Djélalédin s'étaient serrés, comme un étau, autour du cou du bienheureux gentilhomme de la chambre de l'ikbal Besmé, et l'avait envoyé à tout jamais dans ce monde paradisiaque, d'où l'on ne revient plus.

Firouz agha avait eu la mort d'un digne fils du Prophète : il s'en était allé, porté par l'ivresse haschichéenne, vers ces belles houris, ces eaux fraiches et limpides et ces fruits délicieux auxquels aspire tout bon et honnête musulman.

Deux heures après, au lever de l'aurore, un caïque, conduit par deux vigoureux rameurs, les deux caïquedjis dont il a été question plus haut, sortait de la Corne d'Or et longeait la pointe du vieux sérail, dans la partie où le courant du Bosphore est le plus tumultueux.

Nos caïquedjis ramaient silencieusement, mornes et insensibles comme le destin.

Parvenus à l'extrémité de cette pointe du vieux sérail, témoin des tragédies nocturnes qui l'illustrèrent à l'époque où les maîtres de l'Empire ottoman habitaient le vieux château ou sérail détruit en partie par le feu, nos ma-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

riniers relevèrent leurs rames et laissèrent le caïque, entraîné par le courant, se diriger vers le large conduit en bois qui sort du vieux mur, à quatre ou cinq mètres au-dessus des flots de la mer de Marmara.

Illusion ou réalité! on aurait pu alors entendre les voix mystérieuses qui, au crépuscule du matin comme à celui du soir, gémissent plaintivement autour du célèbre conduit, dont la bouche déversa tant de beaux cadavres de jeunes femmes coupables, ou soupçonnées d'infidélité à leur impérial époux.

Mais les choses poétiques du passé, les légendes lugubres dont fourmille ce coin de terre historique, qui vit la puissance des empereurs byzantins et celle de leurs terribles successeurs musulmans, avaient peu de prise sur nos deux caïquedjis.

Dès que le caïque eut dérivé jusqu'à ce lieu sinistre, spectateur de tant d'exécutions de jeunes et jolies femmes, ayant pour suaire un sac, et pour compagnon de route vers l'Eternité un chat ou une vipère, un des caïquedjis se leva, prit sa gaffe, et l'accrochant à l'anneau de bronze qui se trouve scellé

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

dans la vieille muraille dont les pieds reposent sur la falaise où se termine le Bosphore et commence la mer de Marmara, arrêta net la dérive de la barque.

Cette opération terminée, il jeta un regard investigateur autour de lui ; puis, s'adressant à son camarade, lui demanda :

— Tu as bien fouillé... Il ne reste plus rien dans les poches?

— Elles sont aussi vides que l'étaient les nôtres hier au soir, répondit celui-ci.

— Tu as les bijoux... la montre et la chaîne?

— Oui.

— Eh bien ! alors finissons-en... il me tarde d'aller me reposer.

— Attache l'amarre et viens m'aider.

Sur cet ordre, le caïquedji qui tenait la gaffe l'accrocha à la paroi du caïque et, enroulant l'amarre en question autour de sa main gauche, sauta d'un bond sur le rivage.

Là, il passa la corde dans l'anneau, et, d'un autre bond, reprit sa place près de son compagnon.

Tous deux se penchant alors, soulevèrent,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

du fond du caïque, un long paquet enveloppé d'une toile commune.

Le paquet paraissait lourd, car le deuxième caïquedji, tout taillé en hercule qu'il était, dut avoir recours à toute sa vigueur musculaire pour soulever l'extrémité qui lui incombait.

— Y es-tu? lui demanda son compagnon.

— Oui.

— Eh bien! allons-y... Une!.. deux!.. trois!..

Et les deux hommes lancèrent vigoureusement dans la mer le long et lourd paquet.

Sous le choc de cette chute, l'eau s'écarta, bouillonna, et se referma, calme et limpide, engloutissant à tout jamais le corps de Firouz agha et son compagnon de route : un vieux et lourd boulet.

— Ainsi disparaissent les délateurs, les traîtres et les ennemis de notre maître Mourad, s'écria le premier caïquedji.

— Amen! répondit l'autre.

Et ce fut là toute l'oraison funèbre du brave gentilhomme de la chambre de la belle Ikbal Besmé.

Pendant que les caïquedjis se préparaient

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

à retourner à l'échelle de Stamboul, le jour se détachait étincelant de la buée violette qui couvrait encore tout le Bosphore, Constantinople et la côte asiatique.

Une journée radieuse et pure se levait sur cette mystérieuse terre de l'Orient!

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE VII

LA MÈRE ET LE FILS

Sept mois se sont écoulés depuis la matinée où Firouz agha est allé continuer dans le Paradis son rêve ensoleillé du maschicheh.

Il fait presque nuit.

Mais c'est une de ces soirées printanières, pendant laquelle l'astre argenté de la nuit, astre si cher aux Ottomans, donne à tout le paysage cette teinte d'une vague lumière opâle, si prisée des poètes... si désespérante pour les paysagistes.

Si nos lecteurs veulent bien nous suivre sur la terre sacrée où Scutari étale ses demeures bariolées, à l'architecture si diverse, et dans le

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

sol de laquelle les bons musulmans dorment leur dernier sommeil dans l'attente du grand jour du jugement dernier, nous les conduirons, à travers un dédale de rues plus curieuses, plus pittoresques les unes que les autres, dans une des demeures qui avoisinent le petit jardin municipal, situé sur la grande route servant de prolongement à Scutari pour atteindre le village placé à la base du mont Tchamlidja, où se trouve le kiosque impérial dans lequel nous avons pénétré lors de l'accouchement mystérieux de la kadine Marguerite.

Ainsi que nos lecteurs l'auront deviné, la disparition de Firouz agha a rendu vaines les dispositions prises par le Sultan.

Le cadavre de l'enfant n'a pas été trouvé.

Les fouilles, entreprises au hasard, n'ont rien révélé.

Le doute et le silence continuent à planer sur les événements qui se sont déroulés pendant le fameux accouchement.

Mais l'œil jaloux du maître ne cesse de faire soigneusement espionner les agissements de la kadine et de la sage-femme sanglante.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Le sultan Mourad, plus que jamais déclaré fou, a vu sa détention devenir plus sévère.

Il est aujourd'hui seul, sans les consolations des siens, sans même savoir ce que sont devenus sa femme et son enfant.

Peu à peu, sa prison deviendra une tombe dans laquelle il descendra plein de vie, de force et d'intelligence!

Bientôt, l'ombre et la nuit, le silence et l'oubli se feront autour du malheureux prince, qui eut le seul tort de croire à la France et de vouloir une Turquie civilisée, libérale, libre et indépendante!

Mais revenons à notre point de départ.

C'est dans une des maisons en bois qui bordent la courte rue de Baba Tchamlidja que nous allons entrer...

De l'extérieur de cette demeure, nous ne dirons rien; elle ressemble, en effet, à toutes les petites maisons bourgeoises dans lesquelles s'abritent les familles arméniennes.

Quant à l'intérieur, il est aussi banal que possible. Un petit couloir, dallé en briques plates, conduit, à gauche, à une pièce servant de salon et de salle à manger, très modeste-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

ment meublée, à la franque; à droite, à une cuisine servant également de buanderie et donnant sur une cour-jardin; au premier, se trouvent trois modestes pièces : deux chambres à coucher et une sorte de grenier.

Dans la pièce du rez-de-chaussée ou salon, deux personnes, deux femmes, sont assises : l'une sur un canapé recouvert de reps rouge; l'autre, sur une chaise en noyer recouvert de la même étoffe.

Près d'elles, se trouve un guéridon, également en noyer, sur lequel est un plateau contenant une carafe d'eau, deux verres à pied, un sucrier en grossière porcelaine blanche, deux tasses à café, vides, un pot à confitures en verre, imitant la forme d'un sucrier ordinaire, une boîte d'allumettes viennoises et un petit cendrier en cuivre repoussé.

L'une de ces deux femmes, celle qui est assise sur la chaise, est la maîtresse du logis : l'arménienne Héléna Churki; l'autre est notre héroïne : Fatmé Chefikeh.

Leur conversation, tout amicale, roule sur des faits et des événements touchant plus ou moins les deux femmes.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Au moment où nous sommes parvenus Hélèna Churki disait à Fatmé :

— Ainsi, tu ne peux rien me dire de plus sur cet enfant que tu m'as confié... et dont la venue a apporté un peu de bien-être dans mon humble demeure?

— Non... contente-toi de savoir que c'est un enfant sur lequel tu ne saurais trop veiller... qui doit passer pour être ton fils légitime... quoi qu'il arrive. Si tu es discrète, tu n'auras qu'à te féliciter d'avoir donné ton sein au trésor que je t'ai confié.

— Et la dame turque, dont tu m'as parlé... cette dame que tu attends, ne lui est rien?

— Ma chère Héléna, tu es décidément trop curieuse... mais enfin je puis bien te dire, une fois pour toutes, que cette dame est une parente de la mère, une proche parente par conséquent de l'enfant... Quant à son nom, tu dois l'ignorer ainsi que je te l'ai déjà dit et redit.

— Je t'ai promis la discrétion la plus grande!... Tu peux compter sur moi... Ton secret sera bien gardé... du reste, je n'oublierai jamais tout ce que tu as fait pour moi au

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

moment de la mort de mon cher mari... et au moment où le ciel achevait de m'oublier en me retirant le seul fruit de notre amour.

Et profondément émue à ce souvenir si cruel : la mort d'un époux aimé et celle d'un premier et unique enfant, l'Arménienne continua, d'une voix encore plus émue et plus tendre :

— Tu ne sauras jamais ma joie... joie mêlée pourtant à un bien grand désespoir,... quand, pour la première fois, j'ai porté cet ange à mon sein... Il me semblait que c'était une compensation envoyée par notre sainte Vierge!... Quelques heures après, je l'aimais comme s'il avait été réellement à moi... Depuis, cet amour n'a fait que s'accroître, et, à l'heure présente, il me semble qu'il est bien le fils de ma chair, le souffle de mon âme!...

Depuis son arrivée, le vide a cessé de régner dans mon logis... De nouveau, je me rattache à la vie, et, à te parler franchement, j'ignore ce que je ferais si l'on venait à me reprendre cet ange consolateur... Il me semble que je le défendrai comme une lionne défend son petit.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— C'est bien; j'aime à te voir ces sentiments... Continue à être ainsi... Tu n'auras pas à te plaindre d'avoir mis ta confiance en moi.

En disant ces mots, Fatmé prenait les deux mains de son interlocutrice et les serrait tendrement, en amie.

Amies, ne l'étaient-elles pas, en effet, depuis plus de quinze ans ?

N'avaient-elles pas la même religion ? n'appartenaient-elles pas à la même nation ?

Que de fois, dans ses rares moments de liberté, Fatmé n'était-elle pas venue chercher un peu de calme et un peu d'oubli près de sa compatriote, à qui elle confiait les ennuis de sa vie et le dégoût qui, parfois, envahissait tout son être... au point de lui suggérer la pensée d'en finir une fois pour toutes avec cette existence enfiévrée, dont la mort d'un être semblait marquer chacune des étapes.

Que de fois, la modeste couturière, car telle était la profession de l'Arménienne, avait dû puiser dans sa tendresse les paroles affectueuses qui savent calmer et endormir le chagrin !

Que de fois, l'humble Arménienne avait dû

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

soutenir le courage chancelant de la femme, dont le pouvoir et la haute situation étaient pour les uns un sujet d'envie et pour les autres un motif de terreur!

Et puis, pour cimenter plus énergiquement l'amitié des deux femmes, n'y avait-il pas entre elles cette charmante Mariam, si bonne, si affectueuse pour la vieille amie de sa mère?

Et au jour où le malheur avait fondu sur cette modeste demeure de Baba Tchamlidja, qui donc était venu en aide à la veuve éplorée et à la mère épouvantée?

Qui donc l'avait aidée à gravir le rude calvaire, qu'elle devait monter en laissant à chaque ronce du chemin un lambeau de sa chair et des gouttelettes de son sang?

Oui, certes, les deux femmes étaient amies!

L'une, devait à l'autre ses rares consolations, ses quelques moments de calme; l'autre, lui devait, avec les suprêmes consolations, le bien-être relatif qui régnait dans sa demeure et le brillant rayon de soleil qui y était entré avec l'enfant, devenu aujourd'hui sa seule joie et sa seule espérance.

Et par une singulière attirance Fatmé, plus

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

âgée que sa compatriote, lui prodiguait un peu de cette tendre affection qui avait, pour la première fois, fait vibrer son cœur de marbre le jour, à tout jamais béni, où elle était devenue mère.

— Sois tranquille, continuait Fatmé, en maintenant les deux mains de son amie dans les siennes, on ne te prendra pas cet enfant... Tu peux l'aimer sans crainte; l'aimer comme s'il était la chair de ta chair.

— Que tu es bonne, s'écria son amie... Comment peut-on ne pas t'aimer quand on te connaît bien?

— Hélas ! ma pauvre Héléna, tu oublies le terrible rôle que je joue; tu oublies les justes malédictions que bien des mères profèrent contre moi... Bonne ? Non, je ne le suis pas... Si je l'avais été réellement, j'aurais su résister aux entraînements ambitieux de mon jeune âge et je ne me serais pas livrée à l'épouvantable engrenage qui, après avoir saisi un de mes cheveux, m'a prise tout entière : corps et âme.

— Hélas! qui donc, ici-bas, n'a pas à regretter un premier mouvement? Pauvre, comme

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

tu l'étais, n'ayant pas souvent de quoi faire ton repas du soir; instruite et capable... mais lassée par la lutte de chaque jour, par les injustices, les calomnies et les haines qui entourent les véritables capacités, comment pouvais-tu ne pas accepter cette place de sage-femme de la police, qui devait te conduire de la préfecture de Stamboul au palais d'Yildiz?

— Oui, ma chère amie « les pierres qui, suivant le proverbe turc, sont jetées aux arbres ayant des fruits » m'ont été bien fatales! Ce sont elles qui, après m'avoir lapidée, ont donné à mon âme l'ardent désir de briller au-dessus de mes rivales et d'écraser les vils calomniateurs qui, pareils aux chiens des rues, s'ameutaient autour de moi, bavant et hurlant contre tout ce qui tient à la bonne réputation de la femme... Ah! ces jours de souffrances morales et physiques! ces jours d'abandon, de tristesse et de désespoir, combien je les ai maudits quand, parvenue au succès, j'ai dû peser dans ma conscience les crimes qui m'étaient imposés... Que de fois, si Dieu ne m'avait donné ma chère Mariam, j'aurais tout laissé, tout abandonné : grade,

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

honneurs et fortune, pour fuir bien loin de cette terre maudite!... Fuir! le pouvais-je? Est-ce que ma fille n'était pas là, comme un otage, répondant de ma docilité, de mon obéissance? Fuir! comment l'aurais-je pu avec ces espions attachés à mes pas, comme le lierre l'est à l'arbre... ?

Si tu savais, ma bonne Héléna, combien de fois, lasse, écœurée, n'en pouvant plus, j'ai cherché à me soustraire à l'inexorable fatalité dont la brutale main me plongeait plus avant dans cette fange ayant pour nom : *La raison d'Etat.*

La raison d'Etat ! C'est-à-dire cette condamnation de toute conscience; cette négation de tout ce qui est sain, de tout ce qui est pur, de tout ce qui est vrai !

Oh ! vois-tu ! quand je pense à tout cela ; quand je vois, dans mes nuits apeurées, toutes ces mères, tendant vers moi leurs mains suppliantes, me demandant le fruit de leurs entrailles, j'éprouve comme une rage folle de tout braver, douleur et mort, pour en finir.

En s'exprimant ainsi, Fatmé avait quitté les mains de son amie et, progressivement,

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

sans en avoir conscience, s'était levée, l'œil brillant, les sourcils violemment contractés, le bras tendu vers l'invisible.

Sa physionomie, si froide d'habitude, si hautaine, avait révélé tour à tour, sans contrainte, les expressions multiples qui se dégageaient de son esprit à l'évocation de ces souvenirs.

Sa voix, vibrante et harmonieuse, chaude comme une rude journée d'été, avait subi toutes les intonations qui vont du grave à l'aigu.

Elle était maintenant pâle et frémissante; superbe dans son austère beauté rendue plus animée, plus vivante et plus captivante que jamais.

Un peintre eut donné toutes ses œuvres pour avoir un tel modèle.

Un sculpteur aurait senti tressaillir sa chair à l'idée d'immortaliser par le marbre un semblable sujet.

Profondément émue par ce dernier cri de l'âme éplorée de son amie, Héléna, se levant brusquement, l'étreignit dans ses bras, en s'écriant :

— Pour Dieu, calme-toi ! Ne sais-tu pas

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

que tous les murs ont des oreilles..... Tiens, n'entends-tu pas ? On frappe !

Le marteau de bronze de la porte venait effectivement de frapper trois coups : les deux premiers, rapides; le second, espacé, ainsi qu'en usent les francs-maçons et les facteurs anglais.

A cette batterie, Fatmé, se calmant subitement, se prit à sourire et dit à Héléna :

— Rassure-toi, je sais qui est là..... Va ouvrir.

Celle-ci, obéissant sans hésitation, sortit du salon et se dirigea vers la porte d'entrée, dont elle enleva la grosse barre de bois qui la tenait close.

La porte était à peine ouverte qu'une hanoum, simplement vêtue, les traits soigneusement cachés par un yachmak épais, s'introduisit dans la maison en disant au cavalier qui paraissait l'accompagner :

— Attends-moi et surveille bien les environs.

A peine entrée, la hanoum, guidée par Héléna, pénétra dans le salon, où Fatmé l'accueillit avec empressement.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Bonsoir, s'écria la nouvelle venue..... Veux-tu, ma chère Fatmé, me présenter à ton amie ?

— La hanoum dont je t'ai parlé... l'amie... la protectrice de ton enfant... dit Fatmé, en présentant l'étrangère à la maîtresse du logis.

— Soyez la bienvenue chez moi, répondit cette dernière.

Et prenant le seul fauteuil qui se trouvait là, elle l'offrit respectueusement à la visiteuse.

Celle-ci, une fois assise, enleva son yachmak et laissa voir le joli et sympathique visage de la kadine Marguerite.

— Permettez-moi, dit-elle en tendant la main à Héléna, de vous exprimer ma reconnaissance pour tous les bons soins que vous prodiguez à mon..... et se reprenant vivement, sous le regard expressif que lui lança Fatmé, elle ajouta : à mon cher neveu... Azis.

— Je ne fais que mon devoir, madame. Du reste, cet enfant est si beau, si bon, que ce devoir est des plus agréables... répondit, la mère nourrice, en pressant la main qui lui était tendue.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Allons, je vois que notre bonne Fatmé ne m'a pas trompée en m'affirmant que vous aimiez cet enfant comme s'il était le vôtre.

— Comment ne l'aimerais-je pas..... Il est si mignon, si doux !

— J'espère qu'il se porte bien? demanda anxieusement la kadine.

— Oh ! très bien, madame, interrompit Fatmé ; du reste, vous allez en juger.....

Et s'adressant à son amie :

— Donne-nous du café..... Moi, je vais aller chercher l'enfant.

— Mais il dort ! Fatmé.

— Eh bien ! nous jugerons mieux de son caractère en le réveillant, dit en souriant la sage-femme.

Et se tournant vers la kadine :

— Vous permettez, madame..... nous vous laissons seule un instant.

— Oui, oui, va ! ma chère Fatmé, va !

Les deux femmes sorties, la kadine porta la main à son cœur comme pour en comprimer les battements.

Elle allait donc, enfin ! voir son fils..... son

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

arslanum ; cet enfant, bien-aimé, qu'elle n'avait pas revu depuis la nuit mémorable où elle lui avait donné le jour.

Oh ! combien longs et douloureux avaient été les jours qui s'étaient écoulés depuis cette nuit aux cruels souvenirs !

Combien de fois n'avait-elle pas insisté près de Fatmé pour obtenir l'immense joie qu'elle allait éprouver.

Mais, ni larmes, ni prières n'avaient pu fléchir la volonté de cette dernière.

Tout ce qu'elle en avait obtenu, c'étaient des nouvelles fréquentes, qu'apportait joyeusement l'aimable Mariam.

Tout ce qu'elle savait, c'est que son fils vivait ; qu'il se portait bien et gagnait chaque jour en gentillesse et en grâce.

Quant à sa demeure, elle l'ignorait : son fils respirait-il près d'elle ? Ou bien vivait-il au loin, caché chez des paysans ?

Mystère !

Et il en avait été ainsi pendant l'année qui venait de s'écouler.

— Une année ! pensait-elle ! mon fils a déjà un an !... Qu'il doit être grand et fort ! Res-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

semble-t-il à son père ? me ressemble-t-il un peu ?

Et à ces questions mentales, elle sentait son cœur de mère battre au point de soulever convulsivement sa poitrine.

De quelle joie n'avait-elle pas été atteinte quand, le matin même de cette soirée bienheureuse, Mariam était venue, toute radieuse, lui donner l'adresse du domicile de la nourrice et lui annoncer que sa mère l'y attendrait, le même soir, une heure et demie après le coucher du soleil.

Ce qu'avait été cette journée d'attente anxieuse, nul ne saurait le dire.

Il est, en effet, des sensations, des travaux d'imagination, que la plume est inhabile à rendre. Pour les dépeindre, même en une courte et sèche esquisse, il faudrait écrire un volume. Et encore, risquerait-on de passer sous silence ces mille nuances, ces images multiples, ces bonds capricieux qui sont à l'imagination ce que l'électricité est à la vie.

Enfin ! ce jour si ardemment désiré, cette fête de son âme, était venue. Elle était là,..... près de lui, dans la même demeure..... Elle

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

allait le voir..... lui prodiguer ses caresses..... sentir son haleine sur ses lèvres!.... Son pauvre cœur, si rudement éprouvé, n'éclaterait-il pas sous le choc de cette immense joie ?

Et sous cette pensée obsédante, la kadine sentait une pâleur mortelle envahir son visage.

Heureusement pour elle, l'arrivée de Fatmé, portant avec soin l'enfant endormi, vint la tirer de ses réflexions et les lui faire toutes instantanément oublier en inondant son âme d'une joie surhumaine.

Son fils !

Subitement, avec une douce violence, elle le prit des mains de la sage-femme et, le déposant avec ses langes moelleux sur ses genoux, le dévora du regard sans oser encore l'embrasser de peur de l'éveiller.

Pendant qu'elle le regardait ainsi, des larmes, véritables perles de rosée paradisiaque, s'échappaient de ses yeux et coulaient lentement le long de ses joues.

Heureuse, Fatmé, debout, contemplait, en souriant tendrement, cet admirable tableau.

Soudain, l'enfant fit un mouvement, un de

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

ces mouvements gracieux auxquels, dit la légende persane, président les anges gardiens de nos âmes.

A ce mouvement, l'heureuse mère, n'y tenant plus, appuya follement ses lèvres sur celles de son chérubin et souffla, plutôt qu'elle ne murmura :

— Cher enfant ! mon cher et beau arslanum... reçois ce premier baiser pour ton père et pour moi.

Et, encore plus follement, avec une tendresse infinie, elle couvrit d'ardentes caresses les yeux, le front, les joues et les lèvres du cher bébé.

Sous cette tumultueuse démonstration, l'enfant, s'éveillant tout à fait, poussa un léger cri et ses yeux, étonnés, rencontrant ceux de cette belle inconnue, il lui sourit, tendant vers elle ses petites mains.

Alors, en proie à la plus violente des émotions, la kadine, le soulevant, le tenant debout, répondit à son gracieux sourire par une nouvelle avalanche de baisers.

La tableau était réellement charmant, digne de la palette d'un Corrège.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Héléna entra, portant un plateau contenant le café demandé par Fatmé.

En voyant la kadine embrasser si follement son nourrisson, elle s'arrêta net et dit, étonnée et ravie :

— N'est-ce pas qu'il est beau?

— Oui, bien beau! répondit cette dernière, sans trop savoir ce qu'elle disait, tant son âme se fondait dans le charme des caresses qu'elle continuait à prodiguer à l'enfant.

— Allons, madame, intervint Fatmé, en souriant, ne dévorez pas ainsi les jolies joues du nourrisson de cette pauvre Héléna... Et, devenant plus sérieuse, elle ajouta, en scandant sa phrase d'un sous-entendu :

— Elle pourrait en être jalouse!... Voici le café, prenons-le.

A la nouvelle intonation de la voix de la sage-femme, la kadine comprit qu'elle allait se trahir si elle continuait à donner à son fils ces marques de tendresse plus qu'affectueuse.

Gardant l'enfant, qui continuait à lui sourire, les yeux grands ouverts, elle s'approcha du guéridon et se laissant aller dans le

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

fauteuil qu'elle avait quitté à l'arrivée de Fatmé, elle s'écria :

— En vérité, ce chérubin est encore mieux que je ne le croyais... Remarques-tu, Fatmé, qu'il n'a pas crié, qu'il n'a pas versé une larme au moment de son réveil?

— Mais il en est toujours ainsi, interrompit fièrement Héléna, en cessant de porter sa tasse de café à ses lèvres... si vous saviez, comme il pleure peu, et combien son intelligence est vive, vous l'aimeriez encore davantage.

— Davantage ! Peut-être !... En tout cas, je sens qu'il m'a complètement conquise.

Et, en prononçant ces mots, la kadine les ponctua de deux gros baisers.

— Allons, allons, madame, bientôt, si je vous croyais, ainsi que cette bonne Héléna, je penserais que j'ai contribué à mettre au monde un futur génie, entouré de toutes les grâces et de toutes les séductions, s'écria Fatmé, en souriant malicieusement.

— Qui sait si ce que tu dis là, ne se réalisera pas un jour?... Est-ce que tout n'est pas possible ici-bas? Qui nous dit que cet enfant,

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

dont je ne connais ni la mère, ni le père, ne deviendra pas un haut et puissant personnage, dit la bonne Héléna.

— Que Dieu vous entende, chère madame, exclama la kadine. En attendant, permettez-moi de vous offrir cette petite bourse ; elle vous servira à vous procurer quelques douceurs et à acheter à votre nourrisson ce qui pourrait lui manquer.

La brave Héléna remercia vivement la kadine et la conversation, ainsi commencée, se continua près d'une heure. Elle aurait probablement duré encore plus longtemps, malgré le sommeil qui de nouveau s'était emparé de l'enfant, si Fatmé ne l'avait interrompue en faisant remarquer qu'il était temps de se retirer.

Au moment de partir, non sans avoir encore fébrilement embrassé son fils avant de le rendre à sa nourrice, la kadine demanda à Fatmé :

— Comment t'en retournes-tu ?

— Mais, comme je suis venue,... à pied....

— Tu rentres chez toi ?

— Oui, directement.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Alors laisse-moi t'accompagner jusqu'à l'embarcadère.

— Volontiers, car j'aime peu me trouver seule à pareille heure dans ce quartier.

Les deux femmes embrassèrent Héléna et la quittèrent, non sans lui avoir adressé toute une série de recommandations.

L'Arménienne reconduisit ses visiteuses jusqu'au seuil de sa demeure, et ne rentra qu'après s'être assurée que les deux dames ne rencontreraient personne dans le court trajet qu'elles avaient à faire pour arriver à la grande rue de Scutari.

Héléna avait à peine refermé sa porte, qu'une ombre se détacha de la porte obscure d'une maison voisine et s'approcha vivement des deux femmes.

— Qui est là ? demanda vivement et à voix basse Fatmé.

— Rassure-toi... lui dit la kadine, c'est Djélalédin.

— Le commandant ?

— Oui.

Et comme ce dernier, enveloppé dans un large manteau de couleur sombre, saluait sa

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

maîtresse et Fatmé, cette dernière lui dit :

— Je suis heureuse de te rencontrer... j'ai besoin de causer avec toi de choses graves... qui me tiennent au cœur.

— A vos ordres, madame ; vous savez qu'après notre maîtresse, je suis tout à vous.

— Oui, oui, dit en riant Fatmé, comme tous les amoureux... avant leur mariage.

— Oh ! madame.

— Voici ma voiture, interrompit la kadine en montrant deux lumières qui, au coin de la rue, brillaient dans la nuit sombre comme deux yeux de fauve fantastique... Djélalédin montera avec nous et tu pourras, ma chère Fatmé, lui dire à ton aise tout ce que tu voudras.

— Merci, madame, j'accepte de grand cœur pour lui et... pour moi.

Nos trois personnages installés dans le coupé, le cocher fouetta ses chevaux et la voiture roula vers l'embarcadère.

Fatmé était assise à côté de la kadine, et Djélalédin, placé devant elle, le manteau rejeté sur ses épaules, apparaissait maintenant dans son brillant uniforme, les deux mains

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

appuyées sur le pommeau de son sabre placé entre ses jambes.

Brillants et investigateurs, ses grands yeux, fixés sur la sage-femme, disaient éloquemment ce qu'il attendait d'elle : l'explication des phrases qu'elle avait prononcées un moment avant.

— Causez librement, leur dit la kadine... moi, je vais penser à qui vous savez.

Et fermant les yeux, se repliant en elle-même, la femme du sultan Mourad, blottie gracieusement dans le coin de la voiture, laissa ses pensées aller tour à tour vers son maître bien-aimé et ce charmant chérubin, fruit de leur tendresse et de leur amour.

— Voyons, Djélalédin, causons sans restriction, en honnêtes gens,... le cœur ouvert, dit Fatmé... Je suis heureuse que cette conversation ait lieu en présence de notre chère et bien-aimée maîtresse... Tu aimes ma fille... et, si je ne m'abuse, je crois que cette dernière ne voit pas cet amour d'un œil indifférent... Malheureusement, tu es musulman et nous sommes chrétiennes.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Est-ce que votre Dieu n'est pas le mien ? répondit l'officier.

— Sans doute, mais nos lois ne sont pas les mêmes... Le culte que nous rendons à Dieu diffère totalement...

— Mais, dites-moi, interrompit vivement Djélalédin, est-ce que, chez vous comme chez nous, les mots, honneur, charité, devoir, fidélité et dévouement, ne signifient pas la même chose ?... Si vous adorez un Dieu en trois personnes, nous adorons, nous, un Dieu dans son unité créatrice et, plus libéraux que vous, nous reconnaissons également la mission du prophète Jésus et celle de sa sainte Mère, la Vierge Marie, auxquels nous rendons un complet hommage, alors que vous, chrétiens, qui vous dites les représentants du progrès et de la vérité, vous niez et repoussez Mohamed, que vous traitez d'imposteur et de fourbe.

— Ce que tu dis là est vrai, Djélalédin, et j'ai assez vécu au milieu de vous pour savoir que vous n'êtes point les fanatiques que l'on dit, et qu'il y a entre nous des points de contact qui amèneraient vite l'union, si vos prê-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

tres, comme les nôtres, aussi fanatiques les uns que les autres, ne se levaient pour empêcher nos races de s'unir... Mais là, n'est pas la question... Vous pouvez avoir jusqu'à quatre femmes légitimes, alors que notre loi n'en autorise qu'une... Vos filles sont élevées en vue de l'avenir qui les attend ; c'est-à-dire, en vue d'appartenir un jour à un homme qui sera leur maître absolu... et pourra leur donner plusieurs rivales... Nous, nous élevons les nôtres, dans une tout autre pensée, pour un tout autre but... Elles savent qu'elles auront un jour un époux,... que cet époux sera également leur maître... mais qu'elles seront seules au logis, seules à partager leur cœur, seules à recevoir leurs caresses...

Et comme ici Fatmé, hésitante, semblait vouloir s'arrêter, Djélalédin lui dit :

— Eh bien !

— Eh bien !... Eh bien !... Comment peux-tu concilier les principes de votre mariage et ceux du nôtre ?

— Mais, d'une manière bien simple... Quand on aime, quand on aime avec tout son cœur et tout son sang, comme j'aime votre ado-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

rable fille, on ne songe qu'à elle et à une seule union...

Le cœur ne se partage pas; il peut aimer plusieurs fois dans la vie, mais jamais en même temps et de la même manière.

— Alors, si je consentais à la demande que m'a faite notre kadine pour toi; si je te donnais ma fille pour femme, tu n'aurais qu'elle; et, elle vivante, tu ne contracterais pas une autre union? Elle serait pour toute ta vie la seule et unique maîtresse de ton logis, ta seule compagne ?

— Sans doute.... Est-ce que beaucoup des miens n'ont pas une seule et unique femme?

— Cela est vrai, mais ce n'est pas toujours par principe... C'est souvent par suite des difficultés de la vie matérielle : les ressources diminuant, alors que tout augmente dans des proportions de plus en plus sensibles, celui qui pouvait entretenir deux ménages il y a vingt ans sans en éprouver de la gêne, peut à peine aujourd'hui en entretenir un... Voilà, je crois, mon cher Djélalédin, la véritable cause de la tendance que vous avez actuellement à la monogamie.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— C'est certainement une cause sérieuse... mais elle n'est pas unique... Beaucoup des miens pensent, comme moi, que l'homme est trop heureux quand il contracte une union assortie, pour aller s'exposer, de gaîté de cœur, aux déceptions, aux chagrins de toutes sortes, aux terreurs d'une union mal assortie, union par laquelle le diable entre au logis pour y tout détruire moralement et physiquement... Et puis, qu'est-ce que toutes ces conventions, encore plus sociales que religieuses, peuvent avoir de commun avec nous? ne me connais-tu pas suffisamment pour croire à ma parole?

— S'il n'en était pas ainsi, te parlerais-je comme je le fais?

Je sais tout ce qu'il y a en toi de loyauté, de courage et de... dévouement!... mais je n'ai qu'une fille et cette fille, vois-tu, c'est plus que la prunelle de mes yeux,... c'est l'âme même de ma vie... Si un jour elle devait être malheureuse en ménage, je ne me pardonnerais jamais ma faiblesse!... et, ajouta Fatmé en fronçant les sourcils, avec de la dureté dans la voix, devenue subitement grave et

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

émue;... je ne te le pardonnerais pas davantage.

Réfléchis donc bien... Si tu veux ma fille, il faut me jurer sur toutes tes croyances, que, quoi qu'il puisse arriver, Mariam sera ta seule et unique femme... même si — ce que je ne crois pas — Dieu la rendait stérile.

Sans hésitation, d'une voix chaude et vibrante, au fond de laquelle on sentait un grand souffle de loyauté et d'amour, Djélalédin répondit :

— Quoi qu'il puisse arriver, si tu me donnes l'immense joie de faire le bonheur de ta fille, je te jure, devant Dieu, vers la sublimité duquel j'élève mon âme, je te jure sur la tête de tous les prophètes, devant ma chère et digne maîtresse, ici présente, devant l'image du glorieux maître, auquel j'ai voué ma vie et dont j'espère un jour aider à la délivrance, je te jure que, durant sa vie entière, Mariam aura seule mon amour, mes soins et mon dévouement.

En achevant ces mots, prononcés avec des larmes de bonheur dans la voix, le brillant officier prit une des mains de Fatmé qu'il

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

porta sur son cœur, sur son front et sur ses lèvres pour la baiser longuement, dévotieusement.

Plus émue qu'elle semblait le paraître, la kadine, qui, depuis un instant, paraissait avoir quitté sa rêverie pour être tout entière à la conversation, s'écria :

— Allons, ma chère Fatmé, je me porte garant des sentiments de ce bel officier... n'hésite pas... confie-lui ta fille, comme je le ferais si j'étais à ta place... Ces deux enfants s'aiment trop pour que nous puissions les séparer.

— Soit, j'ai foi en la loyauté de Djélalédin et je suis heureuse, chère maîtresse, de vous avoir comme témoin des engagements qui viennent d'être pris.

Et se tournant plus particulièrement vers l'officier, Fatmé ajouta :

— Devant Dieu qui nous jugera un jour, je te considère dès maintenant comme mon fils et le chef futur de ma maison... Dans un mois aura lieu le repas des fiançailles... Quant au mariage, il faudra attendre peut-être plusieurs mois avant de le célébrer.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Pourquoi plusieurs mois ? interrompit anxieusement Djélalédin.

— Hélas! mon cher fils, parce que je ne suis pas maîtresse des événements... Et que j'ai bien des choses à réaliser avant de te confier définitivement l'avenir de ma fille.

Et comme Djélalédin regardait la sage-femme sanglante avec de nombreux points d'interrogation, cette dernière continua :

— Dès aujourd'hui, considère-toi comme le futur de Mariam... Viens demain soir, à l'heure où le muhézin montera au minaret pour appeler les fidèles à la dernière prière du jour... sois accompagné par ton père... je serai seule avec Mariam... et j'unirai vos deux mains après la demande que l'auteur de tes jours m'aura faite.

— Pardon, pardon, ma chère Fatmé, tu ne seras pas seule demain soir, interrompit la kadine. Si tu le veux bien je serai près de toi et de notre chère Mariam dont je veux être la bonne marraine.

— Mille grâces, ô madame! Vous nous faites, à ma fille et à moi, réellement trop d'honneur.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Que parles-tu de grâces et d'honneur? Est-ce que je ne te dois pas plus que ma vie? Est-ce que je ne te dois pas la vie de mon fils? De mon trésor de consolation, qui sera peut-être un jour la joie et la fierté de notre maître à tous : mon cher et si tendre Mourad?... Allons, c'est entendu, je serai demain chez toi. Je veux remettre à Mariam son premier cadeau de fiançailles.

Quant à toi, dit-elle, en fixant Djélalédin, n'oublie jamais que, si Mariam est la fille suivant la chair de Fatmé, elle est la mienne par le cœur et l'esprit.

Comme notre heureux commandant allait répondre, laissant éclater, sans retenue, l'ivresse qui inondait son cœur, la voiture s'arrêta brusquement.

On était arrivé à l'embarcadère de Scutari.

— As-tu ton caïque? demanda rapidement la kadine.

— Non, madame... Je vais prendre le premier venu.

— Tu viendras dans le mien.

— Vous ne restez donc pas à Scutari?

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Non, je vais passer la soirée et peut-être la nuit chez la sultane Zérah.

— Chez la sultane Zérah?

— Oui... mais pourquoi cette étrange interrogation?

— Prenez garde, madame.... Tout ce qui se dit, tout ce qui se fait chez elle est fidèlement rapporté au Palais.

— Rassure-toi, Fatmé... Je sais cela... Et c'est parce que je le sais, ajouta-t-elle tout bas, que je vais chez elle, ce soir, passer la première nuit du ramazan... Plus un mot !

Le cocher venait d'ouvrir la portière et abaissait le marchepied.

Quand tout le monde fut descendu, la kadine, se tournant vers son domestique, lui dit :

— Rentre au conak ; je vais à Stamboul chez la sultane Zérah... Je ne sais si je rentrerai cette nuit... En tout cas, sois ici demain matin... trois heures après le lever du soleil.

Pendant que la kadine donnait cet ordre, Djélalédin s'était avancé vers la plage appelant à haute voix :

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Mçaoud ! Mçaoud !

— Me voici, seigneur ! répondit une voix encore jeune, émergeant de l'obscurité.

Aussitôt, un caïque à quatre paires de rames, se détachant de la nuit de la plage, se dirigea rapidement vers cette échelle de l'embarcadère de Scutari, où nous avons vu, dans notre premier chapitre, débarquer la sage-femme sanglante.

Quelques instants après, quatre caïquedjis, maniant leurs rames légères comme l'eut fait une seule personne, enlevèrent vigoureusement le caïque, dans le fond duquel se tenaient, silencieux et songeurs, nos trois personnages.

— A la grande échelle de Stamboulda ![1] avait dit la kadine en s'embarquant.

Et, fidèles à l'ordre reçu, les caïquedjis, se courbant en deux, respirant énergiquement, faisaient voler leur élégante barque sur les eaux calmes et argentées du Bosphore.

Ils allaient tous à Stamboul, joyeusement éclairée par les nombreuses lumières des boutiquiers, faisant, pendant le ramazan, le jour

1. Nom turc de Stamboul.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

de la nuit et la nuit du jour ; mais n'allaient-ils pas aussi vers l'avenir ? vers cet inconnu de demain, de tout à l'heure, qui porte dans ses flancs tant de joie, de bonheur, de souffrance et de terreur ?

Seul, à ce moment-là, le Dieu noir du Destin aurait pu répondre !

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE VIII

UNE NUIT DU RAMAZAN

Le ramazan à Stamboul est, avant tout, le triomphe du célèbre Karagheuz.

Karagheuz, pantin ou ombre chinoise, est un congénère dépravé du polichinelle italien.

Il ajoute aux allures bouffonnes et sarcastiques de son collègue napolitain, une fourberie cynique et une extravagance ithyphallique qui ont le don de faire rire, trépigner et hurler de joie ses belles, jeunes et jolies spectatrices.

Ses saillies obscènes, ses calembours, auxquels la langue turque se prête si bien, ses violentes critiques des abus de toutes sortes commis par les grands et les hauts personna-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

ges attachés à la cour impériale, ses gestes libidineux, dépassant en dévergondage tout ce que peut rêver l'imagination occidentale la plus dissolue, font de ce héros du ramazan un type très particulier, dont l'existence n'est possible que dans le monde musulman.

Mais Karagheuz est encore plus qu'un Priape, lâché sans entraves à travers les harems, les bazars, les cafés et les lieux publics.

C'est l'esprit réellement philosophique du célèbre et populaire Nasr eddin khôdja, l'illustre bouffon de Tamerlan, dont le *sottisier* légendaire a été revu, corrigé et singulièrement augmenté par l'esprit de ce monsieur *Tout le monde*, pas plus sot en Orient qu'en Occident.

Pour juger Karagheuz, il ne faut pas se contenter de l'entendre, une fois ou deux, en touriste désœuvré, ou simplement curieux des choses de la vie musulmane. Il faut l'étudier sérieusement, longuement. A ce prix, seulement, on le connaîtra bien et on l'appréciera à sa juste valeur. On saura alors tout ce que cache de philosophie pratique, de finesse d'ob-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

servations, de connaissances du cœur humain et d'audacieuses critiques des excès du pouvoir personnel des sultans, ce polichinelle turc, bien supérieur à ses congénères italiens et français par la sanglante ironie de son masque populaire et l'audace de ses revendications sociales.

Karagheuz est en effet l'incarnation du peuple turc, avec son mélange de qualités prud'hommesques et de désirs priapiques.

Il y a en lui du Robert Macaire, du Priape et du Prudhomme 1830.

De même qu'il est impossible de comprendre Robert Macaire sans son fidèle Bertrand, Oreste sans Pylade, Euriale sans Nisus, un Turc sans Arménien, de même il est impossible de comprendre Karagheuz sans son illustre confident : Hadji-Aïvat ; c'est-à-dire le turc bon enfant, bête de somme taillable et corvéable à merci, et son exploiteur arménien, véritable Mascarille levantin, souvent son confident, toujours son factotum et son exploiteur.

Mais si le ramazan, que l'on peut également écrire ramadan sans qu'aucunes de ces

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

orthographes correspondent exactement à la prononciation turque et arabe, si le ramazan, disons-nous, est le véritable triomphe de Karagheuz et de ses saillies audacieuses, il est également le triomphe de la joie, des amours faciles et de toutes les folies qui constituent les nuits carnavalesques de Naples, de Rome et de Nice.

Les jours de ce grand jeûne musulman sont tout à la dévotion, aux privations, au sommeil du corps et de l'intelligence.

Toutes les abstinences sont de règle.

Mais avec le coup de canon, annonçant le départ du soleil et la venue du crépuscule, le carême cesse pour faire place au carnaval.

Les plaisirs succèdent à l'austérité ; la débauche à la pénitence, les indigestions à la sobriété, les folies à la sagesse.

Tout s'illumine dès que la nuit vient ; les temples, consacrés à Dieu, irisent leurs minarets de feux multicolores, pareils à d'énormes bracelets de pierres précieuses, que le vent fait parfois onduler et scintiller merveilleusement.

Stamboul, l'héritière de Byzance, étincelle

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

alors comme la couronne d'escarboucles des empereurs d'Orient.

Çà et là, des versets du Coran, en feu, projettent dans l'azur la vigueur audacieuse de la foi musulmane!

Elevant alors leurs minarets flamboyants au-dessus des monuments et des constructions diverses de Stamboul, Yeni-Djami, Sultan-Achmet, Sainte-Sophie, la Suleimanieh et toutes les mosquées qui s'échelonnent de Séraïl-Bournou aux collines d'Eyoub, proclament, en lettres de flammes, la formule, magistrale dans sa simplicité, de l'Islam :

« Dieu seul est Dieu ! et Mohamed est son prophète ! »

La veille de ce premier jour du ramazan, les astronomes et astrologues du Palais avaient décidé que le grand jeûne commencerait au moment de l'apparition de la lune nouvelle au-dessus de la cime neigeuse de l'Olympe de Bithynie.

Cette apparition, guettée anxieusement par les astronomes, avait été saluée par vingt et un coups de canon.

A ce bruit, fiévreusement attendu, l'empire

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

ottoman, apprenait le retour du grand jubilé musulman et Stamboul prenait son double air de tristesse diurne et de joie nocturne.

Cette année-là, le blason de l'empire semblait se refléter plus que jamais dans l'étendue de la voûte céleste.

Le croissant était apparu accompagné de son étoile fatidique ; nul nuage, nulle entrave n'avait estompé la sainte et céleste apparition.

. . . . . .

Il était neuf heures à la franque quand le caïque, portant la kadine Marguerite, le commandant Djélalédin et Fatmé Chefikeh, aborda à l'échelle de Yeni-Djami, après avoir rasé de près la pointe de Séraïl-Bournou.

Quelques pas suffirent pour amener nos personnages sur la place de Sirkedji.

Ici, l'enchantement commençait... On se fût cru volontiers transporté, féeriquement, dans une de ces villes fantastiques dont les *Mille et une nuits* nous ont laissé le souvenir.

A l'obscurité des soirées précédentes, avait succédé un flamboiement étrange de feux aux couleurs diverses; des traînées de lumières s'échappaient de toutes les portes, de toutes

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

les fenêtres, de toutes les boutiques, des étaux, des rôtisseries, des cafés, des pâtisseries et de tous ces établissements bizarres où la foule se réunit pour manger, pour boire et acheter les provisions qui doivent servir aux repas de la nuit.

Les marchands en plein air, vendeurs de *rahatlakoum*, — confiture épaisse — de *yaourte* — lait caillé — de *kaïmak* — crême bouillie — et de toutes ces sucreries dont les Turcs sont si friands, entouraient leur étalage mobile de cierges aux couleurs variées, autant pour faire valoir leurs marchandises que pour attirer les clients.

On mangeait et on buvait partout : dans l'intérieur des maisons comme sur les places publiques et dans les rues.

Les chiens mêmes participaient, en braves et honnêtes citoyens qu'ils sont, à cette fête des yeux et de l'estomac.

A cette heure de la première nuit du grand jeûne musulman, plus de cent mille mâchoires fonctionnaient, à qui mieux mieux, avec un ensemble touchant.

La foule était compacte ; bariolée à faire la

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

joie du plus dévergondé de nos coloristes modernistes.

Et sur cette masse vivante, au sein de laquelle se heurtaient, joyeux et endiablés, les spécimens des nombreux habitants de l'empire, toutes les lumières tombaient en réfractions étrangement pittoresques.

Nos personnages traversèrent sans encombre cette première foule, et se dirigèrent sur la petite place de la mosquée de Yeni-Djami.

Là, la kadine serra la main de Fatmé et, après avoir pris de nouveau rendez-vous pour le lendemain, monta dans un coupé de louage, accompagnée de Djélalédin, auquel le cocher avait fait une place près de lui sans qu'il fût besoin de le lui dire.

Restée seule, Fatmé sembla un moment hésiter, puis, s'élançant bravement à travers cette foule, toujours respectueuse de la Turque qui passe, elle se dirigea lentement vers la grande rue qui longe le Vieux Sérail, le quartier de Gûl-Hané, ou parterre des roses, Sainte-Sophie, et traversa la place de l'At-Méïdam après avoir laissé à sa droite les vastes bâtiments de la Sublime Porte.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Laissons la kadine se rendre chez la sultane Zérah; abandonnons Fatmé dans son long trajet, et voyons ce qui se passait, à la même heure, chez le brave cafedji où Firouz agha avait éprouvé tant de félicités... et apprécié, à tout jamais, la beauté amoureuse de ces étranges houris du Paradis, toujours femmes et toujours vierges.

Aussi bien, resterons-nous ainsi au milieu de la foule joyeuse qui nous entoure.

Mais avant de quitter Yeni-Djami, jetons un coup d'œil sur la cour de cette mosquée, point de départ des édifices religieux qui s'échelonnent de la Corne d'Or jusqu'à l'antique et terrible château historique des sept tours.

Le spectacle en vaut la peine :

Tout musulman sans asile, que ce soit par pauvreté ou par goût philosophique, peut, à son aise, sans craindre les rondes de nuit, s'étendre sur les marches des mosquées, autour des colonnes qui en délimitent la grande cour, et y goûter les charmes d'un sommeil calme et paisible. Nul ne viendra interrompre son repos : sa sécurité sera aussi grande que

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

celle d'un mendiant espagnol dormant sous un porche d'église.

Ce soir-là, les habitués des dalles de la cour de Yeni-Djami n'avaient pas failli à leur rendez-vous ; ils étaient là, tous, peut-être encore plus nombreux que d'habitude.

Anatoliens, Bulgares, Tcherkesses, Syriens, Kurdes, Arnautes, Arméniens, Bédouins de l'Arabie, Persans, Tripolitains, Egyptiens, Monténégrins, Serbes, Macédoniens, etc., tous, la bourse un peu plus garnie par la générosité des passants, fêtaient, assis par groupe, les charmes d'une belle nuit constantinopolitaine et le plaisir de manger à leur soûl ; heureux du présent, insouciants de l'avenir.

Qu'ils fussent musulmans ou chrétiens, nos mendiants n'en fêtaient pas moins, avec un égal plaisir, cette première fête du ramazan.

Eclairée par les nombreux cierges plantés dans les fissures de ses dalles, par les lampions attachés autour de ses colonnes antiques surmontées d'arcs arabes d'un style superbe, la cour de Yeni-Djami présentait un coup d'œil des plus curieux.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Ce n'était plus l'aspect à la fois sévère et élégant que cette belle mosquée revêt les jours ordinaires.

Au calme habituel du saint lieu, avait succédé un brouhaha, une tour de Babel psychique, au milieu de laquelle toutes les langues orientales et tous leurs dialectes s'entre-choquaient en saillies aiguës, lestes et joyeuses.

Au milieu des groupes assis, mangeant, buvant et fumant, circulaient des individus allant et venant, alors que d'autres mendiants, gravement adossés aux colonnes, fumaient encore plus gravement leurs cigarettes en laissant leurs regards, froids et indifférents, se promener sur cette foule bariolée, dont certains costumes constituaient une véritable œuvre d'art par l'imprévu, le mélange insensé des étoffes et des couleurs.

Il y avait à peine quelques minutes que l'héroïne de notre livre s'était éloignée des environs de cette scène, quand un homme, vêtu d'un costume réunissant l'élégance pittoresque du Monténégrin au cachet de l'antique vêtement des Grecs de la Macédoine, fit irruption

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

au milieu de cette véritable « cour de miracle » de l'antique Byzance.

A son approche les mendiants qui se trouvaient près de lui se levèrent rapidement, non sans un certain respect.

Cet homme, paraissant jouir d'une verte et robuste vieillesse, avait une physionomie grecque des plus caractéristiques ; une épaisse et longue moustache blanche, dont les pointes, un peu relevées, arrivaient presque à la base des oreilles, coupait en deux son rude visage, alors que d'épais sourcils, d'un noir à peine grisonnant, semblaient vouloir garantir deux grands yeux, au regard vif, brillant et acéré comme une lame de Tolède.

Les épaules larges, grand et élancé, droit comme un i bien planté, notre homme dominait facilement la foule des loqueteux qui l'entourait.

Ce nouveau personnage, dont beaucoup parlent et que bien peu connaissent ; cet homme, dont l'arrivée semble produire un si grand effet sur ces mendiants de nationalités, de types et de religions diverses, n'est autre que le célèbre roi des mendiants : le ***Dilendjiler Keay-***

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

assi Hadji Houglou, le chef incontesté de la respectable corporation des mendiants de Constantinople et de ses environs.

Dès qu'il fut en pleine lumière, deux des hommes qui se promenaient s'empressèrent de venir à lui en le saluant très respectueusement, à la levantine.

— Eh bien! mes enfants, leur dit ce singulier roi, plus maître de ses sujets et mieux obéi par eux que ne le sont la plupart de ses grands collègues occidentaux, sans en oublier les Présidents de République. Eh bien! êtes-vous contents? La nuit s'annonce-t-elle bien?

— Oui, maître, répondirent simultanément les deux hommes.

— La recette a-t-elle été bonne?

— Excellente, dit celui auquel le roi paraissait plus particulièrement s'adresser.

— Alors, vous n'avez besoin de rien?

— De rien.

— C'est bien... Je vais me promener un instant parmi mes enfants... vous, continuez à veiller à ce que tout se passe convenablement... Il ne faut pas que notre vénérable corporation

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

soit critiquée comme elle l'a été l'année dernière... pour son allure lâchée.

— Nous veillerons, seigneur... Soyez en paix, tout se passera bien... Vous n'aurez ni remontrances, ni retenues à nous faire.

— Je le souhaite... Je le souhaite, mes enfants... Allez en paix et que Dieu vous garde!

Puis, semblant se raviser, il s'empressa de rappeler un des deux hommes et lui dit, en mauvais français :

— A propos, si il signor Djélalédin, lou commandant, il passait cette nouit par ici, tou lou suivras sans faire semblant de rien et, particuliarementto, sans que nos hommes te voient... Tou comprends?

— Oui, excellença! répondit l'individu, qui n'était autre qu'un palermitain, devenu musulman par amour, ou plutôt ayant cessé d'être catholique pour ne plus rien être.

— Tou viendras demain matin me rendre compte.

Et le roi des mendiants, laissant son fidèle lieutenant à ses occupations, continua, sans en avoir l'air, la revue de ses hommes.

Pendant que cette scène se passait dans la

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

cour et sous les colonnades de Yeni-Djami, grande et curieuse était la foule qui encombrait le café de notre brave algérien : Ali ben Mohamed.

Pour la circonstance, celui-ci, se rappelant qu'il était protégé français, avait pavoisé l'intérieur de la première salle de son établissement de plusieurs petits drapeaux turcs et tricolores.

La recette s'annonçait bonne, et la physionomie du digne cafedji révélait l'heureuse quiétude d'un esprit dont l'âme est aussi pure que l'eau de roche.

Le maschicheh commençait à se remplir de fervents adeptes.

Le matin même, pour venir en aide à son domestique pendant les quarante nuits du ramazan, Ali ben Mohamed avait fait choix d'un robuste gaillard, sobre comme un chameau et fort comme un de ces vigoureux hamals ou portefaix qui, sans avoir l'air d'y penser, portent deux cent cinquante kilos sur leur dos à travers les rues étroites, tortueuses et grimpantes qui vont de Top-Hané au sommet de la grande rue de Péra.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Inutile de dire que la première salle du café turco-maure était archi-pleine.

Parmi les seigneurs de peu d'importance qui s'y trouvaient, prenant leur café et croquant, tour à tour, des dragées, des pistaches rôties et salées, des amandes et des noisettes également rôties et salées, fumant qui le narguilleh, qui le chibouk, qui la moderne cigarette, on remarquait particulièrement trois personnages, dont l'importance devait être assez considérable à en juger par la considération dont ils étaient entourés.

Le premier, grand gaillard, boiteux mais robuste, est le chef des mendiants grecs; la première autorité après le *Dilendjiler Keayassi*, ou roi de cette corporation erratique, que nous venons de laisser dans la cour de Yeni-Djami.

Le second, est le fameux roi des voleurs; notre connaissance des *Bas-Fonds de Constantinople* : l'illustre et respectable don Giovanni.

Le troisième, chef de la noble corporation des caïquedjis, n'est autre que le batelier à qui nous avons entendu prononcer la singulière oraison funèbre de Firouz agha.

Au demeurant, trois célébrités, trois sei-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

gneurs de grande importance, appelés à jouer un certain rôle dans les événements que nous avons à raconter.

A ce titre, ces trois fonctionnaires, reconnus par l'Etat, auquel ils paient une certaine redevance annuelle, nous paraissent mériter quelques lignes descriptives.

Le premier, le général en chef des mendiants grecs, élu par acclamation il y a quelques mois, rappelle un peu, par sa physionomie, son chef hiérarchique, le *Dilendjiler Keayassi*. Comme lui, mais en mieux, il reproduit, à s'y méprendre, le type classique de ces pirates grecs qui, pendant de si longues années, parcoururent en maîtres l'archipel de la mer Egée.

Son costume est également celui des anciens habitants des îles. Comme eux, il porte une large ceinture en cuir, dans laquelle repose une paire de grands pistolets, à la crosse incrustée de nacre, de turquoises, d'ivoire, de cuivre et d'argent; placés de chaque côté de ces armes à feu, deux beaux poignards de forme candjiar, à la poignée recourbée, incrustée comme les pistolets, augmentent l'aspect formidable de cet arsenal mobile.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Un long fez, d'étoffe souple, terminé par une grande houppe de soie verte, agrémentée de plusieurs nœuds, couvre la tête caractéristique de notre personnage.

Nous l'avons déjà dit, l'homme, tout boiteux qu'il est, paraît bâti à chaux et à sable. Il est d'une vigueur et d'une taille peu commune.

En vérité, ce général de mendiants grecs ressemble plus à un de ces respectables chefs de bandits qui exploitent avec tant de succès les charmants environs de Smyrne, qu'à un paternel et débonnaire chef de mendiants.

L'illustre personnage répond au nom harmonieux de Démétri Papadapoulo.

Le second, notre ancienne connaissance, il signor don Giovanni, est un véritable gentleman, à l'allure et au visage napolitain, correctement vêtu d'un complet gris ; il porte, posé à la Fra diavolo, un chapeau noir, de feutre mou, partagé en long au sommet.

Si Démétri Papadapoulo marque bien les cinquante années qui paraissent avoir sonné pour lui à l'horloge du temps, il n'en est pas de même de don Giovanni, dont l'opulente chevelure aile de corbeau et la fine moustache

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

noire à peine grisonnante sont plus de l'homme de trente ans que de celui de quarante, âge réel du fameux chef de voleurs.

Quant au singulier prononceur d'oraisons funèbres, il représente noblement ce beau type de Tcherkesse, dans lequel Dieu semble s'être complu à fondre dans un seul moule la beauté masculine, la grâce virile et l'harmonieuse pureté de la ligne.

Esthétiquement parlant le chef des caïquedjis de Stamboul est superbe. C'est bien le type du mâle, parfait de formes, aux attaches fines et vigoureuses, à la poitrine large et suffisamment bombée, à la taille élancée et souple, au système musculaire dénotant une force peu commune.

Son costume, des plus simples, se compose d'un large pantalon, à la zouave, en épaisse étoffe bleuâtre de Brousse ; d'une chemisette en soie crème, brodée, transparente comme de la gaze, ouverte sur la poitrine, aux manches courtes et larges, laissant apparaître tout l'avant-bras dans sa superbe nudité bronzée.

Une large ceinture de laine rouge, agré-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

mentée de fils d'or et d'argent, unit la chemisette au pantalon.

La tête entourée à la base par un foulard égyptien, est recouverte du fez moderne.

Sur ses épaules repose, négligemment posé, un court manteau de drap gris, à capuchon pointu, descendant à peine à la ceinture.

Les pieds, nus comme les mollets, disparaissent en partie dans de souples babouches de cuir jaune.

Tels sont les différents aspects des trois personnages qui, assis sur la même banquette, causent gaiement, en fumant leurs cigarettes et savourant leur café avec la noble lenteur et ce humage tout particulier des gourmets des grains divins de l'Arabie.

Les autres consommateurs, aux costumes multicolores, sont de nationalités et de types divers : il y a là des Syriens, des Bulgares, des Serbes, des Roumains, des Anatoliens, des Tartares criméens, des Persans, des Grecs, des Smyrniotes, des Tcherkesses, des Egyptiens, des Arméniens et des Monténégrins.

Tout ce monde forme un tohu-bohu indescriptible.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

C'est un capharnaüm vivant, dans lequel se perçoivent toutes les nuances, tous les sons de la voix humaine, depuis les plus gutturaux jusqu'aux plus aigus.

C'est à croire que tous les dialectes méditerranéens, et toutes les langues orientales se sont donné rendez-vous dans la boutique d'Ali ben Mohamed.

Dans le fond de la salle, un tréteau, improvisé en scène recouverte de nattes, supporte quatre musiciens assis en tailleur et faisant ronfler la *terbouka,* glapir le *rebeb,* miauler la *flûte* en roseau et frissonner le *tambour de basque*. Au son de cette musique endiablée s'ajoute par instant le bruit strident de la voix nasillarde des musiciens.

Si nos lecteurs ajoutent à cet ensemble, si bien encadré par l'établissement même, la fumée estompante que produit la combustion du tabac et de l'huile qui alimente les lampes, les veilleuses et les lampions, ils auront une idée assez précise du tableau que présentait ce soir-là le café turco-maure.

Nos trois chefs causaient donc, tout en fumant, en savourant leur café et en croquant

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

des dragées, des pistaches et des noisettes.

Leur conversation se perdait dans le bruit cacophonique qui les enveloppait.

Allant de groupe en groupe, du café au maschicheh et vice versa ; surveillant en même temps ses employés et ses consommateurs, Ali ben Mohamed avait réellement grand air sous son costume de fantaisie mi arabe et syrien.

A ce moment un nouveau venu, un Arménien, vêtu comme le sont les intendants de grande maison turque, pénétra dans l'établissement et y jeta un rapide regard circulaire.

Ce regard le satisfit probablement, car il se dirigea, souriant, vers le groupe que composaient nos trois personnages.

Parvenu à deux ou trois pas d'eux, il s'arrangea de façon à se trouver en face de Démétri Papadapoulo, juste sous son regard.

Moins d'une minute après, les yeux des deux hommes se croisèrent naturellement.

L'Arménien ayant rapidement dessiné avec son pouce un signe conventionnel sur sa poitrine, Démétri lui répondit d'un coup d'œil rapide, invisible pour toute autre personne.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Notre nouveau venu se retourna et, examinant cette foule qui l'entourait, comme s'il eût cherché quelqu'un, se dirigea vers la sortie, lentement, sans affectation.

Moins de dix minutes après Démétri avait rejoint notre homme.

— Suis-moi, lui dit rapidement ce dernier, j'ai un ordre à te communiquer.

Quand ils furent parvenus à une trentaine de pas de l'établissement, au centre de la foule qui circulait, l'Arménien, saisissant Démétri par le bras, murmura :

— J'ai un ordre du Comité.

— De Londres?

— Non! de Venise.

— Ah!... Et cet ordre est pour moi?

— Pour toi-même.

— Que veut-on?

— Lis, et, en prononçant ce mot, l'Arménien glissa un bout de papier dans la main de Démétri.

Celui-ci, après avoir rapidement parcouru le message en fit une boulette qu'il porta à sa bouche et qu'il avala, sans plus de cérémonie, en ajoutant :

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Parle... je suis à tes ordres.

— Zellich nous trahit... Il doit, cette nuit même, livrer les noms de cinq de nos frères à un des agents de la police secrète d'Yildiz.

— Comment le sais-tu?

— Par nos chefs de Venise... Avant de se rendre chez l'agent en question, Zellich doit venir au café où tu es... Il peut en sortir ; mais il ne faut pas qu'il dépasse l'endroit où nous nous trouvons... Dès qu'il sera entré dans l'établissement plusieurs de nos amis occuperont cette rue... Il sera donc facile au justicier de s'échapper... Du reste, vois-tu cette maison? Et l'Arménien désignait une masure de pauvre apparence, à la porte et aux fenêtres closes, paraissant inhabitée.

— Je la connais, répondit son partenaire après avoir jeté un regard de ce côté.

— Eh bien ! s'il veut fuir par là, le justicier n'aura qu'à pousser la porte... le reste nous regarde.

Et fixant bien Démétri, notre Arménien, qui n'était autre que le délégué du comité émancipateur arménien de Venise, ajouta d'une voix basse et impérative.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Tu as bien compris?

— Oui! Oui!... Mais ma bourse est bien plate ce soir!

— Comme toujours, dit le délégué en haussant les épaules.

Et prenant dans sa poche, un billet de banque de cinq livres sterling, il le tendit à Démétri, qui s'empressa de le faire disparaître dans sa ceinture.

Une demi-heure plus tard, alors que Démétri, revenu prendre sa place près de ses compagnons, causait plus joyeusement que jamais, paraissant indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, plusieurs hamals entrèrent dans le café et se firent servir du thé à la turque.

L'arrivée de ces hommes avait été remarquée de Démétri et de don Giovanni, auquel un rapide rictus avait fait tressaillir les lèvres..

Nos hamals commençaient à peine à déguster leur thé, quand un Arménien, vêtu dans le genre du délégué, pénétra à son tour chez Ali ben Mohamed.

Après avoir cherché du regard la personne qu'il semblait s'attendre à trouver là, il prit

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

un escabeau recouvert de paille grossière, sortit une cigarette de son porte-cigarettes et se fit servir une tasse de café.

Le temps s'écoulant, et la personne qui lui avait donné rendez-vous ne se montrant pas, notre consommateur paya sa tasse et sortit, non sans avoir témoigné en plusieurs fois de son impatience et de sa mauvaise humeur par des gestes et des regards expressifs.

Nos hamals sortirent en même temps.

Derrière eux, Démétri, se plaignant subitement de l'excès de la chaleur et de la fumée qui régnaient dans la salle, se dirigea vers la porte, qu'il franchit pour s'adosser au mur de l'établissement et respirer un peu de cet air pur, dont sa santé avait un si grand besoin, disait-il.

Don Giovanni, sans quitter sa place, n'avait perdu du regard ni son compagnon, ni les hamals.

Tout ce monde parti, il fit signe à un des consommateurs.

Celui-ci, sans mot dire se leva également, et sortit de l'établissement.

La conversation continua entre le chef des

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

voleurs et celui des caïquedjis, comme si rien ne se fût passé.

L'Arménien que nous avons vu sortir, désappointé et mécontent, avait à peine fait quelques pas dans la rue, qu'il se trouva au milieu d'une foule plus compacte que celle qui y était un instant avant.

Après avoir été bousculé plusieurs fois par des passants, probablement aussi pressés que lui, il allait arriver près de la maison qui avait été signalée à Démétri, lorsqu'un homme, ayant l'apparence d'un mendiant grec, lui posa sa main gauche sur l'épaule.

Croyant qu'il avait affaire au camarade qui lui avait donné rendez-vous chez Ali ben Mohamed, notre homme se retourna brusquement, sans manifester aucune inquiétude.

Au même instant, une lame brilla dans l'air et, rapide comme l'éclair, s'enfonça jusqu'à la garde dans le cœur du malheureux.

Le pauvre diable s'affaissa brusquement, en poussant un cri n'ayant rien d'humain.

Prompt comme la foudre, le meurtrier retira son poignard de la plaie et, paraissant bousculer les quelques personnes qui se trou-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

vaient là, disparut aux yeux de cette foule joyeuse et endimanchée, avant qu'elle ne se fût rendu compte du crime qui venait de se commettre.

Le Comité occulte arménien, londonnien, et vénitien, préludait, par une première exécution, aux nombreux meurtres qui devaient, quelques années plus tard, jeter sur ses revendications sociales et politiques un voile de terreur et de sang.

Immédiatement des cris, d'abord confus, puis éclatants, jaillirent du sein de cette foule, épouvantée par le meurtre qui venait de s'accomplir, on ne savait comment et pourquoi.

Deux des hamals que nous avons vus sortir sur les pas de l'Arménien, coururent vers le poste voisin, d'où ils ramenèrent plusieurs agents municipaux munis d'un brancard.

La victime, traître ou non, fut posée sur ce brancard et transportée au poste de police.

Pendant que s'accomplissaient ces faits, un des autres hamals avait rapidement fouillé dans les poches du cadavre et, sous le prétexte de lui prodiguer des soins, l'avait pres-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

tement dépouillé de ses papiers et de son porte-monnaie.

Debout, toujours adossé au mur du café turco-maure, Démétri avait assisté, impassible comme l'aurait fait une personne étrangère, à l'exécution sommaire des ordres qui lui avaient été donnés par le Comité exécutif de Venise.

Le hamal qui s'était emparé des papiers de la victime s'approcha de notre chef et, sans ostentation, comme poussé par un voisin, le frôla vivement.

Mais quelle que fut la rapidité de ce frôlement, un homme, semblant, lui aussi, observer ce qui se passait avec une indifférence toute levantine, avait aperçu le frôleur glisser dans la ceinture de Démétri, en ce moment un peu béante comme par hasard, un portefeuille et quelques papiers.

Rentrant alors dans l'établissement, notre observateur fit à don Giovanni plusieurs signes avec les doigts de sa main droite, comme en font les sourds-muets pour exprimer leurs pensées. Ces signes se terminèrent par un geste dans lequel les deux index semblaient

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

vouloir s'enfoncer à plusieurs reprises dans la ceinture de son pantalon.

Ceci fait, l'homme se confondit dans la foule et disparut.

En ce moment, don Giovanni saluait le chef de la corporation des caïquedjis et lui disait en lui tendant la main :

— Je vais aller faire un tour au théâtre de Karagheuz, puis j'irai me coucher.

— Bonne nuit, et à demain, s'il plaît à Dieu !

— A demain, répéta don Giovanni en se retirant lentement, en désœuvré qui s'ennuie plus qu'il ne s'amuse.

Tout en s'éloignant, don Giovanni murmurait dans son langage de prédilection, moitié italien, moitié français :

— Eh ! Eh ! Il me semble, Diavolo ! que lou compère il coumoule comme les dépoutés de mon pays et de la bella Francia... Chef des mendiants et chef d'assassins ! per Joven, c'est un peu trop !

Et comme à ce moment il se trouvait près de Démétri, qui poussait trois ou quatre personnes pour se faire faire une place et s'éloi-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

gner, il lui tapa gaiement sur l'épaule en s'écriant :

— Eh! compadre, veux-tu venir voir Karagheuz?

— Non, merci, répondit l'autre, je vais aller voir ce qui se passe du côté de Yeni-Djami,... et me coucher.

— Come tou voudras,... bona nuit et à demain... si tou viens par ici.

— Amen ! répondit Démétri en s'éloignant rapidement.

Don Giovanni resta quelques secondes à la même place et, après s'être assuré du départ réel de son compère, il s'enfonça au milieu de la foule joyeuse qui passait en chantant, en riant, insouciante du drame qui venait de se dérouler, ne songeant qu'au plaisir et à bien vivre.

Et le ciel, superbe dans ses constellations diamantées, étendait son immense voile, parsemé d'étoiles brillantes, sur cette terre où s'agitent tant de folies, de crimes, d'imbécillités et d'inconsciences.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE IX

UNE APRÈS-MIDI DU ROI DES MENDIANTS

Le lendemain de cette nuit du ramazan, de cette nuit qui avait vu la première exécution du Comité occulte arménien, le ***Dilendjiler keayassi***, ou roi des mendiants, confortablement assis dans un bon fauteuil Voltaire recouvert en reps rouge, attendait, dans la vaste pièce qui lui servait de cabinet de travail et de réception, l'arrivée des hommes chargés de lui faire le rapport journalier sur les événements qui s'étaient passés les nuits précédentes.

Il attendait également le trésorier de la corporation.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Le roi des mendiants était en ce moment dans l'état heureux où se trouve tout homme en voie de digérer un excellent repas pour lequel sa cuisinière s'est surpassée.

Il avait près de lui une table orientale, incrustée d'ivoire, sur laquelle reposaient une grande tasse de café noir à la franque, un cendrier contenant des morceaux de braise allumée et une mignonne pincette en cuivre forgé.

Sa main droite tenait un immense chibouk, d'où il tirait, sacerdotalement, de longues et épaisses bouffées de fumée blanchâtre.

A la gauche du fauteuil, une grande table ministre était surchargée de paperasses et de livres.

Quelques chaises hongroises, placées çà et là, complétaient, avec un divan ordinaire, l'ameublement, au demeurant des plus modestes, du roi des mendiants.

Comme dans toutes les pièces destinées aux visiteurs, le parquet était recouvert de plusieurs nattes, alors que de modestes rideaux en mousseline, d'une blancheur douteuse, recouvraient les vitres des deux grandes fenêtres à guillotine.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Le Dilendjiler keayassi savourait donc béatement le bonheur que procure une bonne digestion, pratiquée avec ou sans les règles de l'art.

Pendant que notre personnage se livre à cette saine occupation; qu'il la rend encore plus agréable en sirotant lentement son café et en aspirant de longues bouffées d'un excellent tabac de contrebande, n'ayant rien de commun avec le produit vendu par la régie impériale des tabacs ottomans, plus soucieuse des intérêts de ses gros et gras administrateurs que de ceux de ce bon public, partout aussi bête quand il s'agit de ses véritables intérêts, nous dirons un mot de cette singulière corporation des mendiants de Constantinople, véritable legs moyenâgeux des temps passés.

Ceci, dans l'intérêt des lecteurs ignorants des choses de l'Orient, ou ne les connaissant qu'à travers les prismes merveilleux, mais trop imaginaires, de la plupart des touristes, encore plus soucieux de voir leurs impressions imprimées que de se dévouer à cette grande méconnue qui s'appelle :

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

LA VÉRITÉ!

La mendicité, — nous l'avons dit dans notre ouvrage : *les Bas-Fonds de Constantinople*, — ne revêt pas en Orient le caractère presque infamant qu'elle possède en Europe.

Etre mendiant n'est pas plus déshonorant qu'être épicier, cordonnier, journaliste, médecin ou banquier.

Pour les chrétiens, orthodoxe ou schismatique, c'est une profession en valant bien une autre.

Pour le musulman, c'est une douloureuse nécessité, souvent un acte pieux quand il s'agit de confréries religieuses. Mais, douloureuse nécessité, ou acte pieux, la mendicité n'altère en rien la dignité et le respect de l'homme.

Il peut y avoir plus de cœur et d'intelligence sous les haillons de certains mendiants musulmans, qu'il ne s'en trouve dans la poitrine d'un Sultan ou d'un boulevardier.

Ce qui distingue le mendiant musulman du mendiant chrétien, grec et italien en particulier, c'est que, si le premier vous demande

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

au nom de Dieu et d'un saint personnage,... ne vous insultant jamais quand vous lui refusez, vous remerciant au nom de tous les saints du Paradis quand vous lui donnez, le second mendie comme s'il vous demandait la bourse ou la vie, et vous injurie, plus qu'énergiquement, quand vous refusez d'obtempérer à sa demande.

En général, le mendiant constantinopolitain, qu'il soit riche ou pauvre — nous disons riche ou pauvre parce qu'il en est qui sont propriétaires de confortables maisons dans lesquelles ils vivent bourgeoisement, — reste honnêtement mendiant, car il a le sentiment réel de la dignité de sa corporation et est incapable de se livrer au plus petit larcin.

On ne trouve chez ce digne musulman, compatissant aux hommes comme aux chiens, ni voleur, ni assassin.

Le titre de mendiant, reconnu par l'Etat en la personne du chef de la corporation, le Dilendjiler keayassi, ou roi des mendiants, est donc, en fait, une profession comme une autre, n'excluant ni certaine fierté, ni certains droits.

Les mendiants grecs ont un saint pour pa-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

tron, dont ils fêtent pompeusement la mort.

Ce jour-là, ils se réunissent pour assister à la messe solennelle qu'ils font dire à leur église de Saint-Constantin, située près de leur quartier général de Péra.

Il faut les voir le jour anniversaire de la mort de leur saint patron.

Vêtus d'habits neufs, en drap de belle et bonne qualité ; coiffés de fez à grande houppe, également neufs, armés du bâton qui est l'emblème de leur noble profession, il faut les voir se réunir gravement et, pleins d'une belle fierté, célébrer leur fête religieuse comme pourraient le faire les plus nobles magnats!

Nos mendiants ont, en outre de leur Dilendjiler keayassi, plusieurs chefs de section, nommés chaque année par le suffrage des membres chargés de veiller à la discipline et au fonctionnement régulier des lois qui régissent chaque quartier de Constantinople.

Cette organisation rapproche singulièrement nos dignes citoyens de celle de leurs bons et fidèles amis : les chiens de rues.

Si la Cour des miracles n'existe plus à Constantinople, il s'y trouve, en revanche, de nom-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

breux professeurs chargés d'apprendre aux néophytes l'art difficile d'imiter les plaies, les manchots, les estropiés, les aveugles et les grelotteux.

Et maintenant, nos lecteurs seront-ils encore surpris, quand nous leur apprendrons que le bonhomme chez lequel nous sommes, l'illustre Hadji Houglou, le célèbre roi des mendiants, est possesseur d'une jolie fortune, qu'on peut évaluer à 2,000 livres turques de rentes, — 46,000 francs — d'une belle esclave de vingt-trois ans, de jolies et gracieuses servantes et de plusieurs domestiques mâles, véritables gardes du corps de cette singulière Majesté, dont les ordres sont mieux obéis que ne le sont ceux du Sultan actuel.

Hadji Houglou allait terminer son chibouk, quand la porte de son cabinet s'ouvrit, livrant passage à Andréa, un de ses fidèles serviteurs.

— Qu'y a-t-il? demanda le chef.

— Trois des lieutenants de Votre Seigneurie attendent qu'il lui soit agréable de les recevoir.

— Quels sont-ils?

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Il y a les lieutenants Démétri Papadadapoulo, Joachim Corassandji et Jacomo.

— Fais-les entrer.

— Tous les trois ensemble?

— Oui.

Pendant que le serviteur se retirait, le roi des mendiants acheva d'absorber ce qui restait de café dans sa tasse.

Respectueusement, portant militairement leurs mains à leur front, les trois lieutenants ou chefs de quartier, entrèrent à la queue-leu-leu.

— Bonjour, mes enfants!... asseyez-vous... M'apportez-vous de bonnes nouvelles?

— Excellentes, seigneurie, répondirent presque simultanément les trois visiteurs en s'asseyant.

— Allons, tant mieux! Et, s'adressant à Andréa, qui portait un plateau contenant du café, des petits verres et des flacons de cognac, de mastic et de kummel.

— Pose ton plateau sur la table et veille à ce que personne ne vienne nous déranger. Quant à vous, messieurs, dit-il aux trois hommes, servez-vous sans cérémonie, suivant nos habitudes.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Pendant qu'obéissant à cet ordre, les chefs de quartier prenaient leurs tasses de café et remplissaient leurs petits verres de la liqueur qu'ils préféraient, le dilendjiler keayassi les observait curieusement, projetant sur eux des regards dont l'âge n'avait altéré ni l'acuité, ni l'énergie des effluves.

— Eh bien! dit-il, lorsque ses hommes se furent servis, rien de nouveau dans le quartier de Yeni Djami?

— Rien de particulier, répondit Papadapoulo, nos hommes se sont tous très bien conduits... La recette a été bonne... en voici le résultat.

Et le chef des mendiants grecs tendit un petit sac en toile, contenant de l'argent, quelques pièces d'or et de la monnaie de cuivre.

Il y avait là des pièces frappées à toutes les effigies, appartenant à toutes les nations.

— Aucune bagarre ne s'est produite?

— Non,... aucune.

— Comment, la nuit s'est passée sans un vol, sans un assassinat? demanda avec une singulière insistance le roi des mendiants.

— Non... A ce que je sache du moins... ré-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

pondit avec une certaine hésitation le questionné.

— J'ai pourtant entendu dire, avant de quitter Yeni Djami, qu'on avait tué un homme dans les environs du café d'Ali ben Mohamed... Ce bruit ne serait-il pas exact?

Et les regards du chef se portèrent, plus scrutateurs et autoritaires que jamais, sur ceux de son lieutenant.

Celui-ci, comprenant que le meurtre de l'Arménien était connu, s'empressa de répondre :

— Effectivement, Excellence, un homme... un Arménien... je crois, a été tué dans une rixe avec des compatriotes.

— Alors, pourquoi ne m'en parlais-tu pas?

— Je ne vous en parlais pas, parce que nos hommes, n'étant pour rien dans cette affaire, j'ai cru qu'elle ne vous intéresserait pas.

— Si tu as cru cela, tu as eu tort... Tu as oublié que je dois tout savoir... tout, sans exception... Mais, dis-moi, tu es bien certain que nos hommes n'ont pas été mêlés à cette bagarre?

— Absolument certain.

— Tu en jurerais?

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Oui, certes, et même par le nom de notre saint et vénéré patron.

— C'est bien, répondit sévèrement Hadji Houglou, les sourcils légèrement froncés; mais n'oublie plus, n'est-ce pas, que tu ne dois rien me cacher et tout me dire!... Si tes Grecs t'ont élu comme chef de quartier, rappelle-toi, mon fils, que je puis briser cette élection...

Maintenant, à toi! ajouta-t-il en s'adressant à Jacomo, pendant que Démétri, baissant la tête sous la semonce qu'il venait de recevoir, lui lançait sournoisement un regard chargé de colère et de haine.

— Moi, dit en souriant Jacomo, je vous apporte de l'argent... beaucoup d'argent... et la nouvelle que Djélalédin, après avoir accompagné la kadine Marguerite chez la sultane Zérah, est rentré chez lui à une heure du matin.

— Directement?

— A peu près. Il s'est arrêté seulement chez Ali ben Mohamed, le temps de se rafraîchir et de fumer une cigarette.

— Et là, il ne s'est rien passé?

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Non, Excellence, rien.

— C'est bien, mon fils, pose ton argent sur la table.

— Et toi? fit-il en s'adressant directement à Corassandji.

— Ma foi, moi, je n'ai rien à vous dire, tout a été d'un calme désespérant.

— Et tu n'as rien à me remettre?

— Ah!... si... Voici le tribut de nos dignes enfants de Galata.

Et le chef de ce quartier déposa sur la table un nouveau petit sac.

— Alors, il ne s'est rien passé dans ton quartier?

— Rien que d'ordinaire : quelques bagarres entre matelots étrangers et des filous; trois ou quatre blessés et deux hommes tués; mais tout cela est affaire de la police locale et ne nous regarde pas.

— Et tu appelles cela rien, toi?

— Peuh! est-ce que ce n'est pas là l'histoire, ou à peu près, de toutes les nuits de Galata?

— C'est vrai, répondit en souriant le Dilendjiler keayassi.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

A cet instant, la porte s'ouvrit à nouveau et Andréa, faisant une nouvelle apparition, annonça que les autres chefs de quartier demandaient la permission de se présenter à Sa Seigneurie.

— Eh bien ! fais-les entrer.

— Tous ensemble ?

— Oui, tous.

Sept individus, appartenant à des nationalités diverses, firent irruption dans la salle.

Tous déposèrent le fruit du travail de leurs hommes sur la fameuse table ; tous reçurent des marques d'approbation ou de mécontentement et, tous aussi, s'en furent après s'être rafraîchis et avoir serré la main de leur vénérable chef.

Resté seul, le roi vérifia le contenu de chacun des dix sacs.

Ce travail terminé à sa satisfaction, il rangea ceux-ci méthodiquement sur un coin de la table et appela son serviteur qui, s'empressant d'accourir, lui annonça que le banquier de la corporation venait d'arriver.

— Qu'il entre, dit allègrement le chef.

Aussitôt, un homme, vêtu correctement en

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

noir, portant, comme presque tous les changeurs constantinopolitains, la stambouline traditionnelle, s'approcha du maître du logis et, après l'avoir salué comme les Turcs saluent leurs supérieurs, lui dit :

— Bonjour, Excellence, votre précieuse santé est toujours bonne?

— Toujours, toujours, Dicran.. Et la tienne?

— Oh! moi, Excellence, je me porterais on ne peut mieux, si ma gredine de femme n'était pas toujours à me demander de l'argent, tantôt pour ceci, tantôt pour cela... J'ai beau lui dire que les affaires vont mal... qu'il faut faire des économies, c'est absolument comme si je... chantais.

— Pourquoi ne la changes-tu pas, si elle t'ennuie tant ?

— Changer, c'est facile à dire... mais la dot?

— Comment, la dot?

— Certainement, la dot... ce qu'elle m'a apporté en mariage.

— Ah ! bien.... Je comprends!... Eh bien ! on la lui rend, cette dot.

— Rendre la dot de ma femme ! jamais de la vie !

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Alors, comment veux-tu faire ? Tu n'as pas, je pense, l'intention de la renvoyer... et de garder son argent ?

— Hélas ! non, puisque ça ne se peut pas...

— Alors ?

— Alors ? Alors ?... Que voulez-vous, Excellence, j'essaierai d'attendre qu'Allah la retire de ce monde pour lui donner une meilleure vie.

— Allons, je vois, mon pauvre Dicran, que tu n'es pas si à plaindre que cela..... Mais assieds-toi et causons de nos affaires.

Le banquier prit la chaise qui lui était désignée et s'installa en face de son client et de la table.

— Veux-tu fumer une cigarette ?

— Merci, Excellence, après.

— Bien !... Tiens, voici dix sacs, dont la somme totale s'élève à 48 livres et 25 piastres [1]... compte.

— Eh ! eh ! Excellence, fit le banquier tout

1. La livre turque vaut couramment 23 francs ; la piastre 0 fr. 25 cent.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

en dénouant les sacs et en versant leur contenu sur la table... Il me semble que la semaine a été bonne?

— Oui... Grâce à Dieu, mes hommes ont bien travaillé.

Pendant que le changeur ou banquier officiel de la digne corporation des mendiants de Constantinople comptait l'argent qui se trouvait devant lui, Andréa entra portant la traditionnelle tasse de café et une boîte d'excellentes cigarettes.

Le compte terminé, Dicran délivra un reçu et, satisfait de la besogne qu'il venait d'achever, alluma une cigarette et se mit en devoir de déguster le fin moka, qu'il savait de qualité semblable à celui dont on use exclusivement au Palais.

— Crois-tu, lui dit alors le chef, que les valeurs que tu as achetées dernièrement pour notre compte sont bonnes et sérieuses?

— Non, certes... Elles ne valent rien... mais rien absolument.

— Alors pourquoi nous les as-tu achetées ?

— Parce que ce sont des attrape-nigauds, sur lesquels différentes maisons financières

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

se sont engagées dans un but de simple spéculation... En ce moment elles montent... Elles monteront encore ; elles monteront jusqu'au jour où, les banques s'étant débarrassées de leur stock, la dégringolade se produira..... Dame ! ce jour-là, il y aura bien des cris et des larmes... Mais nos banquiers auront fait leurs affaires... et nous les nôtres... Le reste ne nous regarde pas ; c'est affaire aux imbéciles !

— Diavolo, comme tu traites ces questions !..... Est-ce que tous les banquiers pensent et disent comme toi ?

— Tous n'ont pas la franchise de le dire... mais tous le pensent.

— Ainsi, vous spéculez sur des valeurs... que vous savez mauvaises... avec la certitude que vous produirez un désastre final ?

— Mais sans doute.

— Par les cornes de Belzébuth, sais-tu bien, mon cher banquier, que ce que tu fais là, c'est tout simplement de la canaillerie, et que, pas un de mes hommes, même parmi les plus malheureux, n'oserait spéculer ainsi sur le désespoir, la ruine et la misère des familles !

— Bah ! bah ! Tout cela est de bonne

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

guerre..... C'est le commerce ; c'est la banque!.... Tant pis pour les ignorants qui n'y voient pas plus long que leur nez.

— Ainsi, vous n'hésitez pas à échafauder votre fortune aux dépens de la prospérité publique... C'est sur des ruines que vous construisez.

— Parbleu ! Excellence, vous m'étonnez étrangement..... Est-ce nous qui allons chercher les gogos ? Est-ce nous qui les poussons à vouloir s'enrichir par des coups de bourse, du jour au lendemain ?

— Il est évident que vous ne forcez pas plus vos clients à jouer sur la hausse et la baisse, que le croupier de la roulette ne force le joueur à mettre sur un numéro ou sur une couleur..... Mais tu avoueras avec moi qu'il est triste et fâcheux de se dire qu'on doit sa fortune aux désastres que l'on a provoqués?

— Mon cher ami, puisque vous voulez bien me permettre de vous traiter ainsi, que seraient devenus vos fonds, qui jusqu'ici vous ont rapporté une moyenne de 15 p. %, si j'avais pensé comme vous et si, pensant de la sorte, je n'avais su profiter d'aucune des bonnes oc-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

casions qui se sont présentées depuis le jour où votre prédécesseur, à qui Dieu fasse miséricorde! m'a confié la direction de vos affaires financières?..... Croyez-vous que vous en seriez où vous êtes ?

— Je suis loin de méconnaître ton zèle et ton habileté. Tu sais combien ma confiance en toi est grande... Mais, franchement, tu m'as indigné par ton cynisme.

— Mon cynisme? Dites donc, ma franchise. Eh! par Dieu! que deviendrions-nous si nous ne profitions pas de ces occasions?.... Voyons, franchement, s'il n'y avait pas de par le monde des âmes généreuses, est-ce que vos mendiants feraient les recettes qu'ils font?

— Mes mendiants ne s'engraissent pas au détriment des autres... s'ils prennent quelque chose, c'est tout simplement un peu du superflu de leurs clients.

— Bah! prendre peu ou prendre beaucoup, c'est toujours prendre; c'est toujtoeurs l'ernelle histoire des manieurs de miel se suçant les doigts au détriment des autres[1]..... Et

1. Allusion bien connue des Orientaux aux employés

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

puis, ne faut-il pas que les forts vivent au détriment des faibles?... Les intelligents au détriment des imbéciles? Donc, croyez-moi, laissez-moi prendre soin de vos intérêts..... comme je dois le faire... Vous et les vôtres n'aurez pas à vous plaindre..... En attendant, voici ce qui vous revient... personnellement... sur notre dernière spéculation.

Et le banquier pérote tira de sa poche un portefeuille crasseux, d'où il sortit deux billets de banque français de mille francs chacun, qu'il remit au Dilendjiler keayassi.

— Voilà des arguments bien irrésistibles, dit celui-ci en prenant les billets qu'il glissa dans un tiroir.

— Maintenant, Excellence, permettez-moi de me retirer..... voici l'heure de la Bourse et je ne veux pas la manquer.

— Va, va, mon fils, et que Dieu t'accompagne!

— Merci, Excellence.

Là-dessus, le banquier se retira non sans

du gouvernement, adeptes effrénés du BAKCHICHE ou *pot-de-vin*.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

avoir salué profondément l'homme auquel il devait une partie de sa fortune, car, en comptant bien, ce n'était pas 15 %, mais bien 25 et 30 % que lui rapportait l'argent de la corporation des mendiants de Constantinople.

Et le bonhomme était encore honnête à côté de certains de ses collègues juifs, arméniens et grecs.

Le banquier Joachim Dicran venait de se retirer, et notre potentat allait passer dans ses appartements privés, quand le fidèle Andréa vint lui annoncer que le chef de la police secrète du Sultan montait l'escalier du logis.

— Fais-le de suite entrer... et apporte-nous les meilleures de nos liqueurs! s'empressa de répondre Hadji Houglou.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées, que le brillant colonel Ahmed Djélalédin bey faisait son entrée dans la pièce où nous venons de voir défiler les dix chefs de quartier de la corporation des mendiants et l'illustre banquier Dicran effendi.

Le colonel était vêtu en bourgeois suivant son habitude.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Après l'avoir salué, comme on sait le faire en Orient quand il s'agit d'un puissant dont on attend beaucoup de choses, Hadji Houglou s'empressa de lui offrir un siège et de lui rappeler combien il l'honorait quand il voulait bien lui rendre visite.

Le chef du cabinet particulier du Sultan s'assit sans façon et, après avoir rendu militairement le salut à trois temps qu'il venait de recevoir, commença ainsi la conversation :

— J'espère, ô mon digne roi des mendiants, que ta santé a toujours été bonne depuis que je n'ai eu l'honneur de te voir?

— Toujours, Excellence.

— As-tu encore de ces bonnes cigarettes du Palais?

— Il m'en reste peu, ainsi que vous en jugerez par la boîte qu'on va nous apporter.

— Dans ce cas, je me félicite d'avoir songé à toi... Ce matin j'en ai fait mettre un millier de côté, avec ordre de te les apporter aujourd'hui même. Ces cigarettes, qui nous arrivent de la nouvelle ferme impériale des environs de Brousse, sont réellement délicieuses... Tu en jugeras, du reste.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— En vérité, votre Excellence me gâte... Que puis-je faire pour reconnaître tant de bontés?

— Rien autre chose que ce que tu fais... j'en suis convaincu... pour m'être agréable et mériter de plus en plus la haute bienveillance de notre sublime et victorieux maître.

— Sa Majesté est si bonne pour moi et pour notre corporation, que tout mon dévouement pour sa glorieuse et divine personne reste encore au-dessous de l'humble admiration que nous avons tous pour elle.

— C'est bien, Hadji Houglou, j'aime à voir en toi ces nobles sentiments, et je suis convaincu que, si tu apprenais quoi que ce soit sur les agissements des fous qui osent murmurer contre notre maître — bénie à jamais, soit sa magnanime personne! — tu n'hésiterais pas à m'en informer.

— Certes, et sans perdre une minute encore.

Ici, Andréa se présenta, portant ce que son maître lui avait demandé... Il déposa son plateau sans mot dire et se retira à reculons, après avoir salué très bas le visiteur et son maître.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Je vois, dit Djélalédin bey, dès qu'Andréa se fut retiré, que tu as toujours ton serviteur... Il continue à être sourd, muet, et... aveugle?

— Plus que jamais, Excellence.

— Alors, on peut compter sur lui?

— Comme sur le plus fidèle de mes hommes.

— Même si on le chargeait d'une mission délicate et secrète?

— Comme sur moi-même, Excellence.

— Et... il aime toujours l'argent?

— Toujours, répondit en riant Hadji Houglou; c'est là, du reste, un amour qui ne passe qu'avec la vie.

— Très bien... A propos, qu'est-ce donc que ce crime qui s'est commis cette nuit, près du café où vont tes hommes?

— Peu de chose, Excellence.

— Mais encore ?

— Rien... Un Arménien qui, à ce qu'il paraît, a succombé dans une querelle avec quelques-uns des siens.

— Un Arménien qui se serait battu... avec d'autres Arméniens.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Précisément, Excellence.

— Et... C'est tout ce que tu sais ?

— Tout... et voyant l'expression moqueuse qui illuminait les traits généralement impassibles de Djélalédin bey, il ajouta, anxieusement : Est-ce qu'il y aurait autre chose, Excellence?

— Peut-être, répondit son visiteur en se versant un verre de kummel, qu'il avala d'un seul trait.

— Mais avant que je te dise ce qu'il peut y avoir dans l'assassinat de l'Arménien, dis-moi par lequel de tes hommes tu as appris ce crime?

— Par Démétri Papadapoulo.

— Papadapoulo?. . le chef des mendiants grecs?

— Par lui-même, Excellence, répliqua vivement Hadji Houglou... vaguement inquiet de la tournure que prenait la conversation.

— Eh bien! ton Démétri Papadapoulo est tout simplement un traître, qui te cache la vérité et cherche à te supplanter dans la prochaine élection... Ce qui prouve, une fois de plus, combien j'avais raison en te disant, il y

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

a un mois, que ton service d'espionnage était aussi mal informé que celui d'un véritable roi.

— Vous êtes bien certain de ce que vous me dites là, Excellence?

— T'ai-je jamais donné le droit de douter de ma parole?

— C'est juste... pardonnez-moi!... Et, frappant violemment de son poing sur la table, le Dilendjiler keayassi se leva brusquement en s'écriant :

— Brigand, canaille de Papadapoulo!... J'avais bien raison de me méfier encore tout à l'heure de l'exactitude de ses rapports... Ah! il veut lutter contre moi! Eh bien! c'est ce que nous verrons.

— Allons, allons, calme-toi? dit en souriant le colonel. Rassieds-toi, et écoute-moi bien :

Je ne veux pas que le Sultan apprenne la vérité sur ce qui s'est passé cette nuit, car, s'il en était ainsi, ta royauté serait vite détruite, mon pauvre Houglou.

— Oh! seigneur, répondit celui-ci encore tout frémissant.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Calme-toi, te dis-je, et fais ton profit, une fois pour toutes, de ce que je vais te dire... Tu crois, n'est-ce pas, que c'est en se battant avec des coreligionnaires que l'Arménien est mort?

— C'est du moins ce que l'on m'a dit, mon seigneur.

— Eh bien!... Pas du tout... Cet homme a été tué par un de tes mendiants... ou plutôt par un des hommes de Démétri Papadapoulo... C'est lui, c'est ce chef infidèle, qui a présidé à l'assassinat et tout préparé pour l'évasion du criminel... j'ajoute, que cette fuite a été facilitée par les agissements de plusieurs de tes mendiants grecs... J'ai des soupçons sérieux sur la cause réelle de ce meurtre; mais comme ces soupçons ne me suffisent pas, je veux savoir exactement la vérité sur ce crime. Pour cela, c'est sur toi que je compte. Tu as huit jours devant toi... Si dans ce délai heure par heure, tu ne m'as pas complètement renseigné, j'aviserai notre glorieux maître de ton incapacité... et de ton manque de reconnaissance pour toutes les faveurs qu'il a bien voulu t'accorder par mon intermédiaire.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Seigneur! vous ne ferez pas cela!... je vous jure que, dussé-je faire griller à petit feu ce brigand de Démétri, je saurai la vérité, toute la vérité.

— J'y compte... dans ton intérêt même.

— Soyez tranquille, Excellence, le scélérat me paiera cher ses mensonges.

— C'est bien!... mais j'ai encore deux choses à te demander.

— Vous savez que je suis votre très humble esclave!...

— Tu choisiras quatre ou six de tes hommes les plus intelligents et les plus discrets... et, à partir de ce soir, tu leur feras suivre, sans qu'on les perde de vue un instant, mon cousin Djélalédin et Fatmé Chefikeh.

— La sage-femme sanglante?

— Elle-même.

— Mais, seigneur?

— Il n'y a pas de mais... tu feras ce que je t'ordonne; à cette condition seule, je pourrai peut-être oublier la façon pitoyable dont tu diriges tes hommes.

Et comme Hadji Houglou allait répondre, le colonel ajouta :

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

— C'est surtout dans leurs courses à Scutari que ces deux personnes doivent être suivies... sans être perdues de vue un instant, je te le répète.

Te voilà avisé, à toi d'agir en conséquence.

— Vous serez satisfait, seigneur, s'écria le Dilendjiler keayassi d'une voix où perçait l'anxieuse émotion qui était en lui, mais... pardonnez-moi cette question... pourquoi ne faites-vous pas faire cette délicate besogne par vos hommes?

— Je pourrais me dispenser de te répondre... mais je veux bien t'éclairer sur les raisons qui m'ont fait choisir les tiens. Mes fins limiers, les seuls auxquels je pourrais confier cette entreprise, sont tous connus de la Chefikeh et de mon cousin. Quant aux autres, ils sont si bêtes et si bavards que je n'oserais les employer dans une telle mission.

Je connais notre fine mouche... Il suffirait qu'elle ait le plus petit soupçon d'être filée, pour qu'elle se dispensât de certaines courses ou de certaines visites. Tes hommes, au contraire, sont peu ou pas connus; ceux qui le sont, le sont comme mendiants, ce qui ne tire

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

pas à conséquence... Puis, tu en as qui savent admirablement se grimer, jouer la comédie du loqueteux mourant, de l'estropié qui grelotte et de l'aveugle qui tend sa main sans voir le visage du bienfaiteur.

C'est parmi ces premiers sujets de ta troupe, et particulièrement parmi ceux qui séjournent à Scutari, que je te conseille de choisir nos agents.

— C'est bien, seigneur, j'obéirai, il sera fait comme vous le désirez.

— Ainsi, résumons-nous : Tu sauras la vérité sur le crime d'hier soir ; tu feras filer la sage-femme et mon cousin, très adroitement, et tu t'arrangeras de façon à ce qu'il y ait, durant la nuit, un veilleur devant le conak de Fatmé et un autre devant le kiosque de Djélalédin... Enfin, tu me feras tous les soirs un rapport succinct sur tous les faits et gestes de nos deux personnages... Ce rapport, tu me l'apporteras, toi-même, au caracole de Béchiktache, où tu me trouveras de huit à neuf heures à la franque.

Comme il faut tout prévoir, si tu étais un soir dans l'impossibilité de venir, tu m'en-

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

verrais ton rapport, sous enveloppe bien cachetée, par Andréa... Tu m'as bien compris, n'est-ce pas?

— Certainement, Excellence.

— Si tu sais être actif, intelligent et surtout muet, tu auras des marques sérieuses de la générosité du maître.

— Je ferai de mon mieux, Excellence... j'espère que vous serez content.

— Je le souhaite... et te laisse à tes nombreuses occupations.

Et le chef de la police secrète de l'empereur des Ottomans se leva et partit, non sans avoir serré énergiquement la main du Dilendjiler keayassi.

Celui-ci accompagna son redoutable visiteur jusqu'au bas de l'escalier.

Quand la porte du logis se fut refermée, il remonta dans son cabinet d'où, pensif et la tête inclinée, il se dirigea à pas lents vers son appartement particulier, ruminant mille projets de vengeance contre ce Démétri Papadapoulo, auteur de la réprimande qu'il venait d'essuyer.

Si ce dernier avait pu lire dans le cerveau

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

de son chef, il eût été certainement effrayé de ce qui s'y passait..

. . . . . .

. . . . . .

Abandonnons Hadji Houglou à ses pensées, et continuons notre route à travers les intrigues qui constituent le fond de l'existence turco-levantine et des terribles secrets du palais impérial d'Yildiz, dont tout le monde parle et que peu de personnes connaissent.

Ces intrigues et ces secrets formeront la seconde partie de ce véridique récit.

Elle aura pour titre :

LES SECRETS D'YILDIZ

Digitized by Google

Original from PRINCETON UNIVERSITY

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS.

CHAPITRE PREMIER

Par ordre du Sultan 1

CHAPITRE II

L'accouchement d'une kadine 23

CHAPITRE III

Chez la sage-femme sanglante. 48

CHAPITRE IV

Le khôdja Omer Haleby 81

CHAPITRE V

Au palais d'Yildiz. 126

Digitized by Google

Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE VI

Le crime de la nuit du 1er mai 18. 149

CHAPITRE VII

La mère et le fils. 200

CHAPITRE VIII

Une nuit de ramazan 236

CHAPITRE IX

Un après-midi du roi des mendiants 267

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — Pichat et Pepin.

Digitized by Google

Original from PRINCETON UNIVERSITY